

*Cahiers  
d'Études  
Hongroises et  
Finlandaises*

2012

18

LANGUES FINNO-OUGRIENNES :  
ASPECTS SYNCHRONIQUES ET DIACHRONIQUES

CIEH-CIEFi – Université de la Sorbonne Nouvelle – Paris 3

L'Harmattan



*Cahiers*

*d'Études*

*Hongroises*

*et Finlandaises*

**Langues finno-ougriennes :  
Aspects synchroniques et  
diachroniques**



MLA 3.990



*Cahiers*

*d'Études*

*Hongroises*

*et Finlandaises*

**Langues finno-ougriennes :  
aspects synchroniques et  
diachroniques**

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2012  
5-7, rue de l'École polytechnique, 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>  
[diffusion.harmattan@wanadoo.fr](mailto:diffusion.harmattan@wanadoo.fr)  
[harmattan1@wanadoo.fr](mailto:harmattan1@wanadoo.fr)

ISBN : 978-2-336-00460-0  
EAN : 9782336004600

*Cahiers d'Études Hongroises et Finlandaises*  
18/2012

Revue publiée par le Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises et Finlandaises  
de l'Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris3

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Judit Maár

RÉDACTEUR EN CHEF

Judit Maár

RESPONSABLES DE CE NUMÉRO

Peter Balogh

Harri Veivo

COMITÉ SCIENTIFIQUE

András Blahó, Catherine Durandin, Marie-Madeleine Fragonard, Francesco Guida,  
Jukka Havu, Jyrki Kalliokoski, Victor Karady, Ilona Kassai, Ferenc Kiefer,  
Antoine Marès, Stéphane Michaud

COMITÉ DE LECTURE

Iván Bajomi, Marie-Claude Esposito, Peter Balogh, Eva Havu, Mervi Helkkula,  
Alain Laquièze, Judit Maár, Marc-Antoine Mahieu, Jyrki Nummi, Patrick Renaud,  
Traian Sandu, Harri Veivo

SECRETARIAT

Martine Mathieu

Centre Interuniversitaire d'Études Hongroises et Finlandaises

1, rue Censier

75005 Paris

Tél. : 01 45 87 41 83

Fax : 01 45 87 48 83



## Avant-propos

Le Centre Interuniversitaire d'Etudes Hongroises et Finlandaises (CIEH&CIEFi) organise tous les ans, depuis 2007, la *Journée d'étude en linguistique finno-ougrienne*. Dès le début, l'objectif de ces journées est de réunir les chercheurs, les rares spécialistes francophones travaillant en France sur des sujets qui concernent ce domaine, et de leur offrir la possibilité de présenter les résultats de leurs recherches à d'autres collègues. Un deuxième objectif est de leur présenter l'état actuel, les problématiques centrales des recherches contemporaines, menées surtout en Hongrie et en Finlande : pour ce faire, le CIEH&CIEFi invite, à l'occasion des journées, deux professeurs renommés de ces pays pour présenter une conférence plénière aux participants, y compris les intervenants et le public. Les quatre premières journées ont été consacrées essentiellement à la linguistique synchronique : on a vu des communications portant sur la phonétique, la morphologie, la syntaxe et la sémantique contemporaine, moderne. En 2010, nous avons eu l'idée d'inviter deux spécialistes de la linguistique diachronique, tout en laissant le choix libre aux autres intervenants.

Un choix de textes est régulièrement publié dans des revues spécialisées dans le domaine : la version écrite de certaines communications de la première journée ont été publiées dans les *Etudes Finno-Ougriennes (EFO)*, vol. 39, 2007), la revue de l'Association pour le Développement des Etudes Finno-Ougriennes (ADEFO). Depuis la deuxième journée, c'est le CIEH&CIEFi qui se charge de la publication : c'est ainsi que les actes des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> journées ont été publiés dans les *Cahiers d'Etudes Hongroises (CEH)*, vol. 15, 2009 : « *Langues finno-ougriennes : Aspects grammaticaux et typologiques* », revue publiée depuis sous le nom de *Cahiers d'Etudes Hongroises et Finlandaises, CEHF*). Nous sommes heureux d'offrir, par le présent volume, les actes des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> journées, qui ont eu lieu en avril 2010 et mai 2011 et qui ont réuni, chacune, une trentaine de participants.

L'article qui ouvre le volume, « *The Rise of Literary Finnish* » de Mme Kaisa Häkkinen, professeur à l'Université d Turku et spécialiste éminent de l'étymologie et de l'histoire du finnois, retrace les premiers pas dans l'évolution du finnois écrit. L'auteur présente le travail fondamental de Mikael Agricola qui, motivé par l'esprit de réforme de Luther, a publié les premières traductions de textes sacrés et contribué fortement à la codification de la langue. Au-delà de ce cas bien documenté, Mme Häkkinen étend sa présentation à des sources moins connues, notamment à l'utilisation du finnois à Stockholm où une communauté finnophone existait déjà au XVI<sup>e</sup> siècle.

« *Histoire de l'orthographe, histoire de la civilisation : les grands courants du XVI<sup>e</sup> siècle dans le domaine hongrois* » de Mme Klára Korompay, spécialiste de l'histoire de la langue hongroise à l'Université de Budapest (ELTE), complète très bien l'étude de Mme Häkkinen : toutes les deux présentent une facette du XVI<sup>e</sup> siècle de leur pays, la Hongrie pour Mme Korompay et la Finlande pour Mme Häkkinen. Dans son article, Mme Korompay présente non seulement l'état de la langue hongroise à cette époque-là, mais aussi les rapports très importants avec la culture hongroise : la diglossie du Moyen Âge (c.-à-d. l'influence du latin), l'apparition de l'imprimerie, le protestantisme et le catholicisme.

L'article de M. Géza Balázs, directeur du Département de linguistique hongroise contemporaine de l'Université de Budapest (ELTE), continue le thème de l'évolution de la langue, mais déplace le questionnement dans l'histoire contemporaine en présentant le rapport de la langue hongroise et les changements politiques depuis la fin des années 80. C'est que, parallèlement à ces changements politiques qui ont causé un changement considérable de la vie quotidienne des Hongrois, le hongrois a également changé. Les tendances les plus importantes (phonétiques, grammaticales et lexicales) sont analysées dans l'étude « *The Hungarian Language after the Political Transition in 1989-1990* », avec quelques remarques sur l'avenir de la langue hongroise.

Marc-Antoine Mahieu, maître de conférences à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris III, aborde le développement préhistorique de la phrase dite passive en finnois. Il part de la thèse récente selon laquelle le finnois ne connaît pas de passive proprement dite, mais un mécanisme de « passivisation » qui produit une phrase active avec des spécificités sémantiques et morphologiques. L'article analyse l'évolution de cette structure à l'aide de la grammaire générative transformationnelle et montre qu'elle consiste en deux reanalyses lourdes qui ont transformé la structure causative réfléchie en structure causative passivoïde et finalement en structure à l'argument externe.

Jean-Léo Léonard, maître de conférences à l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris III, oriente le volume vers la phonétique contrastive d'autres langues ouraliennes et altaïques. Sa première étude dans notre volume « *Chaines de traction (vowel shifts) ouraliennes et typologie phonologique* » est une version « actualisée » de son intervention, qui a eu lieu en 2009, et présente l'état de ses recherches sur le sujet en 2012. Dans son étude, il propose une modélisation novatrice pour la typologie phonétique à l'aide des chaînes de traction dans les langues ouraliennes.

L'article de Mme Zsuzsa Gécseg de l'Université de Szeged aborde un problème intéressant de la syntaxe synchronique : « *Comment identifier les sujets des phrases copulatives en hongrois ?* ». C'est que la notion du sujet n'est pas simple à définir : elle est basée sur plusieurs critères qui peuvent varier d'une langue à l'autre. De plus, même pour une seule langue, l'accord du prédicat avec le sujet peut également causer des problèmes : l'article présente des critères morphologiques et syntaxiques sur l'acceptabilité de certaines constructions du hongrois.

Eva Havu, maître de conférences à l'Université de Helsinki et professeur associé à l'Université Sorbonne Nouvelle au moment de la rédaction du texte, commence son article par la constatation d'une différence majeure entre le français et le finnois : la souplesse de l'ordre des mots du finnois offre de nombreuses possibilités pour souligner la structure informationnelle de la phrase qui n'ont pas d'équivalent en français. Elle procède ensuite à l'analyse des éléments initiaux dans deux nouvelles de Guy de Maupassant et de Juhani Aho ainsi que dans leurs traductions en finnois et en français. Ce travail permet de constater que les traductions sont relativement fidèles, tout en respectant la structure de la langue cible. Le type de texte ressort finalement comme un facteur plus déterminant que la langue.

Rea Peltola, lectrice à l'INALCO, analyse les constructions finales en finnois qui ne correspondent pas exactement à la définition standard du phénomène. Le travail concerne les propositions qui expriment le but de tout un acte de parole situé dans la continuité temporelle du discours et non de l'événement exprimé ; il cherche aussi à démontrer que la frontière entre les constructions finales et consécutives n'est pas toujours nette. Peltola s'appuie sur des exemples variés allant de textes journalistiques aux enregistrements oraux et met en évidence la motivation des modes verbaux par les différentes dimensions de finalité.

Dans son deuxième article, « *Toile, coupe et canevas en morphophonologie fenno-same* », très riche en données et basée sur plusieurs langues finno-ougriennes, Jean-Léo Léonard traite d'un problème qui peut intéresser les spécialistes du sujet : « l'alternance de qualité ou de quantité consonantique conditionnées par une coda [...] suffixale », par le moyen des trois métaphores évoqués dans le titre.

Aino Niklas-Salminen, maître de conférences à l'Université de Provence, aborde un sujet classique, les emplois métaphoriques des *verba sonandi*. Elle propose une série riche d'observations sur une grande quantité de verbes finnois et français et s'intéresse en particulier aux différents types d'émetteurs non-animaux. L'analyse montre que la relation de ressemblance ou d'analogie qui est le fondement de la métaphore peut souligner des paramètres variés entre les termes de la métaphore. Ainsi, *ronronner* utilisé métaphoriquement ne désigne pas toujours l'action qui produit du bruit, mais peut aussi décrire un état psychologique.

Pour conclure, nous pouvons constater que les langues finno-ougriennes les plus importantes (le hongrois, le finnois et l'estonien) sont au centre des recherches contemporaines dans presque tous les domaines de la linguistique. Nous espérons que le présent volume puisse témoigner à la fois du dynamisme des recherches en linguistique finno-ougrienne en France et de la richesse des sujets abordés par les chercheurs actifs dans le domaine.

Peter Balogh

Harri Veivo



## The Rise of Literary Finnish

### 1 Beginnings of literacy in Finland

The literary tradition of the Finnish language is not particularly long, and this is so for particular reasons. Speech always exists prior to writing, and no written documents were actually needed as long as the mode of living of the ancestors of modern Finns was fishing, hunting, modest agriculture and cattle herding. Everything that was worth speaking or remembering could be stored mentally, in other words, memorized. Folk poetry of ancient Finns was rich, but for a long time, it was not written down.

Finland acquired its first national boundary in 1323, as it officially became a part of Sweden, (in practice it had been for some time already). Through the Middle Ages, the possibilities to develop Finnish vernacular into a real cultural language were strictly limited, as Swedish was the language of administration, law and society. Until the end of the Middle Ages, there was actually neither chance nor range of use for literary Finnish. Only proper names of local persons and places could be given in Finnish in documents written in Latin, Swedish or German.

More Finns became literate as the Roman Catholic Church was established in Sweden and Finland in the Middle Ages, but even then there was no reason to use Finnish in reading or writing. The Church provided the first official education system, and the principal subject of cathedral schools was Latin, written as well as spoken, in terms of grammar, rhetoric and logic. All this was needed for ecclesiastic practices and study of theology.

The Church brought with it a variety of new literary skills including manuscript writing and collecting repositories of administrative records. And yet, everything was made to serve its own purposes. The idea of public education was not then of current interest. The basic concepts of Christianity were taught to ordinary people in their own languages through reading by heart the most important catechetical texts, e.g. the Lord's Prayer, the Ten Commandments and the Confession of Faith. There were probably also other translations, transmitted in oral versions, as people wanted to listen to legends about saints and miracles, but there are no written documents preserved in Finnish to prove the existence of those translations.

In the Middle Ages, all the languages of the world were not considered equal with each other. Some languages were highly esteemed or held as sacred.

These were Hebrew and Greek which were the original languages of the *Holy Scriptures*, and Latin, as it was the current *lingua franca* of the Roman Catholic Church and most European scholars. Other languages were seen as their deteriorated variants or blends, spoiled by common people and barbarians.

## **2 The Lutheran Reformation – a new chance for Finnish vernacular**

### **2.1 Towards the equality of languages**

Towards the end of the Middle Ages, the situation changed fundamentally in Finland due to the Lutheran Reformation. The crucial idea of the Reformation was that the word of God should be accessible to every individual in his or her own language. This was to be achieved in different ways: the most important liturgical texts, e.g. the *Holy Mass* in its entirety, had to be rendered into vernaculars, to enable worship services to be held in people's own languages. The manuals had to be translated, as the funerals, weddings and other religious acts had to be performed in vernaculars. This could not be done simply through learning by heart, as the liturgical context implied well-established patterns of expression. A literal language was badly needed for making notes and translations. As the texts were sacred, they could not be modified deliberately, and had to be always repeated in the same way. If a literary language did not exist, it had to be created. And last but not least, to achieve the ultimate goal of the Reformation, the people had to be taught to read alone.

As the Reformation started spreading in Finland, the Swedish-speaking minority in towns and along the coastline had the opportunity to use the Swedish translations of Olaus Petri and his colleagues, but for the Finnish-speaking majority, Swedish was as opaque as Latin. Therefore, it was essential to set out a totally new and challenging effort: the translation of the *Bible* and various liturgical texts into a language with no literate background at all. The task was not easy. Nobody really knew how to spell Finnish. As there was no standard variant of Finnish yet, neither written nor spoken, the first thing was to decide, which one of several dialects should be taken as a basis. It was not self-evident either, who would be capable and multilingual enough to execute the work. Officially, the task was assigned to Michael Agricola, a young clergyman and clerk who was occupied as a chancellor of Bishop Martin Skytte in Turku.

### **2.2 Michael Agricola, the reformator of Finland**

Michael Agricola was born in the parish of Pernaja, a region on the south coast of Finland, inhabited by a Swedish-speaking population. It is quite possible that his first language was Swedish. There were, however, some Finnish-speaking people in Pernaja, too, and a few young men of the same neighborhood who were fellow students of Michael Agricola are known to have been bilingual. It is clear that Agricola mastered both languages from childhood. As he became literate in Swedish and Latin, it was also easier to him to open the way for literary Finnish.

In 1536, Agricola was sent to Wittenberg, together with his childhood friend, Martin Teit, to learn more about the Reformation and the translation methods

of Martin Luther. He finished his Master's degree in 1539 and returned to Finland. He was subsequently appointed as headmaster of the most prestigious school in the diocese of Finland, the Cathedral School of Turku. It is possible that he started translating the *New Testament* before he left for Wittenberg and we do know that work was going on whilst he was staying there, as he sent a letter to the King Gustav Vasa and asked for financial help to maintain his translation work.

### 2.3 A splendid start of a new literary language

Even if Agricola started his translation efforts with the *New Testament*, it was not the first book he had published in Finnish. This was a modest *ABC book* of 24 pages that appeared most probably in 1543. However, there is no complete copy of the first edition left to confirm the year of printing, only some fragments of it. The next year, in 1544, Agricola published a nearly 900-page prayer book, and thereafter, at last, he was able to finalise and publish his masterpiece, the *New Testament* in 1548.

In addition to the standard Latin version *Vulgata* Agricola had several translations of the *Bible* as his sources: Luther's German translations, Erasmus' new edition of the Latin *New Testament*, Erasmus' revised edition of the Greek text and of course, the Swedish *New Testament* and *Bible*. Agricola consulted and compared parallel texts all the time. As for the Finnish language pattern, he decided to choose the southwestern dialect spoken round Turku to be the standard, and the motivation was, according to his own words, that Turku was the capital of the diocese of Finland and it was like a mother to the whole country. In fact, he also picked words and word forms from other dialects and explained his solution in the preface of the *New Testament*. He had done it in the hour of need: as he was not able to translate every detail by himself, he had to ask for help of his colleagues and friends with various linguistic backgrounds. In a community like Turku, Wiborg, Stockholm, or Wittenberg, it was easy and quite natural to come into contact with different ways of speaking and writing. Towns and cities were and still are meeting places of various dialects and languages, and this makes every urban dialect more or less heterogeneous.

Agricola had ambitions to translate the *Bible* in its entirety, but this was too much for him. The times were hard, there was famine in Finland and a war broke out between Sweden and Russia, once again. Agricola was part of a peace delegation which was sent by the king to Moscow for peace negotiations, and as the delegation was returning to Finland, Agricola died en route in 1557. A complete translation of the *Bible* in Finnish did not appear earlier than 1642, as a translation committee under the leadership of Aeschillus Petraeus, a Swedish-born dean of the congregation of Turku and professor of theology of the Academia Aboensis, after some fruitless attempts finally managed to publish the whole text in Finnish.

Taken all together, Agricola was very successful with his pioneer work. In a ten year period he managed to publish nine books altogether, among them a *Handbook*, a *Psalter*, a *Missal* and some parts of the *Old Testament*. As a matter of fact, his works fulfilled the requirements of religious literature in Finnish to the extent that it took more than 20 years before the next Finnish book was published.

This was *The Holy Mass* of Paulus Juusten in 1575. It is most likely that Agricola did not translate alone all those texts he published, but the names and the shares of his fellow translators remained obscure. It is known, however, that his younger colleague Paulus Juusten let his pupils translate all the psalms as they did their translation exercises at the Cathedral School of Turku. All the books of Agricola were printed in Stockholm, since there was no printing office in Finland at that time. The types chosen for the work represented a special kind of Gothic style, the *Wittenberg schwabach*, which was a kind of Lutheran trademark in Germany and in the Nordic countries.

### **3 Competitors and independent translators**

#### **3.1 Manuscripts came first**

Agricola was very successful in his literary works, but he was not alone. At the very time the liturgical language shift from Latin to Finnish began in Finland – most probably in 1537 – Agricola was not even in Turku, but in Wittenberg. There must therefore have been other reformers and translators to deliver the necessary texts in Finnish; but those texts, as useful they might have been in practice, got never printed. As there was no printing office in Finland, it was a complicated and expensive process to print translations abroad. Therefore, a considerable part of the oldest translations remained manuscripts only, and fortunately enough, some of them have been preserved.

Most of the oldest manuscripts written in Finnish have been registered and described by Olav D. Schalin in his book *Kulthistoriska studier till belysande av reformationens genomförande i Finland*. However, very few of these manuscripts have been subjected to a thorough linguistic examination. Instead, particular emphasis has been laid on printed literature. Only one text, consisting of 12 folios – 24 pages –, has been analysed and published by Aarni Penttilä.

These ignored manuscripts contain a variety of dialectal properties that are not typical of South Western dialect, which was the language model of Agricola's translations, but they show elements and dialectal variants peculiar to Eastern dialects.

#### **3.2 Stockholm, the supreme capital of Finnish reformation**

What is especially interesting and must be emphasized with reference to the Finnish Reformation is that the first worship services in Finnish were obviously not performed in Turku or anywhere in Finland but in Stockholm, where the first Finnish preacher was appointed as early as 1533. There was a considerable number of Finnish workers, servants, handicraftsmen, sailors, clerks and other Finnish-speaking people in the capital of the Sweden, and as the vernaculars were to be taken into use in liturgical practices by the order of the city council of Stockholm, Finnish had to be introduced as well, in addition to Swedish.

Some old manuscripts written in Finnish exist in the archives of the Finnish congregation of Stockholm, and in the near future, our aim is to compare

these manuscripts with Agricola's translations and other manuscripts dating back to the Reformation era.

There are some interesting text fragments in the printed literature, too, e.g. the *Lord's Prayer* in Sebastian Münster's *Cosmographia*, which is clearly independent of Agricola's translations. It is not known where Münster got his Finnish material from, but there is a decisive piece of evidence to show that neither Agricola nor any other writer of the same age known by the name could be the source: in Münster's *Cosmographia* the Finnish word for 'human being' is *ihminen*, which does not occur in any other text of the same era, but there are several other variants (*inhiminen*, *inheminen*, *inehminen* etc.) of the same word. The modern form of the word, *ihminen*, only comes into use towards the end of the 16<sup>th</sup> century.

### 3.3 First services in Finnish

As a rule, the oldest manuscripts or fragments of Finnish contain texts which were needed for religious services, to officiate at a ceremony, first of all the Holy Mass. As mentioned earlier, the *Missal* of Michael Agricola was printed in 1549, but the cult reform and the introduction of vernacular had actually taken place more than ten years earlier. While awaiting some printed means, Finnish clergymen used manuscripts which could have been translations made by themselves or copied or adapted from other translations. On account of this, there are several versions of "same" texts to be compared. As almost all texts were translations, they can and must be compared with potential source texts, too. Among the manuscripts, there are also texts which are not present in Agricola's printed books. In most cases they exist in several manuscript versions.

In the Middle Ages, music and especially singing was an essential part of worship. As a consequence of the Lutheran Reformation, the spoken and written word was given major significance, and music lost some of its importance. This state of affairs can be clearly perceived if we review the contents of Agricola's literary production. He did not even try to write or to compile a hymnal. Among his translations, there are very few texts that can be regarded as song texts, and even if there are some, the translated text seems to suit badly to the very melody which was traditionally connected to the text concerned. Judging from appearance, most of the song texts cannot even be identified as song texts but as common liturgical prose. One feels tempted to say that Agricola was totally unmusical.

An important fact that we must take into account when estimating Agricola's achievements is that there was no possibility for music printing in Stockholm in those times. A staff with four or five lines could be printed, but the notes could be made by hand only, for each copy of the publication separately. As far as Agricola's *Missal* was concerned, they were not made at all by the publisher, but the users of the book must complete the work by adding the notes by themselves, if they were able to do so.

The original manuscripts of the Reformation period, contrary to the printed works, are rich in musical notations. A most splendid piece is a manuscript called *Codex Westh*. The name refers to a clergyman by the name Mathias Westh.

He was the owner and possibly the author of the manuscript. There are his initials and his autograph in the manuscript, and he has dated the document 1546. Among other interesting parts, the manuscript contains a complete Mass order with full musical notation. As Michael Agricola's memorial year was celebrated in 2007 and the solemn mass was officiated in accordance with Agricola's missal, the music was actually taken from *Codex Westh*, because there is hardly any indication of the musical part in Agricola's own production.

We do not know much of Mathias Westh as a person. He was appointed chaplain in Rauma, not far away from Turku, at the time he marked his name and the year in the manuscript. Currently, there is a new theory that he could have been the first Finnish preacher of the Finnish congregation of Stockholm before he came to Rauma. An intriguing task for future research is to discover whether there is some linguistic evidence to connect the manuscripts of Stockholm with *Codex Westh*. So far, some lexical similarities absent in Agricola's works have been pointed out.

#### 4 New prospects of research

As the oldest manuscripts in Finnish have thus far been almost totally neglected in the sphere of linguistic research, the possibilities to exploit this information potential have also been overlooked. As there is much information which is not understandable to the linguist, multidisciplinary co-operation could be the best solution. Therefore, a promising line for future research work would be to combine linguistic research with musicology, theology, history, and archaeology. To some extent, this approach was taken in 2007, when the memorial year of Michael Agricola was celebrated. In 2010, a representative collection of established liturgical music settings of the sixteenth and seventeenth century, which are set to Finnish texts, was published as a musicological and philological collaboration. From personal experience it can be stated that this multidisciplinary approach deserves further elaboration. Shared research opens prospects to a shared past more effectively than a series of sporadic pictures, each constructed in splendid isolation.

#### Bibliography

- Agricola Michael, (1543-1552) : *Teokset* [Works] I–III (I. Abckiria; Rucouskiria; II Se Wsi Testamenti; III Käsikiria Castesta ja muista Christikunnan menoista; Messu eli Herran Echtolinen; Se meiden Herran Iesusen Christusen Pina; Daudin Psaltari; Weisut ia Ennustoxet; Ne Prophetat. Haggaj. Sacharla. Maleachi.), Helsinki, WSOY, 1987.
- Heininen Simo, (2007) : *Mikael Agricola. Elämä ja teokset*. [Michael Agricola. Life and works.], Helsinki, Edita.
- Häkkinen Kaisa, (ed.) (2007) : *Mikael Agricola. Abckiria. Kriittinen editio* [Michael Agricola. Abcbook. Scholarly edition.], Helsinki, Finnish Literature Society.

- Juusteen Paulus, (1575) : *Catalogus et ordinaria successio episcoporum finlandensium*. Edidit Simo Heininen. Helsinki, Societas Historiae Ecclesiasticae Fennica, 1988.
- Penttilä Aarni, (1931) : Upsalan suomenkielisen (1500-luvulta polveutuvan) evankeliumikirjan fragmentin kielestä [About the language of the Finnish Fragment of Uppsala Gospel of the sixteenth century], *Suomi* V, 13.
- Perälä Anna, (2007) : *Mikael Agricolan teosten painoasu ja kuvitus* [Typography and illustrations in the works of Michael Agricola], Helsinki, Finnish Literature Society.
- Schalin Olav, D. (1946-1947) : *Kulthistoriska studier till belysande av reformationens genomförande i Finland I-II*, Helsingfors, Svenska Litteratursällskapet i Finland.
- Setälä E. N. & Wiklund K. B., (ed.) (1893) : *Suomen kielen muistomerkkejä 1* [Monuments of Literary Finnish], Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura.
- Tuppurainen E. & Hannikainen J., (ed.) (2010) : *Suomenkielisiä kirkkolauluja 1500-1600-luvuilta* [Finnish hymns of the sixteenth and seventeenth century], Kuopio, Sibelius-Akatemia, Kirkkomusiikin osaston ja Kuopion osaston julkaisuja 33.



## Histoire de l'orthographe, histoire de la civilisation : les grands courants du XVI<sup>e</sup> siècle dans le domaine hongrois

### I L'héritage des siècles précédents

#### I.1 Une diglossie qui marque le Moyen Âge

Dans la Hongrie médiévale, le savoir écrire est une « science » rare qui présuppose la connaissance du latin, réservée au milieu des hommes d'Église. La langue de l'écrit est en premier lieu le latin, tant dans la littérature ecclésiastique et historiographique que dans les documents juridiques (lois et chartes)<sup>1</sup>. D'où un rôle extraordinaire de la transmission orale, un véritable travail d'interprète assuré par la même élite ecclésiastique, à la fois dans le monde de l'Église et dans les affaires pratiques : quand ils formulent des textes écrits, ils le font régulièrement en latin ; quand ils s'adressent aux gens, ils le font en hongrois. Un langage de groupe, élaboré lors de ces exercices et qualifié actuellement de « second registre d'expression orale »<sup>2</sup>, a laissé ses traces dans les structures, le vocabulaire et le style des premiers textes écrits. Ce sont des textes traduits du latin, composés à partir de la deuxième moitié du XII<sup>e</sup> siècle pour servir de support à l'enseignement de l'Église. Leur production reste limitée pendant longtemps.

La situation change au XV<sup>e</sup> siècle où, à la suite de réformes monastiques, un effort se déploie pour renforcer la discipline dans le milieu des Franciscains et des Dominicains. La production des textes hongrois s'inscrit dans cette ligne. Passages de l'Écriture, légendes de saints, homélies et prières seront traduits (souvent dans le plus grand respect du latin), pour servir de nourriture spirituelle à

---

<sup>1</sup> Pour une analyse parallèle de ce phénomène dans les domaines polonais, hongrois et tchèque, voir Anna Adamska. « The Introduction of Writing in Central Europe (Poland, Hungary and Bohemia) », in Marco Mostert (éd.), *New Approaches to Medieval Communication*, Turnhout, Brepols, 1999, 165-190

<sup>2</sup> Voir Tarnai, Andor. « Szöveliség – latinság – írásbeliség » (L'oral, le latin et l'écrit), in Tarnai, Andor et Csetri, Lajos. *A magyar kritika évszázada I. Rendszerek a kezdetektől a romantikáig* (La critique littéraire hongroise au fil des siècles. I. Systèmes élaborés depuis les débuts jusqu'à la période du romantisme), Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 1981, 11-26. Tarnai, Andor. « *A magyar nyelvet írni kezdik* » : *Irodalmi gondolkodás a középkori Magyarországon* (« Écrire le hongrois » : Reflexion littéraire dans la Hongrie médiévale), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1984, 229-239

un public bien précis : celui des religieuses<sup>3</sup>. Celles-ci, n'ayant accès ni à la culture latine, ni au savoir lire, seront paradoxalement les premières destinataires des livres hongrois, au sens où ces livres leur seront systématiquement lus dans les couvents. Il est utile de souligner l'importance de ce public féminin, très restreint, dans une société où la notion de « lecteur » n'existe pas encore.

De cette production écrite des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, il nous reste une cinquantaine de livres manuscrits (appelés *codices*). Il est fort probable qu'une partie de ces textes soit la copie ou le remaniement de manuscrits bien plus anciens, perdus.

## 1.2 Le modèle de la chancellerie

C'est le plus ancien parmi les modèles qui existent au cours du XVI<sup>e</sup> siècle : ses origines remontent aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles. Soulignons, sur le plan historique, la date de 1181, date à laquelle le roi Béla III, s'inspirant du modèle français, instaure une chancellerie royale indépendante de la *capella regia* et rend obligatoire la procédure écrite. Des actes juridiques, rédigés en latin, seront produits par milliers au cours du Moyen Âge. Si les caractères latins serviront peu à peu à écrire également le hongrois, c'est d'abord parce que les mêmes actes contiennent régulièrement des noms propres ou des mots qu'il faut faire apparaître dans leur forme « vulgaire », d'où l'élaboration des rapports phonie-graphie pour l'ensemble du système.

Quelles sont les caractéristiques structurelles de l'orthographe de la chancellerie ? L'alphabet latin, composé alors de 23 éléments, étant insuffisant pour noter tous les phonèmes du hongrois, les solutions vont dans deux sens. Il arrive que deux phonèmes soient notés par le même graphème : *z* note à la fois /z/ et /s/ ; *s* note /l/ et /ʒ/, etc. Les graphies des voyelles brèves servent en même temps à noter les voyelles longues. (Dans des cas plus rares, le redoublement des caractères permet de distinguer ces dernières.) Une solution plus élaborée consistera à introduire des digrammes. Les phonèmes hongrois qui n'ont pas d'équivalent en latin, à savoir les affriquées, les consonnes palatales et les voyelles antérieures arrondies, seront le plus souvent notés par des combinaisons de lettres (*ch* pour /tʃ/, *cz* pour /tʃ/, *ty*, *gy*, *ly*, *ny* pour les consonnes palatales correspondant à /tʃ/, /dʃ/, /lʃ/, /nʃ/, *ew* pour /ø:/). L'emploi systématique des digrammes est une caractéristique essentielle de ce premier modèle d'orthographe<sup>4</sup>.

---

<sup>3</sup> Pour la littérature hongroise du Moyen Âge, voir Horváth, János, « A magyar irodalmi műveltség kezdetei » (Les débuts de la culture littéraire hongroise), in *Horváth János irodalomtörténeti munkái* (Travaux d'histoire littéraire de János Horváth), tome I, Budapest, Osiris Kiadó, 1931/2005, 477-705.

<sup>4</sup> Voir Kniezsa, István, *Helyesírásunk története a könyvnyomtatás koráig* (L'histoire de l'orthographe hongroise avant l'imprimerie), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1952, 9-78 ; Kniezsa, István, *A magyar helyesírás története* (Histoire de l'orthographe hongroise), 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée, Budapest, Tankönyvkiadó, 1959, 5-9 ; Korompay, Klára, « Helyesírás-történet » (Histoire de l'orthographe), in

Il va sans dire que ce système connaît de nombreuses variations internes : dans les rapports phonie-graphie, il y a bien une marge de jeu, toute naturelle à l'époque. Dans certains cas, les variations obéissent à des règles plus ou moins précises, souvent dictées par la prononciation du latin médiéval. Pour noter /k/, les lettres *c* et *k* entrent en jeu en alternance, cette dernière étant surtout liée à la position devant *e*, *i*. Certains caractères ont tantôt valeur de voyelle, tantôt valeur de consonne. C'est le cas de *i*, *y* et *j* qui notent /i/, /i:/ et /j/. De manière analogue, *u*, *v* et *w* peuvent se lire /u/, /u:/, /y/, /y:/ ou /v/, suivant le mot. Ces flottements sont des phénomènes habituels, bien connus dans les langues européennes pendant toute la période du Moyen Âge.

Au-delà de l'alphabet latin proprement dit, l'apport de certaines langues vivantes mérite d'être souligné. Au moment de la constitution de l'orthographe hongroise (XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles), trois langues semblent avoir joué un rôle dans l'adoption de certaines graphies, à savoir l'allemand, l'italien et le français. Les spécialistes estiment que la double valeur des graphèmes *z* et *s* qui notent respectivement les deux sifflantes et les deux chuintantes, est un phénomène qui s'explique par une influence allemande<sup>5</sup>. L'italien a certainement joué un rôle dans le fait que, dès le XI<sup>e</sup> siècle, *g* note non seulement /g/ mais aussi /dʒ/, affriquée propre à l'ancien hongrois, proche de la consonne notée par *g* en italien. (Plus tard, la prononciation passera de [dʒ] à [dj] mais la graphie traditionnelle sera maintenue, *g* donnant par la suite naissance à *gv*.) Enfin, l'ancien français transmet le digramme *ch*, prononcé à l'époque [tʃ]. Le parallélisme qui existe sur ce point entre l'ancien hongrois et l'anglais n'a rien de fortuit car les deux histoires d'emprunt se déroulent pendant la même période.

L'orthographe de la chancellerie sera naturellement adoptée par les scribes qui produisent les premiers textes hongrois. Bon nombre de *codices* des XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles s'inscrivent également dans cette tradition. C'est notamment le cas des manuscrits issus du célèbre scriptorium des Dominicaines, située dans l'actuelle île Marguerite de Budapest.

### 1.3 L'orthographe dite « hussite »

Un système radicalement nouveau, créé au début du XV<sup>e</sup> siècle, s'imposera comme deuxième modèle d'orthographe, modèle suivi également par de nombreux manuscrits du XVI<sup>e</sup> siècle. Il apparaît dans un ensemble de trois *codices* (*Codex de Vienne*, *Codex de Munich*, *Codex Apor*, composés après 1416 et préservés dans des copies du XV<sup>e</sup> siècle) qui contiennent la première traduction hongroise (traduction partielle mais systématique) de la Bible. « Bible hussite », selon l'expression consacrée, même si la question de ses origines soulève régulièrement des débats. Nous y reviendrons.

---

Kiss, Jenő et Pusztai, Ferenc (ed.). *Magyar nyelv története* (Histoire de la langue hongroise). Budapest. Osiris Kiado, 2003. 283-291

<sup>5</sup> Voir Knežsa, *op. cit.*, 1952. 69

L'orthographe tout à fait novatrice de ces manuscrits est fondée sur l'introduction systématique des signes diacritiques. Accents et points entrent dans la composition de nouveaux graphèmes, assurant par là une opposition claire et nette entre divers phonèmes. Notons que ce nouveau système tient largement compte de la tradition de la chancellerie, notamment en ce qui concerne les rapports phonie-graphie établis depuis des siècles. Deux exemples permettront d'évaluer la cohérence du procédé : si les consonnes /s/ et /z/ furent notées jusque là par *z*, elles le seront désormais par *ż* et *z* ; parallèlement, la distinction entre /l/ et /ʒ/ se fera (sur les bases du traditionnel *s*) par *s* et *š*. Les consonnes palatales s'inscriront dans une logique analogue : *ṫ*, *ġ*, *l̇* et *ṅ* remplaceront *ty*, *gy*, *ly* et *ny* de la chancellerie. (Un élément de la série obéit au départ à une logique inverse, les phonèmes /g/-/dj/ étant rendus d'abord par *ġ-g*. Par la suite, leur notation s'adaptera à la règle générale.) L'emploi des signes diacritiques est également de règle pour les voyelles. Dans cette catégorie, les accents permettront de distinguer les timbres mais pas les longueurs, la richesse du système vocalique (composé alors de 8 voyelles brèves et 8 voyelles longues) imposant des choix allant dans un sens ou dans l'autre. Signalons les deux caractères qui ne ressemblent en rien aux graphies habituelles : pour noter /ø/ et /ø:/, on inventera le graphème *o* (« *o* à queue ») ; pour /tl/, on proposera l'insolite *L* dont la forme prend toutefois un sens quand on découvre en lui une variante, formée de deux lignes, de *c*.

Il va sans dire que ce modèle à signes diacritiques élimine tous les digrammes, en proposant un système plus cohérent où les rapports phonie-graphie sont presque parfaits. Quand on pense au rôle tout à fait exceptionnel de Jan Hus à la fois dans la recherche de l'équivalence entre phonies et graphies et dans l'élaboration d'une orthographe tchèque où les oppositions phonologiques sont assurées par l'introduction de signes diacritiques, force nous est de reconnaître que le modèle hongrois du XV<sup>e</sup> siècle s'inscrit à tous points de vue dans son sillage. La filiation est visible non pas dans le détail (car les signes nouveaux sont à chaque fois à mettre en rapport avec la tradition tchèque ou hongroise) mais dans l'esprit des deux constructions qui obéissent aux mêmes principes et sont structurées de manière tout à fait analogue<sup>6</sup>.

Dans le domaine hongrois, l'apparition de ce modèle d'orthographe est liée à la première traduction de la Bible. L'idée s'impose tout naturellement que les deux furent élaborés par les mêmes personnes (anciens étudiants hongrois à Prague, disciples de Jan Hus) qui, revenus dans leur pays, s'employèrent à promouvoir le mouvement hussite en Hongrie. Les preuves ne manquent pas pour donner du poids à cette hypothèse : présence de l'« hérésie » hussite dès les années 1410-1420, témoignage d'une chronique tenue par les Franciscains et recelant de nombreuses informations collectées par l'Inquisition, notamment sur le travail de traduction des hussites hongrois. Les concordances sont frappantes entre les éléments de

---

<sup>6</sup> Voir Kniezsa, *op. cit.*, 1952, 146-157 ; Kniezsa, *op. cit.*, 1959, 11-13 ; Korompay, *op. cit.*, 2003, 295-297 ; Korompay, « Helyesírás-történet, művelődéstörténet két tudományág dialógusa, különös tekintettel a huszita helyesírásra » (Histoire de l'orthographe, histoire de la civilisation - dialogue de deux domaines, tout spécialement sur l'orthographe hussite), *Magyar Nyelv.* 102 (2006), 206-207.

l'accusation et les éléments qui sont réellement attestés dans le texte de la Bible en question (voir l'expression « szent szellet » pour rendre « Spiritus sanctus »). Néanmoins, le débat n'est pas clos<sup>7</sup>. Un argument qui donne matière à réflexion est le suivant : quelques dizaines d'années plus tard, le même ordre des Franciscains sera le premier à adopter, dans ses *codices*, l'orthographe des « hérétiques ». Faut-il en conclure que l'origine hussite est à rejeter ? On peut également penser que le côté pratique du nouveau modèle avait tout pour séduire les scribes.

Orthographe traditionnelle à digrammes et orthographe novatrice à signes diacritiques entreront en contact dans la pratique des copistes. L'interférence des deux systèmes donnera de nombreux modèles mixtes dans les *codices*.

## 2 Les innovations du XVI<sup>e</sup> siècle

### 2.1 Deux institutions clés du contexte culturel : universités et imprimeries

En Hongrie, les tentatives des divers rois pour fonder une université (notamment en 1367, 1395, 1410 et 1467) n'ont pas donné de résultats durables. Les jeunes étudiants partent pour Prague, Cracovie et Vienne, trois grands pôles de l'Europe centrale à partir du XIV<sup>e</sup> siècle. (Les trois universités furent créées respectivement en 1348, 1364 et 1365.) Entre 1455 et 1529, Vienne et Cracovie accueillent, en tout, cinq mille étudiants hongrois. Or, ces deux villes sont également les centres les plus importants de l'imprimerie.

Cracovie joue un rôle unique, des deux points de vue, dans la formation des Hongrois à partir du début du XVI<sup>e</sup> siècle. L'esprit humaniste et l'enseignement d'Erasmus y sont transmis en premier lieu par l'anglais Leonard Cox. Des liens se tissent entre hommes de lettres représentant divers pays, régions, langues et métiers, liens dont témoigneront de nombreux imprimés. Si Cracovie est un haut lieu de l'histoire du Livre, elle l'est tout spécialement pour la Hongrie car c'est là que furent imprimés, à partir de 1527 et par les soins de Hieronymus Vietor, les premiers livres hongrois<sup>8</sup>. Au total, trente et un livres hongrois (ou rédigés partiellement dans cette langue) sortent des imprimeries de Cracovie au cours du XVI<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>7</sup> Voir Kniezsa, *op. cit.*, 1952, 172-179 ; Szabo, Flóris, « Huszita-e a Huszita Biblia? Birálat és útkeresés » (La Bible hussite est-elle hussite ? Vues critiques, recherche d'orientation), *Irodalomtörténeti Közlemények*, 93 (1989), 118-126 ; Madas, Edit, « Középkori bibliafordításainkról » (Les traductions hongroises de la Bible au Moyen Âge), *Iskolakultúra*, 1998/1, 50-51 ; Korompay, *op. cit.*, 2006

<sup>8</sup> Voir Varjas, Béla, « A magyar könyvadás kezdetei és a krakkói magyar nyelvű kiadványok » (Les débuts de l'édition des livres hongrois et les publications, en langue hongroise, de Cracovie), in Csapláros, I., Hopp, L., Reychman, J. et Sziklay, L. (éd.), *Tanulmányok a lengyel-magyar irodalmi kapcsolatok köréből* (Études sur les relations littéraires hungaro-polonaises), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1969, 79-128 ; V. Fcsedy, Judit, « Die Rolle des Krakauer Druckwesens in der ungarischen Kultur des XVI. Jahrhunderts », in *Rola krakowskich drukarzy w kulturze węgierskiej – Die Rolle des Krakauer Druckwesens in der ungarischen Kultur* : A krakkói nyomdászati szerepe a magyar művelődésben, Budapest, Balassi Kiadó, 2000, 61-118

Conséquence logique des liens privilégiés : tous les modèles d'orthographe introduits par les imprimés hongrois sont fortement marqués par Cracovie. Nous verrons l'importance de cette ville pour Sylvester et Dévai. Ajoutons que, de façon indirecte, Heltai s'inscrit également dans cette tradition. Compte tenu du fait que l'orthographe de Jan Hus eut une influence très forte sur plusieurs langues d'Europe centrale (domaines tchèque, hongrois et polonais), il est fort probable que derrière les parallélismes de ces dernières (ou les emprunts directs dont ils témoignent), il faut toujours compter avec le rôle du fondateur.

Une étude historique des imprimeries de Hongrie ouvre des perspectives autrement plus vastes. Un premier atelier existe à Buda dès 1473, atelier mis sur pied par Andreas Hess, imprimeur allemand venu de Rome. Il réalisa la très belle *Chronica Hungarorum*, premier livre, de langue latine, imprimé en Hongrie. L'activité de Hess sera de courte durée ; cinquante ans passeront sans qu'il y ait création d'atelier en Hongrie. À partir des années 1520-1530, des livres allemands, latins et grecs seront imprimés dans certaines villes saxonnes de Transylvanie alors que des livres hongrois sortiront des imprimeries de Vienne. Il faudra attendre Sylvester et la fin des années 1530 pour voir apparaître les premiers livres hongrois imprimés en Hongrie. La multiplication des ateliers dans de nombreuses villes se fera à partir du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce processus s'inscrira dans le vaste courant où les divers phénomènes de la vie littéraire s'organiseront « sous le signe de la Réforme », comme l'indique un titre de l'historien littéraire János Horváth<sup>9</sup>. Dans ce contexte, la création en 1578, à Nagyszombat (Trnava en slovaque), d'une imprimerie catholique constitue un cas unique.

La même ville jouera également un rôle important dans l'histoire de l'enseignement supérieur. C'est là que sera fondée en 1635, par l'archevêque Péter Pázmány, une université jésuite, première université de Hongrie qui fonctionne sans discontinuer et dont est issue l'actuelle Université Eötvös Loránd de Budapest.

## 2.2 La découverte de la langue hongroise par les grammairiens

Les langues vernaculaires ont-elles une grammaire qui leur soit propre ? C'est la question que se posent de nombreux savants, un peu partout en Europe, quand ils commencent à étudier les diverses langues vivantes.

La *Grammatica Hvmgarolatina* de Sylvester (1539) est le premier ouvrage connu, consacré à l'étude systématique de la langue hongroise. Elle fait partie des grammaires bilingues de l'époque qui gardent tout naturellement le cadre proposé par le latin, les principaux modèles étant Donat et Priscien<sup>10</sup>. (Respecter ce cadre

---

<sup>9</sup> Horváth, János, « A reformáció jegyében » (Sous le signe de la Réforme), in *Horváth János irodalomtörténeti munkái* (Travaux d'histoire littéraire de János Horváth), tome II, Budapest, Osiris Kiadó, 1953/2006, 7-507.

<sup>10</sup> Voir Korompay, Klára, « Grammaire et orthographe, au carrefour d'influences linguistiques et culturelles (domaine hongrois, parallélismes français) », in Amadeo Di Francesco et Adelin Charles Fiorato (éd.), *La circulation des hommes, des œuvres et des idées entre la France, l'Italie et la Hongrie*

devait être une tâche d'autant plus ardue que les structures des deux langues diffèrent sensiblement.) Deux influences supplémentaires méritent de l'attention : celle de Melancthon d'une part et celle de la grammaire de l'hébreu de l'autre.

Melancthon, dont Sylvester a suivi l'enseignement à Wittenberg (et qu'il appelle « *praeceptor noster* »), a fortement mis en valeur le fait que l'article du grec (n'ayant pas d'équivalent en latin) ne pouvait être véritablement compris que sur les bases de la langue allemande. Sylvester, surpris par ce constat, fait la découverte que l'article existe bien en hongrois, c'est même un élément qui donne de la majesté et du rayonnement au discours<sup>11</sup>. Au travers de cette expérience (et de bien d'autres), il sera amené à découvrir de nombreuses singularités de sa propre langue. Du fait de ses parallélismes d'une part et de ses écarts de l'autre, le hongrois apparaîtra à ses yeux comme une langue digne d'intérêt, « *regulatissima* » comme les langues classiques, un trésor caché à découvrir. Penser la langue nationale, tenter d'en définir les règles, afin d'inscrire son étude dans la formation des jeunes, voilà tout un programme, issu des idées de l'humanisme, programme dont Sylvester sera le premier représentant en Hongrie.

Le rôle de l'hébreu est à souligner à plus d'un titre. Mis en valeur par les études consacrées à la Bible, langue sacrée par excellence, il s'imposera également comme un modèle. Or, celui-ci est beaucoup mieux adapté à la description des structures du hongrois que ne l'est le latin. C'est par le biais de l'hébreu que la tradition grammaticale hongroise découvrira, au prix de beaucoup d'effort et au fil des siècles, l'existence du morphème, élément essentiel de la constitution d'une langue agglutinante. Le même processus se produira dans les domaines finnois et estonien, les trois langues apparentées étant toutes trois passées par l'école du latin, pour trouver enfin dans l'hébreu la clé d'une particularité qu'elles ont en commun<sup>12</sup>. Sylvester, professeur d'hébreu et ensuite de grec à l'université de Vienne vers 1544, est le premier à prendre en compte le témoignage de cette langue pour le hongrois.

Il lui revient également une découverte majeure qui relève du domaine de la prosodie et de la versification. Lors de la correction des épreuves de son *Nouveau Testament* (1541), arrivé aux dernières pages, il fut surpris par le rythme de certaines phrases, donnant à entendre divers types du mètre antique. Tout comme le grec et le latin, le hongrois serait donc une langue permettant d'écrire des hexamètres, des pentamètres, des distiches... Ceci relève encore du « trésor caché » qui le remplit d'admiration. D'où la naissance d'un beau poème qu'il placera à la tête de sa traduction du *Nouveau Testament* : « *Próféták által szólt rígen néked az Isten, / Az kit ígirt, ímé, vígre megadta fiát.* » (Dieu, ayant autrefois parlé par la bouche des

---

(XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles). *Actes du Colloque international tenu à Paris*. Napoli, M. D'Auria Editore, 2004. 121-135.

<sup>11</sup> Voir Horvath, *op. cit.*, 1953/2006. 150-151.

<sup>12</sup> Voir Constantinovitsne Vladar, Zsuzsa, « *Utban a morféma alapu elemzés felé* » (Vers une analyse à base de morphème), in *A latin nyelvű magyar nyelvészeti irodalom terminusai* (Les termes de la littérature grammaticale hongroise de langue latine). Philosophiae Doctores. Budapest. Akadémiai Kiado, 2005. 69-90.

prophètes, te donna enfin son fils, suivant sa promesse). C'est le premier poème hongrois écrit en mètre antique<sup>13</sup>.

À tous points de vue, Sylvester ouvre des chantiers nouveaux. Dans le domaine de la littérature grammaticale de langue latine, ses successeurs apparaîtront au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. Nous étudierons plus bas le rôle qu'il a joué dans l'histoire l'orthographe.

### 2.3 La diffusion du hongrois, langue écrite

Le savoir écrire ayant constitué un monopole de l'Église au cours du Moyen Âge, il manquait au début du XVI<sup>e</sup> siècle un public (et à plus forte raison un public laïc) qui aurait permis l'émergence de lecteurs de textes hongrois.

Néanmoins, les écoles existent. Écoles des monastères, écoles des chapitres pour former des lettrés, mais aussi écoles paroissiales, créées dans les villes et mêmes dans les villages au cours des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. La laïcisation de l'écrit est incontournable, même si le processus est lent. Une phrase de Dévai est riche de sens à cet égard. Dans l'introduction de son *Orthographia Vngarica* (1538), il insiste sur le double intérêt de savoir lire et écrire : cela nous permet de lire les Écritures, mais c'est également utile pour que nous puissions nous écrire les uns aux autres, sans avoir besoin d'une personne intermédiaire pour la moindre affaire. C'est un bel hommage aux *lettres*, dans tous les sens du terme.

Dans le contexte hongrois du XVI<sup>e</sup> siècle, le protestantisme sera un moteur de la diffusion du savoir. Les cent-cinquante « collèges », créés pendant cette période, contribueront largement à la formation d'un public laïc pour qui le livre est un élément essentiel de la culture.

À la même période, la correspondance privée prend des proportions importantes, notamment dans les familles nobles. Des lettres missives sont régulièrement échangées entre époux et épouse, maître de maison et homme de confiance, souvent séparés par les guerres ou les affaires. Cette correspondance est assurée par les scribes, personnes indispensables dans le fonctionnement des cours seigneuriales. Pour la période d'avant 1541, le nombre des missives et des documents analogues s'élève à 244<sup>14</sup>. Ces derniers se multiplieront pendant la deuxième moitié du siècle, où une partie importante de la population trouvera refuge dans les régions du nord ou de l'ouest. Ces mouvements migratoires auront des répercussions sur la vie culturelle et même sur l'élaboration des normes de la langue écrite. Le brassage des populations jouera en faveur de l'intensification des échanges

---

<sup>13</sup> Horváth, János, « Proféták által szölt rígen... » (« Par la bouche des prophètes... »), in *Horváth János versítani munkái* (Travaux de János Horváth sur la versification), Budapest, Osiris Kiadó, 1943/2004, 329-341.

<sup>14</sup> Hegedüs, Attila et Papp, Lajos, *Középkori leveleink (1541-ig)* (Lettres hongroises du Moyen Âge, avant 1541), Budapest, Tankönyvkiadó, 1991.

entre les dialectes, et les lettres missives, couchées sur papier par les scribes, témoigneront de la tendance de ces derniers à donner la priorité à certaines formes, au détriment d'autres variantes. C'est sous leur plume qu'apparaîtront les premiers indices d'une langue standardisée en devenir, langue standardisée d'origine composite, marquée en premier lieu par les dialectes du nord-est. Il y a un paradoxe à ne jamais perdre de vue : c'est dans les conditions historiques d'un pays qui est tout sauf unifié que l'unification de la langue hongroise devra se faire.

## 2.4 Les deux modèles d'orthographes des grammairiens Sylvester et Dévai

Avec ces deux personnages, nous entrons dans le monde de l'humanisme, des grammairiens et des premiers imprimés. Ce qui nous mène également dans le contexte culturel de Cracovie.

Ancien étudiant à Cracovie, correcteur chez Vietor où il apporte également sa contribution de traducteur à l'édition d'imprimés trilingues en 1527, János Sylvester commence son activité à Sárvár (ouest de la Hongrie) en 1534, dans le milieu de Tamás Nádasdy, futur paladin de Hongrie<sup>15</sup>. À son initiative, Nádasdy décide de mettre sur pied une imprimerie. Un voyage d'études à Wittenberg et l'influence personnelle de Melancthon orientent Sylvester vers la grammaire et les langues classiques.

Son projet majeur étant l'édition hongroise du *Nouveau Testament*, il entreprend, dès le milieu des années 1530, un travail de traduction, accompagné de recherches sur la grammaire du hongrois. D'où deux ouvrages (parus avec quelques années de retard), dont le premier fonde le second : *Grammatica Hvingarolatina*, 1539, *Nouveau Testament*, 1541, celui-ci étant considéré comme le premier livre entièrement rédigé en hongrois et imprimé en Hongrie. Le choix des caractères à utiliser (question technique par excellence) est indissociablement lié à la question de l'orthographe à suivre. D'où une activité de plus qui s'ajoute à celle du grammairien, du traducteur de la Bible et de l'imprimeur : Sylvester sera amené à élaborer un système qui, puisant à diverses sources, apparaîtra comme un modèle autonome, celui de ses deux ouvrages majeurs<sup>16</sup>.

Soulignons d'abord les éléments nouveaux de ce dernier. Il introduit plusieurs caractères dont diverses variantes de  $\beta$  (forme spéciale du digramme sz)

---

<sup>15</sup> Sur sa vie et son œuvre, voir Horvath, *op. cit.*, 1953/2006, 140-160 ; Balázs, János, *Sylvester János és kora* (János Sylvester et son temps), Budapest, Tankönyvkiadó, 1958 ; Varjas, Béla, *Sylvester János. Új Testamentum. Újszigei, 1541* (édition en fac-similé du *Nouveau Testament* de János Sylvester), Bibliotheca Hungarica Antiqua, I, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1960

<sup>16</sup> Voir Balázs, *op. cit.*, 424-426 ; Kniezsa, *op. cit.*, 1959, 16-17 ; Varjas, *op. cit.*, 1960, 18-24 ; Molnár, József, *A könyvnyomtatás hatása a magyar irodalmi nyelv kialakulására 1527-1576 között* (L'influence de l'imprimerie sur la formation de la langue littéraire hongroise entre 1527 et 1576), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1963, 46-47, 293 ; Szathmari, Istvan, *Régi nyelvtanaink és egységesülő irodalmi nyelvünk* (Les anciennes grammaires de la langue hongroise et la langue littéraire en cours d'unification), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1968, 122-127 ; Korompay, *op. cit.*, 2003, 584-585

pour noter /s/, de même que *ó* pour /ø/, /ø:/ et *ú* pour /y/, /y:/. Les trois graphèmes sont d'origine allemande. Si le système contient encore quelques rares digrammes (*cz* pour noter /ts/, *cz* pour noter /tʃ/), il est surtout marqué par les caractères à signes diacritiques (*č, ě, ř, ť* pour /tʃ/, /dʃ/, /nj/, /lj/). En cela, Sylvester puise essentiellement à la tradition hussite. Il est possible que certains imprimés de Cracovie l'aient également orienté dans le même sens. (Notons à ce propos que, d'une manière générale, l'usage des accents se développe considérablement dans les livres imprimés<sup>17</sup>. Une innovation importante réside dans l'utilisation des accents : ces derniers commencent à marquer la longueur des voyelles (*ā, ī, ō*). C'est un changement décisif du point de vue de l'avenir car, par la suite, les accents deviendront les marques obligatoires de la longueur de toutes les voyelles.

Dévai (dont le nom complet est Mátyás Dévai Bíró) suit un itinéraire qui rejoint sur plus d'un point celui de son ami Sylvester. Ils partagent tous les deux (à des moments différents) l'expérience de Cracovie, de Wittenberg et de Sárovar. Dévai est un proche de Melancthon et de Luther. Il intègre les idées de la Réforme et aura un rôle de pionnier dans la diffusion de l'enseignement de Luther en Hongrie.

L'ouvrage par lequel il s'inscrit dans l'histoire de l'orthographe hongroise a un titre parlant : *Orthographia Vngarica*. Publié à Cracovie chez Vietor, d'abord en 1538 (édition perdue) ensuite en 1549, c'est un petit livre rédigé en hongrois, servant à la fois à l'enseignement du savoir écrire et, par le choix des textes proposés, à l'éducation religieuse. Il donne une description détaillée des caractères hongrois, ce qui implique également de nombreuses remarques sur la prononciation. Ce travail, élaboré parallèlement à celui de Sylvester, s'est certainement enrichi des acquis et des inventions de ce dernier. Les influences allaient sans doute dans les deux sens. Notons que le typographe hongrois Benedek Apáti, formé lui-même chez Vietor, joue successivement un rôle dans la réalisation des imprimés des deux auteurs.

Voyons les particularités du système de Dévai<sup>18</sup>. Pour /s/, /ø/, /ø:/, /y/, /y:/ et les consonnes palatales, il adopte exactement les mêmes notations que Sylvester. Dans le domaine des affriquées, s'il utilise, en position initiale, *cz* pour /ts/ et *cz* pour /tʃ/, il introduit également, dans les autres positions, les digrammes tout à fait novateurs de *tz* et *ts*, adoptés par la suite par l'orthographe protestante. Pour noter les voyelles longues, il propose lui aussi divers types d'accents : les lettres *á, é, ī, ō, ũ* couvrent la presque totalité des voyelles longues. Deux graphèmes résistent à la règle : *ó* et *ú* ayant une structure déjà complexe, ne sont pas près d'admettre un accent supplémentaire.

Les modèles de Sylvester et de Dévai, recourant à la fois à des signes diacritiques et à des digrammes, puisent tous deux aux modèles précédents et proposent en même temps des innovations qui vont dans le même sens. La fonction

<sup>17</sup> Voir Nina Catach, *Histoire de l'orthographe française*, Paris, Honoré Champion, 2001, 126-133.

<sup>18</sup> Voir Balázs, *op. cit.*, 168-174 ; Kniezsa, *op. cit.*, 1959, 17 ; Varjas, *op. cit.*, 1960, 20-24 ; Molnar, J., *op. cit.*, 97 ; Szathmari, *op. cit.*, 144-157 ; Korompay, *op. cit.*, 2003, 585-587.

attribuée aux accents (qui marqueront désormais la longueur des voyelles), est un acquis des plus prometteurs.

### 3 Orthographe protestante, orthographe catholique

#### 3.1 Les raisons historiques d'une différence confessionnelle

La Hongrie accueille la Réforme de bonne heure et dans toute sa diversité. Courant luthérien, réforme calvinienne, mouvement antitrinitaire (que l'on appellera unitarisme), apparaissent tour à tour au cours du XVI<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>. Dans un premier temps, les diverses tendances existent parallèlement, les mêmes personnes ou les mêmes communautés passant d'une orientation à l'autre, sans nécessairement se définir comme appartenant à telle ou telle confession nouvelle. Les différences se creusent au fur et à mesure pendant la deuxième moitié du siècle et les nombreuses disputes, portant sur les questions de la foi, contribuent à rendre les positions à la fois plus fermes et plus rigides<sup>20</sup>. La Transylvanie est une terre particulièrement ouverte à tous les courants nouveaux. La reconnaissance, par la diète de Torda en 1568, du libre exercice et de l'égalité de droit de quatre confessions (catholicisme, luthéranisme, calvinisme et unitarisme, les quatre étant désormais « *receptae religiones* »), est un exemple, unique à l'époque, de la tolérance religieuse. À la fin du siècle, la Hongrie, dans son immense majorité, est acquise à la Réforme. Cette situation s'inversera par la suite, sous l'influence de la Contre-Réforme (ou Réforme catholique), sans que le rôle relativement important du protestantisme soit remis en question pour autant.

Le clivage confessionnel se développe dans les conditions historiques d'un pays divisé en trois. Avec la bataille de Mohács (1526) qui signifie la défaite de l'armée hongroise face à l'armée turque et ouvre la voie à la prise de la capitale, Buda, en 1541, l'unité de la Hongrie n'existe plus pendant 150 ans. Le royaume, dirigé par les Habsbourg, se limite aux régions de l'ouest et du nord ; le centre, fortement dévasté et dépeuplé, est rattaché à l'empire ottoman tandis qu' à l'est, la Transylvanie constitue une principauté autonome dont l'indépendance est constamment menacée<sup>21</sup>.

Retenons un fait négatif qui a toute son importance : pendant cette période, il n'y a pas de pouvoir central. La cour royale de Buda (si fortement marquée par l'humanisme italien au cours du XV<sup>e</sup> siècle) cesse d'exister comme centre politique et culturel du pays. Les foyers de la culture, la plupart du temps détruits, doivent se réorganiser dans un tout autre contexte, se déplaçant systématiquement vers les régions périphériques, mieux protégées.

---

<sup>19</sup> Voir Molnár, Miklós, *Histoire de la Hongrie*. Paris, Hatier, 1996, 151-159

<sup>20</sup> Voir Horvath, *op. cit.*, 1953/2006, 249-251.

<sup>21</sup> Voir Molnár, M., *op. cit.*, 125-163. V Ecsedy, *op. cit.*, 65-66

Quel avenir, dans ces conditions, pour l'évolution de l'orthographe ? Des concepts comme « imprimeur du roi » ou « prestige de la cour » étant parfaitement inconcevables, des courants de nature toute différente, véhiculés par les mouvements religieux, seront à l'origine de la mise en place des structures à naître. Des centres locaux vont se créer, notamment dans les cours des seigneurs les plus puissants. Certains d'entre eux deviendront de véritables mécènes qui réuniront autour d'eux les hommes de lettres et financeront la publication des livres<sup>22</sup>.

### 3.2 L'orthographe protestante

La Réforme inscrit à son programme l'accès libre des fidèles à la lecture de la Bible, dans leur propre langue. Ceci implique à la fois un travail de traduction et un travail de diffusion, ce dernier ayant partie liée avec l'imprimerie. L'Église protestante, consciente du rôle de la langue vernaculaire, découvre aussitôt l'intérêt de ce moyen technique pour diffuser son enseignement. Il est tout à fait significatif que les nombreuses imprimeries créées en Hongrie au cours du XVI<sup>e</sup> siècle seront, à une exception près, liées à l'activité des protestants.

L'atelier le plus important est sans aucun doute celui de Heltai, à Kolozsvár (Cluj en roumain, Klausenburg en allemand, Transylvanie). Il fut fondé en 1550 par Georg Hoffgreff, imprimeur d'origine allemande, auquel s'associa bientôt Gáspár Heltai, lui-même de langue natale allemande, Saxon de Transylvanie. Heltai est à la fois auteur, imprimeur et prédicateur (ayant passé successivement du catholicisme à l'unitarisme). Prenant la direction de l'imprimerie en 1559, il produit pendant quinze ans un grand nombre de livres hongrois, livres religieux mais aussi belles-lettres, destinées à un public plus large. L'imprimeur Heltai est une forte personnalité qui intervient délibérément dans les manuscrits des auteurs. Par là, il a un rôle considérable dans l'unification de l'orthographe des imprimés.

La naissance de l'orthographe protestante est liée à son nom<sup>23</sup>. Lors de l'élaboration de son modèle, il puise tout naturellement aux traditions orthographiques qui le précèdent. Adoptant la plupart des inventions de Sylvester et de Dévai (notamment les graphèmes *β*, *ó* et *ú*, de même que *á*, *é*, *í*, *ó*, *ú* pour les voyelles longues), il fait toutefois un retour (s'inspirant d'un imprimé hongrois de 1533 de Cracovie) aux habitudes graphiques de la chancellerie en réintroduisant les digrammes *ty*, *gy*, *ny*, *ly* pour noter les consonnes palatales. En cela, il sera suivi par tous, et ce retour sera définitif.

Deux livres contribueront largement à la diffusion de l'orthographe protestante. Le premier est la *Bible de Vizsoly*, traduite par Gáspár Károli et publiée en 1590. L'importance de cette première traduction intégrale de la Bible réside avant tout dans le rôle exceptionnel qu'il a joué dans la formation de la langue littéraire. Pour les lecteurs des siècles à venir, le style, les expressions et les constructions de

---

<sup>22</sup> Voir V. Ecsedy, *op. cit.*, 82-88.

<sup>23</sup> Voir Kniezsa, *op. cit.*, 1959, 15-19 ; Molnar, J., *op. cit.*, 122-126, 295-303 ; Szathmari, *op. cit.*, 203-204 ; Korompay, *op. cit.*, 2003, 587-588.

ce texte (qui ne manqueront pas de devenir des archaïsmes) constitueront un « langage biblique » prestigieux que les remaniements n'effaceront jamais complètement. Celui-ci apparaît en filigrane même dans la poésie du XX<sup>e</sup> siècle, notamment chez les grands poètes comme Ady et Babits qui ouvrent la modernité.

Le deuxième livre qui diffuse le modèle d'orthographe protestante est le *Psalterium Ungaricum*, publié par Albert Szenci Molnár en 1607. Il s'agit d'une traduction en vers, destinée à être chantée, et le souci du traducteur-versificateur est extrême pour rendre les paroles de Clément Marot et de Théodore de Bèze. Depuis quatre cents ans, ce recueil est un livre de première importance pour l'Église réformée de Hongrie.

### 3.3 La naissance de l'orthographe catholique et l'existence parallèle de deux modèles

L'élaboration de l'orthographe catholique suivra un chemin analogue quelques dizaines d'années plus tard, lorsque l'importance de la langue vernaculaire sera reconnue. C'est par le biais de la première traduction catholique de la Bible, élaborée par György Káldi entre 1605 et 1607 et publiée à Vienne en 1626, que commencera la diffusion d'un modèle légèrement différent du précédent<sup>24</sup>.

En quoi consistent, au fait, les écarts entre modèle protestant et modèle catholique ? Ils sont en réalité peu nombreux et, au-delà des hésitations de départ, ils se focaliseront de plus en plus sur la notation des affriquées. Parmi les diverses graphies qui existent parallèlement, le modèle protestant adoptera *tz* et *ts* pour noter respectivement /ts/ et /tʃ/, tandis que l'orthographe catholique, suivant en cela la tradition médiévale de la chancellerie, donnera la préférence à *cz* et *ch*. Une modification partielle interviendra au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, modification opérée par l'archevêque Péter Pázmány, figure de proue de la Réforme catholique, qui remplacera *ch* par *cs*. Dans la pratique des imprimeries et des usagers, les variations seront naturellement nombreuses. Les deux modèles resteront en cours jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, période où l'unification de l'orthographe s'imposera comme une urgence. Il faudra alors trancher et c'est le modèle catholique qui l'emportera.

Au-delà de la question sensible des affriquées, les variations liées à *i* et *j*, *v* et *u* méritent également de l'attention. Si, dans la pratique du XVI<sup>e</sup> siècle encore, la position joue un rôle plus important que la valeur phonique, la Bible catholique de 1626 introduit l'usage moderne qui attribue une valeur propre (voyelle ou consonne) à chacune de ces graphies. Parallèlement, elle élimine les variations, courantes jusque là, entre *k* et *c* notant /k/, pour ne retenir que *k*.

Avec les modèles protestant et catholique (très proches dans leurs structures, présentant seulement des différences dans le choix de certains digrammes), nous sommes en présence d'une différence éminemment

<sup>24</sup> Voir Kniezsa, *op. cit.*, 1959, 19-21 ; Korompay, *op. cit.*, 2003, 588-589

confessionnelle, du moins en apparence. Une réflexion un peu plus poussée révèle toutefois que le fond du problème est probablement ailleurs. Dans un pays divisé en trois, l'unification de l'orthographe ne peut être qu'entravée. Et comme le moment est celui de la diffusion de la Bible, les livres sortis des imprimeries des protestants véhiculeront un modèle donné (faute d'un modèle déjà fixé qui s'imposerait à tous). Pareillement, une version catholique de la Bible en véhiculera un autre. Dans cette perspective, l'existence parallèle de deux courants d'orthographe est signe d'une situation complexe où se lit l'importance des mouvements religieux dans la vie culturelle mais se lisent aussi, comme en creux, les difficultés d'un moment de l'histoire où l'absence de nombreuses structures se fait cruellement sentir.

#### 4 L'importance du principe morphologique

Le hongrois étant une langue agglutinante, la rencontre des radicaux et des désinences (éléments de l'inflexion, suffixes de dérivation) produit souvent des fusions phonétiques qui posent inévitablement un problème pour l'orthographe. Ceci est particulièrement caractéristique de la morphologie du verbe et du nom. Un exemple typique est le suivant. Lorsque le radical se termine par *t*, *d*, *n*, *l* (ou *ty*, *gy*, *ny*, *ly*) et que la désinence commence par *j*, on entend régulièrement des consonnes palatales géminées : [tj:], [dj:] etc. Face à ce phénomène, le scripteur peut adopter deux attitudes différentes : soit il se laisse guider par l'oreille, ce qui l'amènera à noter la forme prononcée sous forme de *ttj*, *ggj* (aujourd'hui comme suivant le modèle de la chancellerie), soit il garde à l'esprit la forme originale des deux éléments et notera *tj*, *dj*, acceptant un écart entre l'oral et l'écrit. Dans ce deuxième cas, l'analyse morphologique l'aura emporté. La réflexion grammaticale fonde systématiquement ce deuxième choix car c'est le seul qui puisse garantir la cohésion graphique des paradigmes. Une série de trois formes verbales, construites sur *tud* ('savoir'), permettra de mesurer l'enjeu : *tudom* ('je le sais'), *tudod* ('tu le sais'), *tudja* ('il/elle le sait'). En obéissant au principe morphologique, la troisième forme s'intègre parfaitement dans la série, à la différence de *tuggya*, version phonétique.

Sans entrer dans l'analyse détaillée d'autres cas, notons encore celui, très courant, où *t*, *d*, *ty* ou *gy* entrent en fusion avec les sifflantes ou les chuintantes. Cela donne régulièrement des affriquées [ts:] et [tʃ:] (comme dans les mots *tetszik* 'plaire' ou *kétség* 'doute'). La question qui se pose est celle de savoir, une fois de plus, s'il faut les noter phonétiquement, ou bien s'il faut respecter les formes de départ. Ce qui donne à cette question une épaisseur particulière c'est que parmi les nombreux digrammes qui servent à noter les deux affriquées au XVI<sup>e</sup> siècle, nous trouvons entre autres les deux graphèmes *tz* et *ts* (proposés par le modèle protestant) qui réalisent, sur le plan graphique, ce que prescrit justement l'esprit du principe morphologique.

Les scribes du Moyen Âge eurent rarement le souci du principe morphologique. La plupart du temps, leur écriture est phonétique, ils notent les

fusions comme ils les entendent. Mais la question ne manquera pas d'être inscrite à l'ordre du jour, notamment par les grammairiens. Cela arrivera au XVIII<sup>e</sup> siècle où István Geleji Katona, scandalisé par les interventions grossières d'un imprimeur dans l'orthographe de son recueil de cantiques, décidera de tirer au clair la question des principes à suivre. C'est ce qu'il propose dans sa *Magyar grammatikácska* (Petite grammaire du hongrois) de 1645 et les règles qu'il définit sont strictement identiques à celles d'aujourd'hui<sup>25</sup>. Toutefois (même s'il est suivi par des imprimeurs et grammairiens illustres), ce n'est qu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, lors d'une bataille entre « tenants de *j* » et « tenants de *y* » (*tudja* versus *tuggya*, voir plus haut) que les deux principes (morphologique d'un côté, phonétique de l'autre) seront débattus et la priorité sera donnée au respect des règles de la morphologie.

## 5 La ponctuation

Les écarts que présentent les manuscrits et les imprimés à cet égard sont tout à fait significatifs.

À propos des *codices*, il est important de souligner que, qualifiés de « livres manuscrits », ils ne sont pas pour autant de véritables livres au sens moderne du terme, car ils se constituent souvent par la simple réunion de textes divers, au sein d'un même volume. Certains ont une unité interne, d'autres pas. Ils font généralement peu de cas des grandes divisions. Une page typique est une page entièrement remplie. Les aliéas sont rares, l'espace blanc est à éviter. Les titres des chapitres ou les incipits sont souvent écrits à l'encre rouge. Les signes de ponctuation sont peu nombreux, point, trait oblique et deux-points étant les signes essentiels, auxquels s'ajoutent majuscules, lettres rougies, signes de corrections etc.<sup>26</sup>. Le point d'interrogation existe bien à partir de la deuxième moitié du XV<sup>e</sup> siècle mais son usage n'est pas systématique. Il a parfois valeur de point d'exclamation, ce dernier signe faisant encore défaut. Les divers manuscrits présentent des différences notables quant au niveau de complexité de la ponctuation. Depuis les cas rares où les majuscules sont plus ou moins seules à ponctuer un texte aux cas également rares où plusieurs éléments sont utilisés dans des fonctions bien distinctes, les variations sont nombreuses. Souvent, c'est la combinaison d'un signe unique et du jeu des majuscules et des minuscules qui permet de faire la différence entre deux fonctions essentielles : signe de clôture ou autre signe.

Dans les imprimés, l'exigence de la clarté fonde les principes d'une structuration beaucoup plus nette. Page de titre, division en chapitres, espaces blancs entrent en jeu pour marquer les grandes séparations du texte. L'emploi des signes de

---

<sup>25</sup> Voir Kniezsa, *op. cit.*, 1959, 21-22 ; Szathmári, *op. cit.*, 245-247 ; Korompay, *op. cit.*, 2003, 589-592.

<sup>26</sup> Voir Keszler, Borbála, *A magyar írásjelhasználat története a XlII. század közepéig* (Histoire de la ponctuation hongroise jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1995, 30-56 ; Keszler, Borbála, *Írásjelten Az írásjelhasználat szabályai, problémái és története* (La ponctuation, Règles d'emploi, problèmes, histoire), Budapest, Nemzeti Tankönyvkiadó, 2004, 112-124. ; Korompay, *op. cit.*, 2003, 298-299.

punctuation devient à la fois plus cohérent et plus nuancé. Les signes principaux sont le point, la virgule et le deux-points, auxquels s'ajoutent le point-virgule pendant la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> et le point d'exclamation au début du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>27</sup>. La *Nova Grammatica Ungarica* (1610) d'Albert Szenci Molnár est la première grammaire à donner une liste des signes de ponctuation.

## 6 L'apport du XVI<sup>e</sup> siècle dans le domaine de l'orthographe

Jamais l'orthographe hongroise n'a présenté autant de variations qu'au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, période charnière entre les traditions médiévales et les nouveaux courants où se donnent rendez-vous la diffusion de l'imprimerie et les orientations de la Réforme, les deux provoquant une transformation profonde des mentalités. L'entrée en scène successive des nouveaux modèles d'orthographe s'inscrit dans ce contexte.

Quel est l'apport de ces derniers pour l'orthographe d'aujourd'hui ? Soulignons en premier lieu les graphèmes actuels dont l'introduction remonte à cette période ou dont l'usage se fixe à ce moment-là. Il s'agit des éléments qui notent les phonèmes suivants : (1) /s/, (2) les consonnes palatales, (3) les voyelles antérieures arrondies, (4) les voyelles longues.

(1) En ce qui concerne /s/, sa graphie moderne est introduite par Sylvester et Dévai. Elle se présente à l'époque sous forme de *ß*, variante de *sz*.

(2) Pour noter les consonnes palatales, la tradition médiévale des digrammes *ty*, *gy*, *ny*, *ly* est concurrencée par les caractères à signes diacritiques (*t̃*, *g̃*, *ñ*, *l̃*), introduits au début du XV<sup>e</sup> siècle. Si Sylvester et Dévai optent pour ces derniers, l'imprimeur Heltai fera un retour aux digrammes. L'usage de ces derniers sera de plus en plus général à partir de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle.

(3) Les voyelles antérieures arrondies seront notées par les graphies *ó*, *ú*, introduites par Sylvester et Dévai. Très vite adoptées, ces dernières se transformeront en *ö*, *ü* à partir des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle.

(4) Quant aux voyelles longues, le fait qu'elles soient systématiquement notées par les accents, est un acquis des imprimés du XVI<sup>e</sup> siècle, Sylvester et Dévai étant à l'origine de l'innovation. Les seules graphies qui n'admettent pas la présence d'un accent sans difficulté sont *ő*, *ű*, *ö*, *ü*, graphies déjà complexes. Le chemin sera long et les variations nombreuses, avant que les formes actuelles en *ő*, *ű* s'instaurent de manière générale, au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>27</sup> Voir Keszler, *op. cit.*, 1995, 56-70 ; *op. cit.*, 2004, 124-132 ; Korompay, *op. cit.*, 2003, 593-594

Une vue d'ensemble sur les changements donne le résultat suivant. Pour noter les consonnes, la priorité sera donnée aux digrammes. En ce qui concerne les voyelles, les choix iront systématiquement à l'utilisation des signes diacritiques, tant pour marquer le timbre de certaines voyelles (*ö, ü*) que pour noter la longueur.

En cela, une caractéristique essentielle de l'orthographe hongroise d'aujourd'hui, à savoir son caractère éminemment composite, recourant régulièrement aux digrammes pour noter les consonnes et aux signes diacritiques pour noter les voyelles, trouve son origine dans la période, si marquée par les variations, du XVI<sup>e</sup> siècle.

**Tableau récapitulatif des principaux modèles du XVI<sup>e</sup> siècle :**

**6.1 Modèle de la chancellerie (remontant au Moyen Âge) :**

Phonèmes :	Graphèmes :
/s/ - /z/	<i>z</i>
/ʃ/ - /ʒ/	<i>s</i>
/ts/	<i>cz</i>
/tʃ/	<i>ch</i>
consonnes palatales	<i>ty, gy, ny, ly</i>
/ø:/	<i>ew</i>
voyelles longues	non marquées (sauf <i>aa, ee</i> , rares)

**6.2 Modèle de l'orthographe « hussite » (créé au début du XV<sup>e</sup> siècle) :**

Phonèmes :	Graphèmes :
/s/ - /z/	<i>z̄ - z</i>
/ʃ/ - /ʒ/	<i>s - ś</i>
/ts/	<i>c, ć</i>
/tʃ/	<i>L</i>
consonnes palatales	<i>t', g', n', l'</i>
/ø/, /ø:/	<i>o</i>
voyelles longues	non marquées

**6.3 Modèles parallèles de Sylvester (1539 et 1541) et de Dévai (1538) :**

Phonèmes :	Graphèmes :
/s/ - /z/	<i>β (= sz) - z</i>
/ʃ/ - /ʒ/	Sylvester : <i>s - β</i> , Dévai : <i>s - s</i>
/ts/	Sylvester : <i>cz</i> , Dévai : <i>cz (tz)</i>
/tʃ/	Sylvester : <i>cz</i> , Dévai : <i>cz (ts)</i>
consonnes palatales	<i>í, g, h, l'</i>
/ø/, /ø:/	<i>ó</i>
/y/, /y:/	<i>ú</i>
voyelles longues	Sylvester : <i>ā, i, ó</i> , Dévai : <i>á, é, i, ó, ú</i>

**6.4 Heltai (orthographe protestante, deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle) :**

Phonèmes :	Graphèmes :
/s/ - /z/	<i>β - z</i>
/ʃ/ - /ʒ/	<i>s - β</i> chez ses successeurs : <i>s - s</i>
/ts/	<i>tz</i>
/tʃ/	<i>cz</i> , chez ses successeurs : <i>ts</i>
consonnes palatales	<i>ty, gy, ny, ly</i>
/ø/, /ø:/	<i>ó</i>
/y/, /y:/	<i>ú</i>
voyelles longues	<i>á, é, í, ó, ú</i>

**6.5 Káldi (orthographe catholique, 1626) :**

Phonèmes :	Graphèmes :
/ts/	<i>cz</i>
/tʃ/	<i>ch</i> , ensuite, chez Pázmány : <i>cs</i>

## Bibliographie

- Adamska Anna, (1999) : The Introduction of Writing in Central Europe (Poland, Hungary and Bohemia). In: Marco Mostert (éd.), *New Approaches to Medieval Communication*. Turnhout, Brepols, 165-190.
- Balázs János, (1958) : *Sylvester János és kora* (János Sylvester et son temps). Budapest, Tankönyvkiadó.
- Catach Nina, (1968) : *L'Orthographe française à l'époque de la Renaissance (Auteurs – Imprimeurs – Ateliers d'imprimerie)*. Genève, Droz.
- Catach Nina, (2001) : *Histoire de l'orthographe française*. Paris, Honoré Champion.
- Constantinovitsné Vladár Zsuzsa, (2005) : Útban a morféma alapú elemzés felé (Vers une analyse à base de morphème). In : *A latin nyelvű magyar nyelvészeti irodalom terminusai* (Les termes de la littérature grammaticale hongroise de langue latine). Philosophiae Doctores. Budapest, Akadémiai Kiadó, 69-90.
- Deme László, (1965) : *Helyesírási rendszerünk logikája* (La logique de l'orthographe hongroise). Budapest, Magyar Nyelvtudományi Társaság.
- Hegedüs Attila et Papp Lajos, (1991) : *Középkori leveleink (1541-ig)* (Lettres hongroises du Moyen Âge, avant 1541). Budapest, Tankönyvkiadó.
- Horváth János, (1931/2005) : A magyar irodalmi műveltség kezdetei (Les débuts de la culture littéraire hongroise). In: *Horváth János irodalomtörténeti munkái* (Travaux d'histoire littéraire de János Horváth), I, Budapest, Osiris Kiadó, 477-705.
- Horvath János, (1943/2004) : "Próféták által szólt rigen..." ("Par la bouche des prophètes..."). In: *Horváth János verstani munkái* (Travaux de János Horváth sur la versification), Budapest, Osiris Kiadó, 329-341.
- Horváth János, (1953/2006) : A reformáció jegyében (Sous le signe de la Réforme). In: *Horváth János irodalomtörténeti munkái* (Travaux d'histoire littéraire de János Horváth), II, Budapest, Osiris Kiadó, 7-507.
- Keszler Borbála, (1995) : *A magyar írásjelhasználat története a XVII. század közepéig* (Histoire de la ponctuation hongroise jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle). Budapest, Akadémiai Kiadó.

- Keszler Borbála, (2004): *Írásjeltan. Az írásjelhasználat szabályai, problémái és története* (La ponctuation. Règles d'emploi, problèmes, histoire). Budapest, Nemzeti Tankönyvkiadó.
- Kniezsa István, (1952): *Helyesírásunk története a könyvnyomtatás koráig* (L'histoire de l'orthographe hongroise avant l'imprimerie). Budapest, Akadémiai Kiadó.
- Kniezsa István, (1959): *A magyar helyesírás története* (Histoire de l'orthographe hongroise). 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée. Budapest, Tankönyvkiadó.
- Korompay Klára, (2003): Helyesírás-történet (Histoire de l'orthographe), In: Kiss, Jenő et Pusztai, Ferenc (éd.), *Magyar nyelvtörténet* (Histoire de la langue hongroise), Budapest, Osiris Kiadó, 101-105, 281-300, 579-595, 697-709, 781-788.
- Korompay Klára, (2004): Grammaire et orthographe, au carrefour d'influences linguistiques et culturelles (domaine hongrois, parallélismes français). In: Amadeo Di Francesco et Adelin Charles Fiorato (éd.), *La circulation des hommes, des œuvres et des idées entre la France, l'Italie et la Hongrie (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles), Actes du Colloque international tenu à Paris*. Napoli, M. D'Auria Editore, 121-135.
- Korompay Klára, (2006): Helyesírás-történet, művelődéstörténet: két tudományág dialógusa, különös tekintettel a huszita helyesírásra (Histoire de l'orthographe, histoire de la civilisation: dialogue de deux domaines, tout spécialement sur l'orthographe hussite). *Magyar Nyelv*, 102, 204-209.
- Madas Edit, (1998): Középkori bibliafordításainkról (Les traductions hongroises de la Bible au Moyen Âge). *Iskolakultúra*, 98/1, 48-54.
- Molnár József, (1963): *A könyvnyomtatás hatása a magyar irodalmi nyelv kialakulására 1527–1576 között*. (L'influence de l'imprimerie sur la formation de la langue littéraire hongroise entre 1527 et 1576), Budapest, Akadémiai Kiadó.
- Molnár Miklós, (1996): *Histoire de la Hongrie*. Paris, Hatier.
- Szabó Flóris, (1989): Huszita-e a Huszita Biblia? Bíráló és útkeresés (La Bible hussite est-elle hussite? Vues critiques, recherche d'orientation). *Irodalomtörténeti Közlemények*, 93, 118-126.
- Szathmári István, (1968): *Régi nyelvtanaink és egységesülő irodalmi nyelvünk* (Les anciennes grammaires de la langue hongroise et la langue littéraire en cours d'unification). Budapest, Akadémiai Kiadó.

- Tarnai Andor, (1981) : Szóbeliség – latinság – írásbeliség (L’oral, le latin et l’écrit). In: Tarnai, Andor et Csetri, Lajos, *A magyar kritika évszázadai I. Rendszerek a kezdetektől a romantikáig* (La critique littéraire hongroise au fil des siècles, I, Systèmes élaborés depuis les débuts jusqu’à la période du romantisme). Budapest, Szépirodalmi Könyvkiadó, 11-26.
- Tarnai Andor, (1984) : « *A magyar nyelvet írni kezdik* ». *Irodalmi gondolkodás a középkori Magyarországon* (« Écrire le hongrois ». Réflexion littéraire dans la Hongrie médiévale). Budapest, Akadémiai Kiadó.
- Varjas Béla, (1960) : *Sylvester János, Új Testamentum, Újsziget, 1541* (édition en fac-similé du Nouveau Testament de János Sylvester). Bibliotheca Hungarica Antiqua, I. Budapest, Akadémiai Kiadó.
- Varjas Béla, (1969). A magyar könyviadás kezdetei és a krakkói magyar nyelvű kiadványok (Les débuts de l’édition des livres hongrois et les publications, en langue hongroise, de Cracovie). In: Csapláros, István, Hopp, Lajos, Reychman, Jan et Sziklay, László (éd.), *Tanulmányok a lengyel–magyar irodalmi kapcsolatok köréből* (Études sur les relations littéraires hungaro-polonaises). Budapest, Akadémiai Kiadó, 79-128.
- V. Ecsedy Judit, (2000) : Die Rolle des Krakauer Druckwesens in der ungarischen Kultur des XVI. Jahrhunderts. In: *Rola krakowskich drukarzy w kulturze węgierskiej – Die Rolle des Krakauer Druckwesens in der ungarischen Kultur – A krakkói nyomdászat szerepe a magyar művelődésben*. Budapest, Balassi Kiadó, 61-118.



## The Hungarian Language after the Political Transition in 1989-1990

### 1. The characteristics of linguistic changes

For anthropological or pragmatic linguists use of language is not simply communication, but also behaviour. (Banczerowski 2005, 2008, 2010.) Behaviour is a complex operation, so it often proves to be difficult to define language or linguistic logic in relation to it. This is mainly because language use is affected by environmental, social, psychical and other circumstances. I came to study linguistics because of my anthropological and ethnographical observations. Therefore my approach is primarily functional or pragmatic.

My observations on the changes of the Hungarian language in the past 20 years may well be true to languages with similar political-economic environment, similar volume and similarly extensive linguistic culture. My observations are the following:

1. The first is technical determinism. Technologies affecting language generate basic changes in them. New linguistic forms of existence appear, such as secondary orality and later, influenced by the information technology, the “spoken written language”, which is called secondary literacy. So technologies affecting language trigger linguistic changes, but in the core of these changes it is the way of thinking that is in motion. The different kinds of oralities and literacies interfere. The obvious result of technology is the iconic turn, thanks to which the number of non-verbalising phenomena is increasing.

2. The second observation is eco-linguistics. Environmental factors have a particular impact on languages, especially on their phonetic system and their sonority. As a result of this impact agrammatical structures are gaining ground, there is a growing tendency for phonetical-grammatical lenisation, and the number of varieties, synonyms, stylistic structures are diminishing.

3. Globalisation. All these phenomena are interwoven by the problem of globalism-localism. The major linguistic effect of globalism is the gradual extinction of diversity, which leads to convergence within a language and between languages. Processes, however, are never unidirectional. Localism pushes the process to the other direction: the cultivation and revitalization of local traditions and varieties facilitate divergence. What’s more, extensive global communication, the world wide web, migration and travelling create more and more overlapping areas between

cultures and languages: aculturalism, interculturalism, multiculturalism and transculturalism.

Linguistic changes affected by external factors can be illustrated in a 3-dimensional model. The 3 dimensions are: quantitative, qualitative and the social dimensions. The extremities for quantitative changes are many–few, for qualitative changes they are concrete–abstract, for social changes they are central–peripheral (Balázs 2001: 1153-160).

Together these factors create a complex network of linguistic effects, in which “simple” and “clear” formulas won’t exist anymore. We, as linguists can determine a fact of a grammatical change or describe its process, but in the core of these changes we will find complex networks of internal or external, logical or illogical, explainable or unexplainable effects. Now I’d like to demonstrate this through a few Hungarian examples.

## **1 Phonetic changes**

Making contrastive examinations in the past 30 years, a Hungarian linguist observed the following phenomena. There is a growing tendency of pronouncing words with less opened mouth, which results in the shorter pronunciation of long vowels. The consonant *r* is also pronounced shorter. Hungarian phonemes are orally pronounced, but nasally pronounced phonemes are also spreading. There has been a notable change in the intonation, while the volume and pace of speech have remarkably increased. These tendencies have an effect on the articulatory basis. All this means that the Hungarian phonemes have changed both in qualitative and in quantitative terms within a short period of time. This phenomenon may be part of the lenisation tendency, which aims to make pronunciation as comfortable as possible. And this is not an individual but a social phenomenon. A Hungarian expert in phonetics sums up the changes in the Hungarian phonetic system the following way: “Ultimately, the characteristics that were responsible for the outstandingly good sounding and pleasant musicality of the Hungarian language are disappearing. The language loses its vocalic nature and is becoming a consonantic one.” (Bolla 2003: 17.) The language is evidently becoming less colourful.

## **2 Changes in the grammar**

Due to the complexity of changes in the grammatical system, it is more difficult to come to any conclusions regarding reasons or consequences. As far as I can see, grammatical rules are weakening and both grammar and lexis are becoming simpler. Naturally, we can make comparisons between the linguistic system and a river: on one bank it “demolishes”, but on the other it “builds”. During the past century Hungarian grammatical tenses have become simpler but at the same time a more complex system of prefixes has evolved. The incredible carrier of verbs with

prefixes gained momentum after the years of the political transition. Such prefix is *be-* (that is 'in-'). Its scope of uses has expanded in ways that sometimes followed the rules of the language, other times they went against them. For example new qualities of action appeared: such as totality (as in *bekamerázni* that is 'to install video cameras for security reasons' or *belámpázni* that is 'to furnish a place with lights') and fullness (as in *beinni* meaning 'drinking too much alcohol' or *befroccsózni* meaning 'drinking too much wine with soda water'). More frequently, the prefix *be-* appears in the place of other prefixes. Sometimes it stands for the prefix *fel-* (meaning 'up') as in the verbs *bedereng* (meaning 'vaguely coming into somebody's mind') and *begyorsul* (meaning 'to speed up') (Ladányi 2004: 97-105). So Hungarian prefixes, that originally reflected spatial relations, are now used more generally, with more neutral, less differentiated semantic relations. Educated Hungarian speakers often complain about the growing number of irregularly prefixed verbs. The tendency set out from the slang but gained broad publicity in the commercial tabloid media. A Finno-Ugric characteristics of the Hungarian language is also under change: the preference for singular nouns is now disappearing, and strange new plural forms crop up mainly due to English influence: for example *káros tartalom* becomes *káros tartalmak* ('contents' instead of 'content'), *uniós politika* becomes *uniós politikák* ('policies' instead of 'policy').

Another new grammatical phenomenon is the tendency of transitive verbs becoming intransitive. If you travel to Hungary, you will see that newly opened shops advertise themselves as *Megnyitottunk!* (literally: 'we have opened'). The problem with this is the same as in English: the verb *megnyit* is transitive (such as the verb 'open'), so we cannot say: *Péter megnyit* ('Peter opens') we can only say *Péter megnyit valamit* ('Peter opens something'). Recently, however, transitive verbs are occasionally used intransitively in the Hungarian, although only in the first person plural: *megnyitottunk, felújítottunk*. This trend also points to direction of an agrammatical system.

The preference for abbreviated forms (usually created by the formative suffix *-i*) are also notable. These words are sometimes used as complete sentences. For example: *ari* (that is *aranyos* meaning 'lovely'), *csoki* (that is *csokoládé* – similarly to *chocolate* and *choc* in English). The new abbreviated forms are not always shorter than the original ones as for example in *mobcsitelcsi* (that is *mobiltelefon* in English: 'mobile phone'). In this case the abbreviation reflects a passionate attitude towards the device.

Abbreviations and iconic (or pictorial) techniques abound in a new language: the SMS language. Even poems and short stories have been written in texting language. A typical holiday wish abbreviated in a texting manner is: *kkü és búék* that is *Kellemes karácsonyi ünnepeket és boldog új évet kívánok!* (This exists in English too: *MX & HNY* for *Merry Xmas and a Happy New Year!*) Text language or chat language is a new linguistic form of existence, the so called secondary literacy.

Shortened forms may be regarded as general linguistic phenomena. They can be explained by the increased pace of speech or by the "principle of least effort" as described by Zipf's law.

### 3 Lexical changes

Primarily, the political transition brought massive change in the lexis of the language. The first remarkable linguistic result of the changing power structure was the changing terminology. The communist terminology for administrative and political processes were replaced by new words or revived expressions from before 1948. An emblematic change was the sudden termination of using the word *comrade* as a form of address. Another general tendency since the transition is the spread of slang lexical items and aggressive expressions. And of course the Hungarian language is also affected by the English linguistic imperialism. We borrow and generally use whole English words are (*casting, cool, road show, shop*), English words with Hungarian affixes (*(be)csekkol, bodyzik, shoppingol*), and word for word translations: *böngésző* (browser), *másság* (otherness), *megvalósíthatóság* (feasibility), *árnyékkormány* (shadow cabinet), *költséghatékony* (cost efficient). Sometimes one or more elements differ from the English equivalent, as in: *élethosszig tartó tanulás* (lifelong learning), *értékesítési pont* (point of sale), *köszöntő ital* (welcome drink).

We can consider situational sentences used by the media as word for word translations. Initially, these sentences sounded strange but now we are used to them: *Maradjanak velünk!* (Stay with us!), *Ne menjenek sehova!* (Don't go anywhere!), *Legyen szép napjuk!* (Have a nice day!). (Horváth 2010: 105-130.) These phenomena pose a threat to characteristic linguistic traditions of our language.

### 4 The future of the Hungarian language

As a conclusion we can say that technological effects are going to cause rapid changes in developed languages in the close future. And we are aware of the fact that linguistic changes cannot be accelerated without consequences. Among the immediate consequences are: the growing extent of misunderstandings or even non-understandings. Less immediate consequences are threatening cultural evolution.

## References

- Balázs Géza (2001) Magyar nyelvstratégia. MTA, Budapest.
- Banczerowski Janusz (2005) Nyelvi helyzetkép – 2005. 117-141. In: Balázs Géza szerk.: Jelentés a magyar nyelvről (200-2005). Akadémiai, Budapest.
- Banczerowski Janusz (2008) A világ nyelvi képe. Tinta Könyvkiadó, Budapest.
- Banczerowski Janusz (2010) Mi fenyegeti a jövő nemzedék nyelvi kultúráját? Magyar Nyelvőr, 134: 16-21.
- Bolla Kálmán (2003) A zárt és nyílt <e> problematikája tágabb összefüggésekben vizsgálva. 14-27. In: Buvári Márta szerk.: Köznyelvi kiejtésünkért. Bárczi Füzetek I., Bárczi Géza Kiejtési Alapítvány, Budapest.
- Horváth Péter (2010) Fordítási eredetű változások a mai magyar nyelvben. 105-130. In: Balázs Géza szerk.: Jelentés a magyar nyelvről (2006-2010). Inter – Magyar Szemiotikai Társaság, Budapest.
- Ladányi Mária (2004) Rendszer – norma – nyelvhasználat: Igekötös neologizmusok "helyi értéke". 96-116. In: Büky László szerk.: A mai magyar nyelv leírásának újabb módszerei VI. Szegedi Tudományegyetem, Szeged.



## Sur la genèse de la phrase dite passive en finnois

### I Introduction

L'objectif de cet article est relativement modeste : il s'agit de proposer une hypothèse explicite sur le développement préhistorique de la phrase appelée passive en finnois.

Tous les termes sont importants dans cette formulation, à commencer par le groupe épithète « appelée passive ». A l'encontre de la thèse inutilement iconoclaste défendue il y a quelques années par S. Manninen et D. Nelson<sup>1</sup>, nous considérons en effet que le finnois ne connaît pas la structure passive, au sens que ce terme possède en linguistique générale.

Rappelons ici que deux conditions doivent être remplies pour qu'on puisse qualifier une phrase de passive au sens strict. [i] L'argument représenté par le sujet de la phrase active correspondante – c'est-à-dire l'argument externe du verbe – doit être destitué. Cette destitution n'est pas une élimination : son rôle sémantique reste impliqué dans le procès dénoté par le verbe et peut être explicité sous la forme d'un modificateur, que la grammaire traditionnelle désigne sous le nom de « complément d'agent ». [ii] Le verbe doit être détransitivé, autrement dit amputé de sa capacité à légitimer syntaxiquement un objet direct. C'est pourquoi dans un passif canonique, l'argument interne du verbe est déplacé en position sujet (*dix milles exemplaires de ce livre ont été publiés*). Même quand cet argument est maintenu en position post-verbale (*il a été publié dix milles exemplaires de ce livre*), la source de sa légitimité n'est pas le verbe.

Or dans aucune phrase du finnois ces deux conditions ne sont remplies. La « passivation » d'une phrase finnoise est seulement le mécanisme qui fait passer de (1a) à (1b). En (1b) l'argument externe est porté par le verbe, qui assigne l'accusatif à l'objet pronominal. La phrase est active mais possède des spécificités sémantiques et morphosyntaxiques.

---

<sup>1</sup> Satu Manninen & Diane Nelson, « What is Passive? The case of Finnish », *Studia Linguistica* 58, 2004, 212-251.

(1)

- a. *Kirurgi leikkasi hänet eilen.*  
chirurgien-NOM<sup>2</sup> opérer-PRET-3SG lui-ACC hier  
Le chirurgien l'a opéré hier
- b. *Hänet leikattiin eilen.*  
lui-ACC opérer-PASS-PRET-on hier } phrase dite passive  
On l'a opéré hier

Le deuxième terme important dans l'objectif formulé ci-dessus est celui de « phrase ». En effet, l'enjeu ici n'est pas tant l'origine des morphèmes impliqués en finnois dans la phrase passive<sup>3</sup> que l'origine et l'évolution des relations syntaxiques qui s'établissent entre ces morphèmes. D'une manière générale, nous partageons ce jugement de T. Lehtinen<sup>4</sup> :

[R]esearch into the history of grammatical categories cannot be content with merely identifying the morphological sources of the categories, as has often been done in Uralistics. One must also try to come to grips with the contexts in which the essential reanalyses have taken place.

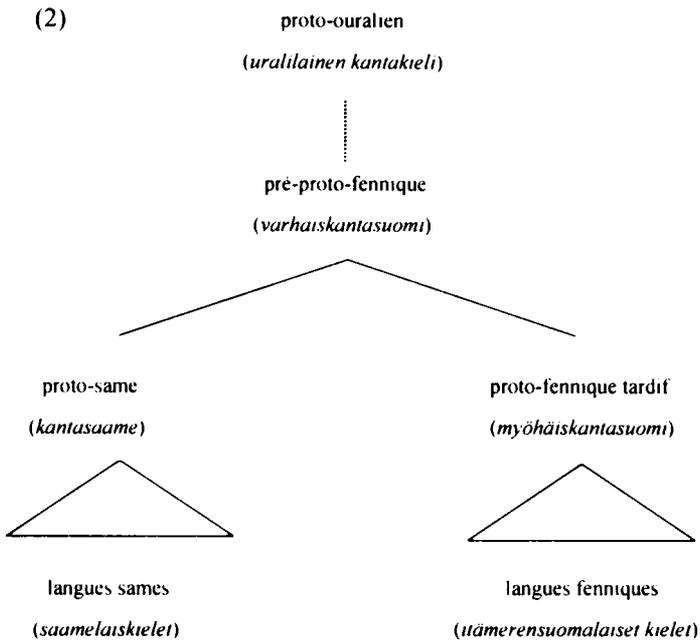
Le troisième élément important est l'adjectif « préhistorique ». Etant donné que toutes les langues fenniques sauf le live – mais uniquement elles à l'intérieur de la famille ouralienne – connaissent la phrase passive du type (1b), il est clair que les changements linguistiques lui ayant donné naissance se sont produits à une date très ancienne, antérieure à l'apparition des premiers documents écrits. Plus précisément, il est raisonnable de dire que la phrase passive s'est développée au cours du premier millénaire avant notre ère, après la séparation du proto-same, mais un peu avant que le proto-fennique tardif (*myöhäiskantasuomi*) ne se disloque entièrement<sup>5</sup>. Il s'agira donc de reconstruire un processus évolutif situable sur la branche droite du schéma traditionnel suivant :

<sup>2</sup> Les abréviations ci-après sont utilisées dans les gloses. NOM, nominatif ; ACC, accusatif ; PAR, partitif ; TRA, translatif ; INE, inessif ; ILL, illatif ; SG, singulier ; PL, pluriel ; PRES, présent (= non-passé) ; PRET, prétérit (= passé) ; PCP, participe passé ; PASS, passif ; CAUS, causatif ; REFL, réfléchi ; OPER, opérateur de changement de diathèse ; 1, première personne ; 3, troisième personne ; EXPL, particule explétive ; Q, particule clitique de la question totale

<sup>3</sup> Afin de ne pas alourdir le texte, nous parlerons dorénavant du passif sans indiquer l'inadéquation de ce terme aux données finnoises. Notons que l'étiquette remonte à la première grammaire publiée du finnois, *Linguae Finnicæ Brevis Institutio*, qu'Esquil Peträeus fit paraître à Turku en 1649

<sup>4</sup> Tapani Lehtinen, « Grammaticalization processes in Finnic: the passive », in Jocelyne Fernandez-Vest (éd.), *The Uralic Languages Today*. Paris, Honoré Champion, 2004, 195-208.

<sup>5</sup> Sur la chronologie de la diversification des langues ouraliennes, voir le livre de Tapani Lehtinen, *Kielen vuosituhannet: Suomen kielen kehitys kantaouralista varhaisuuteen*. Helsinki, SKS, 2007 (en particulier le chapitre 8).



Reste un quatrième point : l'hypothèse présentée ici se veut maximale­ment « explicite », autrement dit claire, précise et falsifiable. Nous la formulerons donc à l'aide de la grammaire générative transformationnelle<sup>6</sup>, qui possède cette qualité. Il est toutefois nécessaire, en l'absence de consensus sur plusieurs aspects centraux du modèle, d'exprimer dès maintenant deux postulats. D'une part nous admettrons que les atomes de la syntaxe (les constituants minimaux que manipulent ses règles) sont les morphèmes et non les mots. C'est ce que l'on appelle la position anti-lexicaliste. D'autre part nous adopterons une vision dérivationnelle de la syntaxe. Dans ce type d'approche, les structures syntaxiques sont construites progressivement (de bas en haut) par l'application d'une série ordonnée d'opérations, dont les plus essentielles sont la combinaison de deux constituants et le mouvement d'un constituant vers une position plus haute.

La thèse maîtresse de cet article est que la phrase passive du finnois résulte d'une double réanalyse. Sans que rien ne change en surface, une certaine séquence de départ, ayant sa structure propre, a été associée successivement à deux nouvelles interprétations syntaxiques, avec à chaque fois des conséquences importantes sur le sens et les conditions d'emploi de la structure. D'un côté ce processus évolutif peut sembler lourd, trop lourd pour avoir eu lieu tel que nous le reconstruisons. Mais de l'autre nous montrerons que des changements tout à fait similaires se sont produits dans les langues romanes.

<sup>6</sup> Contrairement à une idée répandue, cette approche est exploitable indépendamment de son arrière-plan métaphysique, qui est une certaine forme de cognitivisme. Citons ici Noam Chomsky lui-même : « I have always understood a generative grammar to be nothing more than an explicit grammar » (*The Minimalist Program*, Cambridge, MIT Press, 1995 : 162)

Le plan du développement est le suivant. La section 2 présente rapidement les principales caractéristiques sémantiques et morphosyntaxiques de la phrase dite passive en finnois standard, puis en propose une analyse générativiste partiellement originale. Ne sont prises en compte que les phrases affirmatives à temps simple. La section 3 se concentre sur l'origine préhistorique de la morphologie passive. Alors qu'un consensus existe sur la forme des éléments d'origine, des débats ont toujours lieu quant à leur fonction. Nous prenons le parti de T. Lehtinen, et inférons à partir de là une analyse de la structure syntaxique d'origine. Les sections 4 et 5 présentent respectivement la première et la seconde réanalyse, telles que nous pensons pouvoir les reconstruire. Ces deux changements et leurs effets sont rapprochés de faits tirés du français et de l'italien.

## 2 La phrase dite passive en finnois standard

Il est impossible de présenter ici toutes les caractéristiques intéressantes du passif finnois. Nous nous limitons à l'essentiel et renvoyons à d'autres publications pour plus de détails<sup>7</sup>. Le point central est celui-ci : dans une phrase passive finnoise, la flexion verbale inclut un argument externe humain, indéfini mais non-générique, traduisible par « on ».

Arrêtons-nous d'abord sur les traits sémantiques de cet argument. Deux cas de figure se présentent. Dans le premier, s'ajoute aux traits [+humain] et [-défini] le trait [+arbitraire]. C'est ce qui arrive dans les trois phrases suivantes. En (3a) « on » désigne « les gens » dans leur majorité en Finlande. La phrase (3b) signifie qu'il y a là « des gens » capables de parler français. Enfin (3c) veut dire que « quelqu'un » a traduit le livre.

(3)

- |    |  |                           |                      |
|----|--|---------------------------|----------------------|
| a. | <i>Lasku</i>                             | <u><i>maksetaan</i></u>   | <i>pankkiin</i>      |
|    | facture-NOM.PL                           | payer-PASS-on             | banque-ILL           |
|    | <u>On paye</u> ses factures à la banque. |                           |                      |
| b. | <i>Täällä</i>                            | <u><i>puhutaan</i></u>    | <i>myös ranskaa.</i> |
|    | ici                                      | parler-PASS-on            | aussi français-PAR   |
|    | Ici <u>on parle</u> aussi français.      |                           |                      |
| c. | <i>Kirja</i>                             | <u><i>käännettiin</i></u> | <i>suomeksi</i>      |
|    | livre-NOM                                | traduire-PASS-PRET-on     | finnois-TRA          |
|    | <u>On a traduit</u> le livre en finnois. |                           |                      |

Dans le second cas de figure l'argument externe est [+humain], [-défini] et [+spécifique]. Ainsi, le pronom « on » équivaut à un « nous » en (4a), à un « vous » en (4b), et à un « tu » en (4c). Alors que l'emploi du passif dans les phrases du type (3) résulte de l'impossibilité ou de l'inutilité de définir explicitement

<sup>7</sup> Voir en particulier la courte monographie de Susanna Shore (*Onko suomessa passivua?*, Helsinki, SKS, 1986) ainsi que la Grande Grammaire du Finnois (Auli Hakulinen, Maria Vilkkuna, Ritva Korhonen, Vesa Koivisto, Tarja Riitta Heinonen & Irja Alho, *Iso Suomen Kieloppi*, Helsinki, SKS, 2004, 1253-1281).

l'ensemble de personnes dénoté par l'argument externe, le passif des phrases du type (4) répond à une stratégie de contournement : il est assez typique du finnois d'éviter la référence directe aux personnes<sup>8</sup>.

(4)

- a *Tavataanko huomenna?*  
se rencontrer-PASS-on-Q demain  
Est-ce qu'on se voit demain ?
- b *Myydäänkö täällä lehtiä?*  
vendre-PASS-on-Q ici journal-PL.-PAR  
Est-ce qu'on vend des journaux ici ?
- c *Mitä sitä tähän aikaan tullaan?*  
quoi-PAR EXPL ce-ILL heure-ILL venir-PASS-on  
Pourquoi on rentre à cette heure-là ?

En français, le pronom « on » a une troisième valeur possible : [+humain], [défini] et [+générique]<sup>9</sup>. L'argument externe du passif finnois ne présente jamais cette valeur, qui est exprimée au moyen d'une structure particulière : la phrase dite générique (où le verbe à la troisième personne du singulier n'a pas de sujet réalisé). Ainsi, l'exemple (5) signifie qu'à l'endroit en question « quiconque » parle français peut trouver du travail

(5)

- Täällä saa työtä jos puhuu ranskaa.*  
ici obtenir-3SG travail-PAR si parler-3SG fr PAR  
Ici on trouve du travail si on parle français

Considérons maintenant la morphologie passive. Les formes affirmatives à temps simple, qui seules nous occupent dans cet article, obéissent toutes à un même schéma rigide représenté en (6a) : le radical verbal y est d'abord suivi d'un élément *-(e)tA-*, puis du morphème de temps<sup>10</sup> (*-i-* au passé, *Ø* au non-passé) et enfin d'un élément *-In*. Les deux éléments qui séparent le temps sont parfois considérés comme un seul morphème discontinu de « passif », mais nous adopterons plus bas une autre analyse. On sait, en outre, qu'aucun sujet distinct n'accompagne cette morphologie verbale dans la langue standard. L'éventuel objet direct se comporte régulièrement : s'il ne doit pas recevoir le partitif et qu'il n'est pas un

<sup>8</sup> Citons par exemple Auli Hakulinen, « Avoiding Personal Reference in Finnish », in Jef Verschueren & Marcella Bertuccelli-Papi (éd.), *The Pragmatic Perspective*, Amsterdam, Benjamins, 1987, 141-153. On lira en outre Outi Duvallon, « Exprimer son identité par des moyens grammaticaux : la mise en scène du 'moi' », in Eva Havu (éd.), *Langues et identités finlandaises*, Paris, L'Harmattan, 2009, 67-87.

<sup>9</sup> Les différentes valeurs du pronom indéfini « on » sont à relier à son origine étymologique : le nom latin *homo* (la forme « l'on » provient quant à elle de l'ancien français *le hom*.)

<sup>10</sup> Ce morphème de temps est remplacé par un morphème de mode lorsque la phrase n'est pas à l'indicatif mais au conditionnel (*-isi-*), à l'imperatif (*-ko-*) ou au potentiel (*-ne-*).

pronom personnel (marqué à l'accusatif), il apparaît – en l'absence d'un sujet réalisable au nominatif – lui-même au nominatif.

Ceci étant posé, la tableau (6b) reprend et décompose les verbes rencontrés jusqu'ici au passif. La forme *-ettA-* s'adjoint aux radicaux plurisyllabiques terminés par un *A*, qui tombe. La forme *-tA-* aux radicaux plurisyllabiques terminés par une autre monophthongue que *A*. La forme *-tA-* aux radicaux terminés par une consonne ou une diphtongue, et aux radicaux monosyllabiques. Le *-i-* du passé fait tomber le *A* de *-((e)t)A-*. Enfin la marque *-Ø-* du non-passé se comporte comme une consonne qui fermerait syllabe, provoquant le degré faible de l'alternance consonantique dans le morphème *-((e)t)A-11*.

(6)

a.

Radical	<i>-((e)t)A-</i>	<i>-i-</i>	<i>-Vn</i>
		<i>-Ø-</i>	

b.

<i>leikat-</i>	<i>-t[a]-</i>	<i>-i-</i>	<i>-in</i>	=> <i>leikattiin</i>
<i>maks[a]-</i>	<i>-eta-</i>	<i>-Ø-</i>	<i>-an</i>	=> <i>maksetaan</i>
<i>puhu-</i>	<i>-ta-</i>	<i>-Ø-</i>	<i>-an</i>	=> <i>puhutaan</i>
<i>käänn[ä]-</i>	<i>-ett[a]-</i>	<i>-i-</i>	<i>-in</i>	=> <i>käännettiin</i>
<i>tavat-</i>	<i>-a-</i>	<i>-Ø-</i>	<i>-an</i>	=> <i>tavataan</i>
<i>myy-</i>	<i>-dä-</i>	<i>-Ø-</i>	<i>-än</i>	=> <i>myydään</i>
<i>tul-</i>	<i>-ta-</i>	<i>-Ø-</i>	<i>-an</i>	=> <i>tullaan</i>

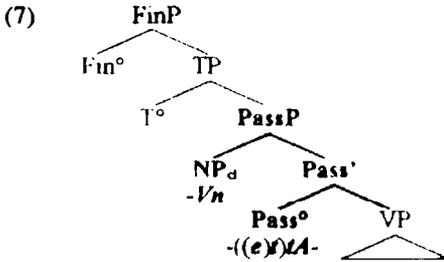
Reste à proposer – dans les termes de la théorie citée en introduction – une analyse syntaxique des phrases où apparaissent ces formes. Au départ, nous posons que les éléments *-((e)t)A-* et *-Vn* sont deux morphèmes distincts. Ce choix trouvera sa justification dans la section suivante. A la suite de nombreux linguistes depuis le travail de Anders Holmberg<sup>12</sup>, nous considérons par ailleurs le morphème *-((e)t)A-* comme une tête syntaxique à part entière. Facultative à la différence du temps et de la finitude, cette tête sélectionne le domaine lexical, VP. Elle est donc la plus basse du domaine flexionnel.

La partie originale de l'analyse consiste en ceci : la tête *-((e)t)A-*, étiquetée Pass<sup>o</sup> dans les arborescences qui suivent, introduit l'argument externe du verbe dans son spécificateur. Il s'agit toujours de *-Vn*, constituant clitique pronominal similaire à notre « on » non-générique. En introduisant cet argument,

<sup>11</sup> Ainsi, *tt* devient *t* et *t* devient *d* (ou bien *l* après *l*, *n* après *n*, *r* après *r*). Ce phénomène a une explication diachronique intéressante, qui apparaîtra dans la section 3.

<sup>12</sup> Voir notamment Anders Holmberg, Urpo Nikanne, Irmeli Oravita, Hannu Reime & Trond Trosterud. « The Structure of INFL and the Finite Clause in Finnish », in Anders Holmberg & Urpo Nikanne (éd.). *Case and Other Functional Categories in Finnish Syntax*, Berlin / New York, Mouton de Gruyter, 1993. 177-206.

Pass° évite simplement au locuteur de devoir choisir entre les six terminaisons personnelles du verbe. C'est là sa fonction essentielle. En résumé, la structure minimale d'une phrase passive est celle représentée en (7).



Voyons enfin comment se déroule concrètement la dérivation d'une phrase passive. Il faut faire ici un choix de présentation, sans conséquences pour l'analyse : les mouvements de tête et de clitique seront considérés comme des opérations post-syntaxiques, se produisant dans la composante phonologique de la grammaire. Soit donc la phrase ci-dessous.

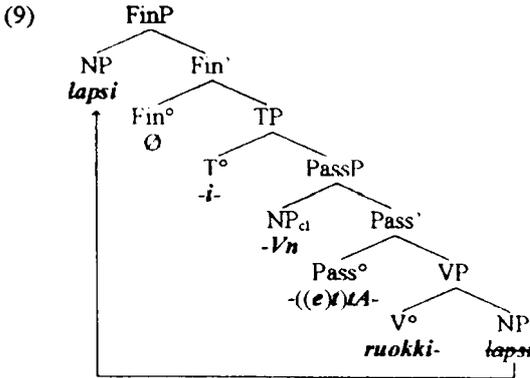
(8)

*Lapsi*                      *ruokittun*  
 enfant-NOM              nourrir-PASS-PRET-on

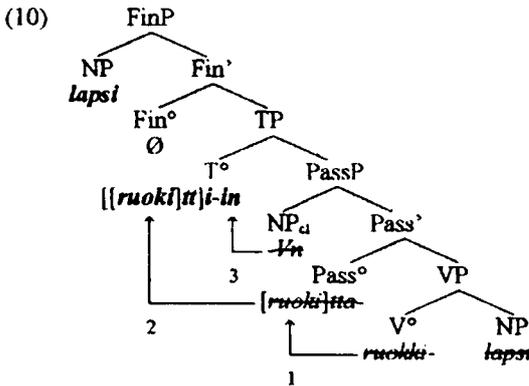
On a donné à manger à l'enfant

La partie proprement syntaxique de son histoire dérivationnelle apparaît en (9). Elle commence par la combinaison de la tête V°, c'est-à-dire du prédicat verbal *ruokki-* « nourrir », avec le NP *lapsi* « enfant », qui est son argument interne. Le VP résultant se combine ensuite avec la tête Pass° *-(e)tA-* pour former un constituant PassP. Celui-ci devient un constituant de rang intermédiaire (Pass') en se combinant avec le NP clitique *-Vn*, c'est-à-dire l'argument externe introduit par Pass° dans son spécificateur. Puis viennent les têtes obligatoires du domaine flexionnel : la tête T°, qui projette un constituant TP en se combinant avec PassP, puis la tête Fin°, dont le spécificateur  $\bar{A}$  accueille toujours un topique<sup>13</sup>, ici l'objet direct, copié et recombinaé à la racine de l'arbre.

<sup>13</sup> Une référence Anders Holmberg & Urpo Nikanne, « Expletives, Subjects, and Topics in Finnish », in Peter Svenonius (éd.), *Subjects, Expletives, and the EPP*, Oxford, Oxford University Press, 2002, 71-106



La structure ainsi formée est envoyée dans la composante phonologique de la grammaire, où les opérations n'ont plus d'effet sémantique. Le verbe s'incorpore à la flexion par mouvement de tête, puis l'argument externe se cliticise sur le verbe « passivé » et tensé :



### 3 L'origine de la morphologie dite passive

Avec cette section commence la partie préhistorique du développement. On s'attachera d'abord à exposer l'essentiel des connaissances accumulées sur l'origine des morphèmes impliqués dans les formes de passif. Il faut traiter séparément deux problèmes : celui de la face signifiante des morphèmes d'une part, celui de leur face signifiée d'autre part.

La réponse au premier problème ne pose pas de difficulté parce qu'elle fait consensus. Le morphème  $-((e)t)A-$  provient du morphème  $*-((e)t)A-$ , dont les trois allomorphes avaient les mêmes conditions d'emploi qu'en finnois actuel. A savoir :  $*-ettA-$  sur les radicaux plurisyllabiques terminés par un  $-A$ ,  $*-itA-$  sur les radicaux plurisyllabiques terminés par une autre monophongue que  $-A$ ,  $*-tA-$  sur les radicaux monosyllabiques et sur les radicaux terminés par une consonne ou une diphtongue. Le morphème du passé était lui aussi le même que dans la langue

actuelle : \*-i-. En revanche, le morphème du non-passé était \*-k-<sup>14</sup>, et la terminaison \*-sen. En résumé on avait ce schéma :

(11)

Radical	*-(e)tA-	*-i-	*-sen
		*-k-	

Comme les degrés de l'alternance consonantique différaient légèrement de ce qu'ils sont aujourd'hui, il est utile de donner des exemples. Prenons les radicaux \*tappa- « tuer », \*istu- « s'asseoir » et \*tul- « venir ». Chacun reçoit un allomorphe différent de \*-(e)tA-, comme on le voit en (12). Dans le premier cas la fermeture de la syllabe provoque le degré faible de pp, la géminée brève p̣p. Dans la deuxième l'alternance est bloquée par s. Dans la troisième la syllabe reste ouverte. L'ajout du passé \*-i- fait tomber le A dans \*-(e)tA-. L'ajout du non-passé \*-k- y provoque le degré faible : tt devient ṭt, t devient δ. Enfin le morphème terminal \*-sen, fermé en lui-même, voit son s devenir h après voyelle. Cette alternance s~h (à l'origine s~z) est donc bloquée par k.

(12)

a.

*tappa-	*ṭp-etta-	*ṭp-ett-i-	*ṭp-ett-i-hen
		*ṭp-ẹ́ta-k-	*ṭp-ẹ́ta-k-sen

b.

*istu-	*istu-tta-	*istu-tt-i-	*istu-tt-i-hen
		*istu-tta-k-	*istu-tta-k-sen

c.

*tul-	*tul-ta-	*tul-t-i-	*tul-t-i-hen
		*tul-δa-k-	*tul-δa-k-sen

La question est maintenant de savoir comment s'effectue le passage de ces formes proto-fenniques jusqu'aux formes finnoises présentées dans la section 2. Au passé une simple évolution phonétique régulière se produit, comme le montre

<sup>14</sup> On voit le vestige de ce \*-k- sur le radical verbal suivant la négation en finnois actuel (*en ota*[C] < \*e-n vo'ta-k « je ne prends pas ») et au minimum dans les formes affirmatives des deux premières personnes du pluriel (*otamme* < \*vo'ta-k-mek « nous prenons », *otatte* < \*vo'ta-k-tek « vous prenez »).

(13a). Le *i* assimile à distance le *e* de la terminaison, puis le *h* intervocalique tombe. (Ce *h* est attesté dans les textes anciens et dans de nombreux dialectes.) Au non-passé, les langues fenniques présentent dans leur majorité une évolution phonétique régulière. Ainsi, les formes \**td'pe'taksen*, \**istu'taksen* et \**tuldaksen* donneront respectivement *tapetakse*, *istutakse* et *tullakse* en estonien. Mais en finnois, en carélien et en ingrien se produit un changement analogique : les locuteurs prennent modèle sur les formes de passé pour construire celles de non-passé. Plus précisément, ils substituent \**-hen* à \**-ksen* sur le radical du verbe maintenu au degré faible<sup>15</sup>. Dès lors, c'est à partir de formes comme \**td'pe'tahen*, \**istu'tahen* et \**tuldahen* que l'évolution phonétique se produit dans ces langues. Pour le finnois, on voit en (13b) que les changements sont les mêmes qu'au passé.

(13)

- a. \**td'pettihen* > *tapettihin* > *tapettin*  
       \**istuttihen* > *istuttihin* > *istuttin*  
       \**tultihen* > *tultihin* > *tultin*
- b. \**td'pe'taksen* . \**td'pe'tahen* > *tapetahan* > *tapetaan*  
       \**istu'taksen* \**istu'tahen* > *istutahan* > *istutaan*  
       \**tuldaksen* \**tuldahen* > *tullahan* > *tullaan*

Le second problème à traiter dans cette section est celui de la face signifiée des morphèmes d'origine. Il est plus difficile que le premier et des débats existent à ce sujet depuis un bon siècle. Comme le rappelle T. Lehtinen dans l'article de 2004 cité en introduction, deux approches principales ont été proposées. La plus influente depuis les années 1960 est celle de L. Posti<sup>16</sup>, qui précise et approfondit une théorie remontant à E. N. Setälä<sup>17</sup> (dont le point de vue a changé plusieurs fois). Selon cette approche, adoptée par des fennistes tels A. Laanest<sup>18</sup> ou S. Suhonen<sup>19</sup>, le morphème *-((e)t)A-* viendrait d'un affixe dérivationnel réflexivisant, et le morphème *-Vn* d'un affixe de voix moyenne.

L'autre approche, plus classique d'une certaine manière, a été proposée par L. Kettunen<sup>20</sup>, L. Hakulinen<sup>21</sup> (qui finira toutefois par se rallier à la thèse de L. Posti) et surtout T. Lehtinen qui lui a consacré une monographie<sup>22</sup>. Le morphème *-((e)t)A-* aurait été à l'origine un affixe causatif, et la terminaison *-Vn* un élément pronominal réfléchi. Etant convaincu par les arguments riches et nombreux de T. Lehtinen, nous considérerons ce point de vue comme correct dans la suite de l'article, sans pouvoir développer ici toutes nos raisons.

<sup>15</sup> Ceci explique qu'en finnois actuel les formes « passives » du présent soient construites sur le radical au degré faible. Voir le tableau (6) et son commentaire.

<sup>16</sup> Voir essentiellement Lauri Posti, « Itämerensuomalaisen verbintaivutuksen kysymyksiä », *Virttäjä* 49, 1961, 351-360.

<sup>17</sup> Voir par ex. Emil Nestor Setälä, « Suomen passiivista », *Virttäjä* 19, 1916, 129-139

<sup>18</sup> Arvo Laanest, *Einführung in die ostseefinnischen Sprachen*, Hamburg, Buske, 1982.

<sup>19</sup> Voir par exemple Seppo Suhonen, « Geschichte der ostseefinnischen Sprachen », in Denis Sinor (éd.), *The Uralic Languages*, New York, Brill, 1988, 288-313.

<sup>20</sup> Lauri Kettunen, « Passiivin tunnuksesta », *Virttäjä* 19, 1915, 107-112.

<sup>21</sup> Lauri Hakulinen, *Suomen kielen rakenne ja kehitys*, 1941, 1961, 1968, Helsinki, Otava.

<sup>22</sup> Tapani Lehtinen, *Itämerensuomen passiivin alkuperästä*, Helsinki, SKS, 1984.

Restituons cependant une partie des arguments donnés par T. Lehtinen, qui se fonde avant tout sur la morphologie comparée des langues issues du pré-proto-fennique. Si, pour commencer, le morphème  $-(e)tA-$  dérive d'un élément causatif, alors il faut que de ses allomorphes  $-ttA-$  et  $-tA-$ , le plus ancien soit  $-ttA-$ . En effet, la forme normale du causatif en fennique est  $-ttA-$ <sup>23</sup>, comme le montrent ces exemples finnois : *teettää* « faire faire », *pesettää*, « faire laver », *tapattaa* « faire tuer », etc. L'autre hypothèse supposerait au contraire que  $-ttA-$  soit une innovation par rapport à  $-tA-$ . Or T. Lehtinen prouve que  $-ttA-$  est la forme originelle du passif fennique, en recul face à la généralisation progressive de  $-tA-$ . Cette généralisation s'effectue par réanalyse : dès lors que, pour des raisons de pur phonétisme, l'affixe causatif  $*-ttA-$  prend la forme  $*-tA-$  sur les verbes à radical monosyllabique et/ou consonantique, il devient possible pour le locuteur de considérer le non-passé de ces verbes (radical +  $*-\delta A-$  +  $*-k-$  +  $*-sen$ ) comme construit sur l'infinitif (radical +  $*-\delta Ak$  +  $*-sen$ ), puis d'étendre cette nouvelle règle de formation à tous les verbes, au détriment de  $*-ttA-$ . Prenons l'exemple du radical  $*kuccu-$  « appeler ». L'ancêtre régulier de son passif au non-passé est  $*ku^c cu-ta-k-sen$  – d'où *kutsutuan* en finnois. Mais dans les parlers où la réanalyse a lieu,  $*kuccu-tta-k-sen$  est remplacé par  $*kuccu-\delta ak-sen$ . Ceci donne par exemple *kuttsuasë* en vote, où  $*-ttA-$  ne laisse de traces qu'au passé (cf. *kutsuttï* « on a appelé »). Dans d'autres langues fenniques à tradition orale telles le carélien ou le vepse, même les formes de passé ont commencé à se construire sur le modèle du non-passé réanalysé, sans  $-ttA-$ .

Un autre argument qui pousse à voir dans  $-(e)tA-$  un morphème d'origine causative est lié à son troisième allomorphe,  $-ettA-$ , caractérisé par la présence de la voyelle satellite initiale *e*. A l'intérieur de l'ensemble fennique, celui-ci ne peut être rapproché d'aucun élément apparenté qui permettrait de trancher en faveur de l'une des deux approches. (Ainsi dans les verbes causatifs du type *raudoittaa* « ferrer » la voyelle satellite initiale *i* de  $-ittA-$  n'est pas reliée étymologiquement au *e* de  $-ettA-$ .) En revanche, T. Lehtinen montre que certains verbes sames résultent de l'évolution d'un radical dérivé au moyen de  $*-ettA-$ , et que dans ces verbes la valeur de  $*-ettA-$  est incontestablement causative. Un exemple suffira : le verbe *mávssahit* « venger » vient du pré-proto-fennique  $*maks-etta-$  « faire payer ». (Ce verbe a également une variante dérivée de  $*maks-tta-$ .)

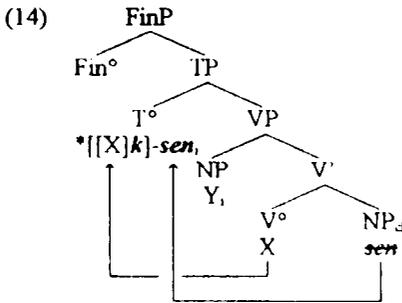
Le same apporte par ailleurs une autre confirmation, dont toute la portée ne peut pas apparaître à ce stade du développement. Dans une classe de verbes ayant la caractéristique – commune avec les verbes au passif du finnois – de ne pas spécifier leur argument externe à l'aide d'un sujet, on voit clairement figurer l'affixe causatif ( $-t-$ ) suivi d'un affixe réflexivisant ( $-alla-$ , lié au fréquentatif finnois  $-ele-$ ). Le verbe *boratallat* « être mangé » en est un bon exemple (cf. *hoazu boratalai [gumppi]* « le renne a été mangé [par un loup] »).

Les arguments qui conduisent à penser que l'origine de la terminaison  $-tA-$  est un élément pronominal réfléchi ne manquent pas non plus. Les deux plus clairs sont les suivants. D'une part la forme  $*-sen$  d'où provient cette terminaison est tout

<sup>23</sup> Ce morphème remonte vraisemblablement au stock lexical proto-ouralien, où il avait la forme  $*-ttA-$ .

simplement le pronom de troisième personne du singulier lui-même. On la retrouve en finnois dans le pronom *hän* « il, elle », mais aussi dans les affixes personnels du verbe (cf. *menköön* « qu'il aille » < \**men-kö-hön* < \**men-kö-hen* < \**men-kö-zen* < \**men-kö-sen*) et du nom (cf. *kalastaan* « de son poisson » < \**kala-sta-han* < \**kala-sta-hen* < \**kala-sta-zen* < \**kala-sta-sen*). D'autre part le proto-fennique connaissait une conjugaison réfléchie, très déficiente, dans laquelle la forme \**-sen* jouait le rôle réflexivisant. A partir du radical verbal \**pes[e]*- « laver », on avait ainsi les formes \**pese-k-sen* « il se lave » et \**pes-i-hen* « il s'est lavé ». (Les formes impératives et négatives se construisaient avec un autre morphème, \**-de-* dont rien ne sera dit ici.) Cette conjugaison a entièrement disparu en fennique du sud et de l'ouest, mais s'est maintenue et même étendue à d'autres personnes en fennique de l'est. La langue du Kalevala comporte par exemple des phrases comme *peipponen peseikse* « le pinson se lave »<sup>24</sup>. Or l'élément réfléchi, dans toutes ces phrases, représente manifestement l'argument interne du verbe.

C'est pourquoi il paraît justifié d'envisager \**-sen* non seulement comme un morphème réflexivisant, mais aussi comme un pronom clitique assumant la fonction d'objet direct du verbe lui servant de support. Dans les termes du cadre utilisé ici, le mécanisme impliquant \**-sen* est donc celui que donne à voir l'arborescence (14), où X et Y renvoient respectivement au radical du verbe et à l'argument externe. L'objet clitique, porteur du même indice référentiel que Y, monte sur X une fois que X s'est incorporé à sa flexion (T°).



En conclusion nous admettons simplement, dans la lignée de T. Lehtinen, que les formes verbales dites passives du finnois actuel consistaient à l'origine dans cette chaîne de morphèmes :

(15)

radical verbal      affixe causatif      affixe temporel      clitique réfléchi

<sup>24</sup> Sur tout ceci, voir Kaisa Häkkinen, *Suomen kielen historia (1)*, Turku, Turun yliopiston suomalaisen ja yleisen kielitieteen laitoksen julkaisuja 69, 2002: 39-40, 90-93, 99-100.

#### 4 Point de départ et première réanalyse

Si la conclusion de la section précédente est correcte, alors il faut supposer que la phrase finnoise (16a), qui répète l'exemple (8), remonte fondamentalement à la phrase proto-fennique (16b). Le problème est alors de comprendre comment s'est effectué le changement. Il y a là une question diachronique intéressante, qui à notre connaissance n'a pas de réponse dans la littérature, et pour laquelle nous voudrions proposer une réponse.

(16)

- a. *Lapsi*                      *ruokittin*.  
enfant-NOM                  nourrir-PASS-PRET-on  
On a donné à manger à l'enfant.
- b. *\*lapse*                      *rökkittihen*<sup>25</sup>  
enfant-NOM                  nourrir-CAUS-PRET-REFL  
L'enfant s'est fait donner à manger.

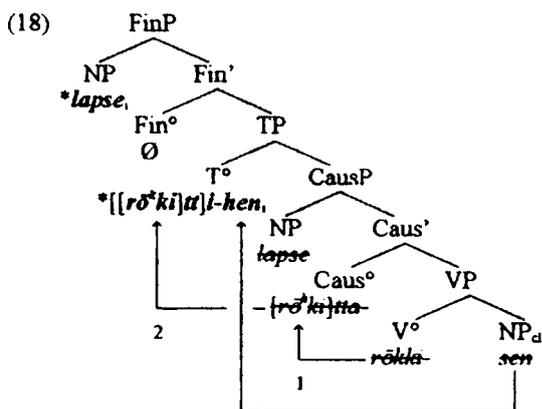
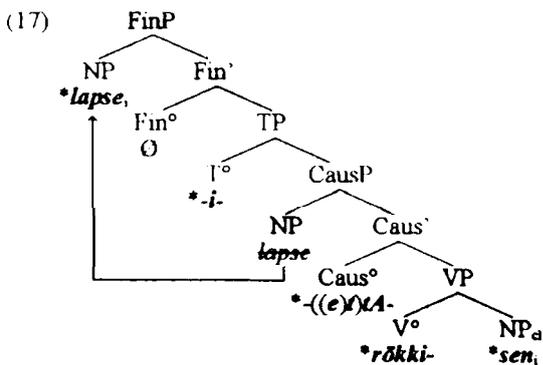
La thèse défendue ici est que le changement ne s'est pas fait en une fois : il a supposé deux réanalyses, ayant chacune de lourdes conséquences sur le sens et les conditions d'emploi de la structure. Nous allons d'abord examiner le point de départ et la première réanalyse.

Dans la situation initiale, on est face à une phrase causative réfléchie. Ainsi (16b) veut dire : « l'enfant a fait en sorte que quelqu'un le nourrisse ». Le sujet de la phrase est l'argument externe *\*lapse*, qui supporte le rôle de cause. Le verbe, dérivé à l'aide du morphème causatif *\*-(e)tA-*, est conjugué à la forme réfléchie. L'objet direct de ce verbe, autrement dit l'argument interne supportant le rôle de patient, est donc sa propre terminaison, *\*-sen*. En finnois actuel, *\*lapse rökkittihen* se traduirait par *lapsi ruokitti itsensä*.

Quelle était l'histoire dérivationnelle de (16b) ? C'est ce qui est reconstruit en (17-18). L'argument externe y est introduit par le causatif dans son spécificateur, puis attiré en tant que topique sous specFinP. L'objet co-indicé monte ensuite sur le verbe causativé et tensé.

---

<sup>25</sup> Le verbe *rökki-* « nourrir » a été emprunté par le proto-fennique au proto-germanique (ou au pré-protoscandinave), où il avait la forme *\*rökja-*.



Un point potentiellement problématique dans cette conception de la phrase (16b) est l'absence de flexion casuelle sur l'élément *\*-sen*<sup>26</sup>. On s'attendrait en effet à ce qu'un objet pronominal soit marqué, comme toujours en finnique. Au stade de développement qui nous concerne, les deux cas concevables sur ce pronom seraient le génitif (*\*sene-n*) et le partitif (*\*sen-tä*). Cependant, le problème de dissipe quand on tient compte du site où il est réalisé : sur le verbe, aucune forme faible de nature pronominale n'est susceptible de porter un affixe de cas. C'est d'ailleurs ce que l'on observe de manière générale dans la conjugaison réfléchie des parlers finniques qui en ont une. Cette absence de flexion casuelle est en outre attendue dans le cadre que nous utilisons ici, puisque les traits de cas sont réalisés au terme de la dérivation, si ils le peuvent dans la position où les expressions qui les portent ont éventuellement été déplacées. Pour finir, le non-marquage de *\*-sen* est peut-être une condition de la première réanalyse.

<sup>26</sup> Point soulevé par Kaisa Häkkinen (communication personnelle), que nous remercions.

En effet la première réanalyse, que nous allons maintenant présenter, a lieu lorsque les locuteurs de proto-fennique cessent de traiter \**-sen* comme un NP (or le cas est la catégorie distinctive des NP) et qu'ils commencent à l'analyser comme un opérateur de changement de diathèse<sup>27</sup>. Avant d'en dire davantage, introduisons des données du français qui rendront la suite plus intuitive, car un changement similaire s'y est produit. En (19), on voit que la même séquence de surface peut s'interpréter de deux façons distinctes. Le sujet *il* supporte le rôle de cause en (19a), mais le rôle de patient en (19b).

(19)

- a Il s'est fait payer / entendre / soigner [à force d'insister].
- b Il s'est fait payer / entendre / soigner [à son insu].

Comment rendre compte de ce phénomène ? Il est naturel de penser que les deux interprétations de la séquence correspondent à deux structures syntagmatiques distinctes. L'interprétation associée à (19a), qui est la plus conservatrice du point de vue diachronique, est véhiculée par une structure dans laquelle le sujet de la phrase (*il*) est l'argument externe (la cause) et où l'objet direct du verbe causatif (*s'*) est co-référent avec le sujet. On est en somme exactement dans la même situation que celle reconstruite pour l'origine de la phrase passive finnoise : « il a fait en sorte qu'on le paye / entende / soigne ».

En revanche, dans l'interprétation associée à (19b), *se* n'est absolument pas un objet direct co-référent avec le sujet. Au lieu d'un pronom réfléchi, nous avons à faire à un opérateur de changement de diathèse. Celui-ci destitue l'argument externe (la cause) et rend le verbe intransitif. C'est pourquoi le sujet superficiel de la phrase (*il*) est en fait l'argument interne, dérivé de la position objet où le rôle de patient lui est assigné. Cette fois, on peut paraphraser en disant : « il a été fait en sorte qu'on le paye / entende / soigne ».

Que s'est-il produit d'un état de langue à l'autre ? Le pronom réfléchi a été réanalysé comme un opérateur de diathèse passive<sup>28</sup>. Or bien peu de choses séparent cette évolution de celle subie par \**-sen* dans la structure causative réfléchie (16b) du proto-fennique. Les locuteurs ont là aussi commencé à traiter cet élément comme un opérateur diathétique rétrogradant l'argument externe (la cause). La seule différence importante est que l'opérateur \**-sen*, dans la structure réanalysée du proto-fennique, n'avait pas pour effet de détransitiver le verbe : l'argument interne continuait d'être légitimé comme objet direct. Une autre différence est que

<sup>27</sup> La diathèse est la catégorie qui exprime la manière dont les rôles des arguments du verbe se distribuent syntaxiquement (Le terme de voix s'applique à la morphologie : c'est la forme flexionnelle que prend un verbe pour signifier une diathèse particulière.)

<sup>28</sup> Les emplois de *se* en français sont nombreux. En voici un classement possible : 1/ d'une partie intégrante du verbe, sans représentation syntaxique (*il s'est désisté*) ; 2/ d'un pronom réfléchi (*il se regarde dans le miroir*) ; 3/ d'un pronom réciproque (*ils se respectent l'un l'autre*) ; 4/ d'un opérateur de diathèse moyenne, éliminant l'argument interne et faisant supporter à l'argument externe un remodelage des deux rôles de départ (*ils se sont rassemblés, il se promène, la vitre s'est brisée*) ; 5/ d'un opérateur de diathèse passive, destituant l'argument externe et rendant le verbe intransitif (*beaucoup d'exemplaires de ce livre se sont vendus, il s'est vendu beaucoup d'exemplaires de ce livre*)

l'argument externe n'était peut-être pas simplement destitué comme dans un passif prototypique, mais éliminé du schéma argumental.

Au total, sans que rien ne change en surface, la structure causative réfléchie du proto-fennique est donc devenue une structure causative passivoïde. La séquence *\*lapse rō<sup>t</sup>kittihen* « l'enfant a fait en sorte qu'on le nourrisse » a ainsi pris le sens de « il a été fait en sorte qu'on nourrisse l'enfant », ou plus simplement « il a été donné à manger à l'enfant »<sup>29</sup> :

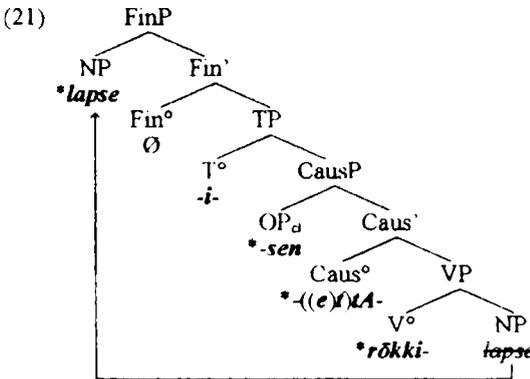
(20)

*\*lapse*                      *rō<sup>t</sup>kittihen*  
 enfant-NOM                nourrir-CAUS-PRET-OPER

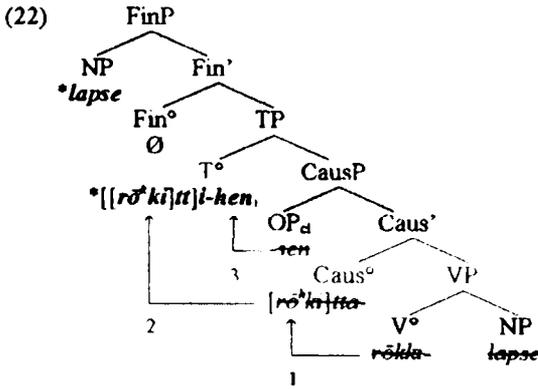
Il a été donné à manger à l'enfant.

Les arborescences (21-22) explicitent l'histoire dérivationnelle de la phrase (20), située diachroniquement entre (16a) et (16b). Sa partie proprement syntaxique est représentée en (21).

On voit en (21) que la tête V° se combine non plus avec *\*-sen* mais avec le NP *\*lapse*, argument interne supportant ici le rôle de patient. La tête Caus°, qui a le VP pour complément, introduit dans son spécificateur l'opérateur diathétique *\*-sen*, dont l'effet est de bloquer l'expression du NP causatif. Comme toujours, la tête Fin° attire dans specFinP le premier topique de son domaine, en l'occurrence l'argument interne *\*lapse*. En (22), la tête V° s'incorpore par mouvement de tête à Caus° puis à T°. Après quoi l'opérateur de changement de diathèse vient se cliticiser sur le verbe causativé et tensé.



<sup>29</sup> Le même glissement se retrouve en français dans la traduction littérale de la séquence : « l'enfant s'est fait nourrir ».



Cette première réanalyse de la structure de départ a évidemment des effets, dont deux sont aisément reconstructibles. L'un concerne la morphologie casuelle et l'autre les conditions pesant sur le choix du NP lexical (*\*lapse* dans la séquence qui nous sert d'exemple-type). Dans la phrase causative réfléchie, le cas morphologique de ce NP était nécessairement le nominatif, car sa fonction syntaxique était celle de sujet flexionnel, définie dans la position specTP (cf. (17)). Dans la phrase causative passivoïde, en revanche, le NP lexical assume la fonction syntaxique d'objet direct, définie dans la position sœur de V° (cf. (21)). Or on sait que l'objet direct, en proto-fennique, pouvait prendre trois cas morphologiques différents : le génitif, le partitif, ou le nominatif<sup>30</sup>. Dans la nouvelle structure causative passivoïde, le génitif était de toute façon exclu sur le NP lexical, puisqu'une des conditions pour l'assignation de ce cas à l'objet était – comme en fennique actuel, live excepté – la présence (même sous-jacente<sup>31</sup>) d'un sujet au nominatif. Le cas nominatif n'était pas exclu (cf. (20)), mais son assignation au NP lexical ne faisait aucune différence avec la situation de départ. Il apparaissait dès lors que le partitif, dernier cas possible, ne devait pas être assigné lui-même.

Or, rien n'empêchait que le partitif soit assigné au NP lexical une fois qu'il était réanalysé comme objet direct. Sa marque était *\*-IA*, affaibli en *\*-δA* après une syllabe ouverte non accentuée. Au stade de développement qui nous concerne, deux raisons pouvaient faire qu'il apparaisse sur l'objet : la quantification indéterminée et l'aspect non borné (aspect grammatical imperfectif ou aspect lexical atélique)<sup>32</sup>. Ces deux cas de figure sont exemplifiés ci-dessous. En (23a), l'argument interne dénote un nombre indéterminé d'individus. En (23b), le procès dénoté par le VP est en lui-même non borné.

<sup>30</sup> Le marquage à l'accusatif des six pronoms personnels et du pronom interrogatif *kuka* « qui » (cf. (1b)) est un phénomène tardif, postérieur à la scripturisation du finnois. Voir Marc-Antoine Mahieu, *Cas structuraux et dépendances syntaxiques des expressions nominales en finnois*, Université Paris-7. Thèse de doctorat, 2007. 195-198.

<sup>31</sup> En finnois, un sujet sous-jacent au nominatif est soit un pronom personnel (le pro-drop étant beaucoup plus contraint à la troisième personne qu'aux deux premières), soit un sujet générique nul (déjà évoqué à propos de l'exemple (5)).

<sup>32</sup> Pour un scénario reconstruisant l'ordre d'apparition des différentes valeurs du partitif en fennique, voir Matti Lajavaara, « Aspektuaalisen objektin synty », *Virttäjä* 95, 1991, 372-408. La généralisation de ce cas sur l'objet direct des phrases négatives semble avoir eu lieu en dernier.

(23)

- a. \*miehiðä                    tä'pettihen  
homme-PL.-PAR            tuer-CAUS-PRET-OPER  
Des hommes se sont fait tuer.
- b. \*täädä      lasta                    apu'te'taksen  
ce-PAR    enfant-PAR               aider-CAUS-PRES-OPER  
Cet enfant se fera aider

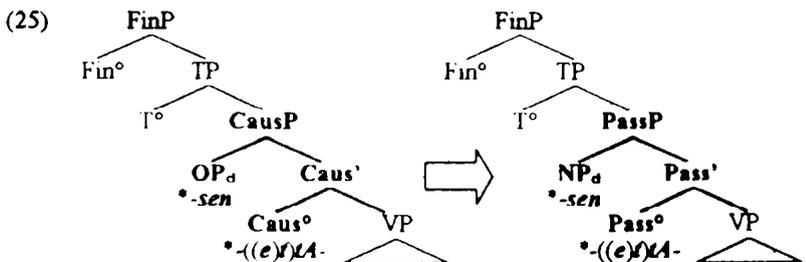
La première réanalyse a d'autre part un effet sur les traits sémantiques du NP lexical. Dans la situation initiale, celui-ci était nécessairement [+animé], en tant que cause d'un procès dirigé vers lui. La structure causative passivoïde n'impose en revanche aucune restriction sur les traits du NP lexical. On a donc vu apparaître des phrases de ce type :

(24)

- a. \*puu                            kaadettihen  
arbre-NOM                    abattre-CAUS-PRET-OPER  
L'arbre s'est fait abattre
- b. \*taloda                        rakende'taksen  
maison-PAR                   construire-CAUS-PRES-OPER  
La maison se fait construire.

## 5 La seconde réanalyse et ses suites

La seconde réanalyse, qui fait passer de la structure causative passivoïde au « passif » finnois, est moins lourde que la première. Elle n'affecte pas la façon dont le NP lexical est introduit dans la structure syntaxique, mais la valeur de l'opérateur \*-sen et de la tête causative qui l'introduisait jusque là. En effet notre hypothèse est que les locuteurs ont commencé à traiter l'élément \*-sen comme un pronom humain indéfini non-générique, et la tête \*-(t)tA- comme une pure catégorie fonctionnelle, spécialisée dans l'introduction de ce pronom. La motivation de ce changement n'est pas difficile à concevoir : le pronom \*-sen restitué au verbe son argument externe et ramène la structure de la phrase, qui était marquée, vers un schéma plus canonique. Si cette hypothèse est bonne, la seconde réanalyse n'est qu'une banale réorientation agentive de la diathèse.



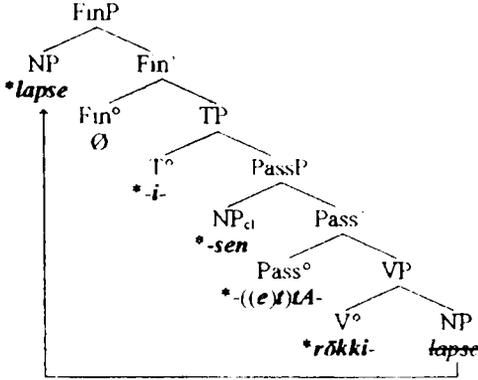
Reprenons à présent l'exemple-type. Après la seconde réanalyse, on aboutit à la phrase (26), dont les formes sont celles du proto-fennique, mais dont la structure est la même que celle de la phrase (8). Les arborescences (27-28) représentent son histoire dérivationnelle.

(26)

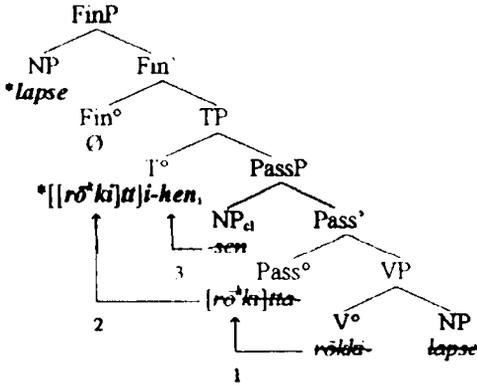
*\*lapse*                      *rõ<sup>+</sup>kutihen*  
 enfant-NOM                nourrir-PASS-PRET-on

On a donné a manger a l'enfant

(27)



(28)



De nouveau cette réanalyse induit des effets. Le plus important concerne la classe des verbes susceptibles d'être introduits dans la structure. Alors que la phrase causative passivoïde issue la phrase causative réfléchie fonctionnait seulement avec les verbes sélectionnant un argument interne patientif, la nouvelle structure s'utilise avec tous les types de verbes. C'est pourquoi les phrases du type (29) ont dû voir le jour avant la fin de la période proto-fennique : le verbe au « passif » y est dépourvu d'argument interne.

(29)

- a. \**si* *yällä* *nukuttihen*  
là-bas dormir-PASS-PRET-on  
On a dormi là-bas.
- b. \**saunassa* *hikoodeldaksen*  
sauna-INE transpirer-PASS-PRES-on  
Au sauna on transpire.

Une autre conséquence de la seconde réanalyse doit être explicitée ici. Dès lors que la terminaison *\*-sen* était traitée comme un argument externe, la possibilité apparaissait que cet argument soit redoublé par le pronom de première personne du pluriel *me* « nous » (du moins quand la dénotation de cet argument humain indéfini était spécifique). Or de fait les phrases du type (30), qui sont parfaitement naturelles en finnois parlé, constituent l'écrasante majorité des phrases dites passives dans les dialectes de Finlande<sup>33</sup>.

(30)

- a. *Me* *oltuin* *eilen* *elokuvissa*.  
nous-NOM être-PASS-PRET-on hier cinéma-PL-INE  
Hier on était au cinéma.
- b. *Me* *ostettiin* *asunto*.  
nous-NOM acheter-PASS-PRET-on appartement-NOM  
On a acheté un appartement

Comme pour la première réanalyse, certaines données des langues romanes viennent accréditer le scénario évolutif proposé ici pour le finnois. En effet la même réorientation agentive de la diathèse est attestée en italo-roman. Regardons d'abord les exemples (31a) et (31b), tirés de l'italien standard. En (31a), le verbe *andare* est fléchi à la première personne du pluriel. Le pronom *noi* peut le précéder si la phrase est contrastive. En (31b), le verbe porte le clitique *si* qui provient historiquement du pronom réfléchi *se*, mais qui dans ce contexte est devenu un opérateur diathétique : son effet est d'éliminer l'argument externe du verbe, sans le détransitiver. On est en somme dans la même situation qu'après la première réanalyse de *\*-sen* sur le verbe causatif en finnois. Bien que la phrase se traduise en français au moyen du pronom « on », il est clair que la structure italienne est impersonnelle (littéralement elle veut dire « il se va à Rome »), et c'est pourquoi le verbe ne peut pas être accompagné du pronom sujet *noi*.

Or, certains dialectes du nord de l'Italie vont un cran plus loin : l'opérateur *si* y est réanalysé une seconde fois, comme argument externe du verbe<sup>34</sup>. On aboutit ainsi à la situation illustrée en (31c) avec des données du dialecte de

<sup>33</sup> Laura Pertilä. « Passiivimuotojen aktiivistuminen suomen kielessä ». *Sananjalka* 42, 2000, 115-139.

<sup>34</sup> Lorenzo Renzi & Giampaolo Salvi, *Grande grammatica italiana di consultazione*, Bologna, Il Mulino, 1991: 110. Voir également Barbara Wehr, *SE-Diathese im Italienischen*, Tübingen, Gunter Narr, 1995

Toscane, où ce phénomène est bien implanté. Cette fois, le pronom *noi* peut accompagner le verbe porteur de *si*, sans avoir nécessairement de valeur contrastive. La situation est donc proche de celle observée en (30). Pour l'essentiel, la phrase équivaut au finnois *me mennään Roomaan*.

(31)

- a. (Not) *andiamo a Roma.* [italien standard]  
 nous aller-1PL. à Rome  
 (Nous) nous allons à Rome
- b. (\*Not) *si va a Roma* [italien standard]  
 nous OPER aller-3SG à Rome  
 On va à Rome.
- c. (Not) *si va a Roma.* [dialecte toscan]  
 nous on aller-3SG à Rome  
 On va / Nous allons à Rome

## 6 Conclusion

Dans cet article, nous avons développé une hypothèse précise sur l'origine et la genèse de la phrase dite passive en finnois. Cette hypothèse prend appui sur la théorie déjà ancienne, mais remise au goût du jour par T. Lehtinen, voulant que les verbes au « passif » du fennique aient d'abord été des verbes élargis d'un affixe causatif et conjugués à la forme réfléchie. Après avoir tiré les diverses implications syntaxiques de cette situation initiale, nous avons soutenu qu'elle avait connu deux réanalyses lourdes.

On peut résumer l'évolution globale de la structure en disant qu'une phrase finnoise comme *lapsi ruokittiin* remonte au proto-fennique *\*lapsi rō<sup>k</sup>kitthen*, qui a d'abord été une phrase causative réfléchie (« l'enfant<sub>(AGENT)</sub> s'est fait nourrir »), puis une phrase causative passivoïde (« l'enfant<sub>(PATIENT)</sub> s'est fait nourrir »), et finalement une phrase à argument externe [+humain] et [-défini], soit arbitraire soit spécifique (« on a nourri l'enfant »).

Reste à comprendre, pour compléter ce scénario, quand et comment se sont mises en place les formes analytiques du « passif » fennique, c'est-à-dire les formes à temps composé d'une part, et les formes négatives d'autre part (des exemples sont donnés en (32)). La question est difficile dans la mesure où toutes se distinguent par l'absence du morphème *-In* (< *\*-sen*), qui a le rôle moteur dans l'évolution globale. Elle restera ici en suspens.

(32)

- a. *Tätä on pelätty vuosi.*  
 cela-PAR être-3SG craindre-PCP.PASS an-PL-PAR  
 On redoute cela depuis des années

b.	<i>Täällä ei tarjota ruokaa.</i>
	ici ne pas-3SG servir-PASS nourriture-PAR

Ici on ne sert pas à manger.

En tout état de cause, un scénario complet devra aussi rendre compte d'une donnée intrigante et généralement inaperçue. Le live, seule langue fennique à ne pas connaître le type de phrase scruté ici, utilise toutefois les deux affixes qui servent de participe « passif » dans les autres langues de la famille (à savoir *-tõb* au non-passé, et *-tõt* au passé). Or le second apparaît dans une structure ayant toutes les propriétés du passif prototypique<sup>35</sup>

(33)

a.	<i>Õbbi sai taptõt.</i>
	cheval-NOM obtenir-PRET-3SG tuer-PCP.PASS

Le cheval a été tué.

b.	<i>Õbbist sattõ taptõt.</i>
	cheval-NOM PL obtenir-PRET-3PL tuer-PCP.PASS

Les chevaux ont été tués.

De deux choses l'une. Ou bien cette donnée constitue une des nombreuses innovations du live au sein de l'ensemble fennique. Ou bien elle pointe vers un état de langue plus ancien, où le « passif » aurait fonctionné différemment sur les verbes finis et sur les autres verbes (participes, verbes tensés non finis situés dans la portée de la négation *e-*). Dans ce cas, on tient peut-être une piste pour intégrer les formes analytiques au scénario<sup>36</sup>.

<sup>35</sup> Lauri Kettunen, *Livisches Wörterbuch mit Grammatischer Einleitung*, Helsinki, Suomalais-Ugrilainen Seura, 1938: LXVIII-LXIX

<sup>36</sup> Sur l'apport du live aux problèmes de diachronie finno-ougrienne, voir Bernhard Wälchli, « Livonian in a Genetic, Areal, and Typological Perspective, or is Finnish better Finnic than Livonian? », in Johanna Laakso (ed.), *Facing Finnic*, Helsinki, Suomalais-Ugrilainen Seura, 2000, 210-226

## Toile, coupe et canevas en morphologie fenno-same

« L'objectif d'une équipe de football n'est pas seulement de mettre la balle dans les buts (sinon les joueurs n'auraient qu'à s'y rendre par une nuit obscure pour l'y déposer) mais de l'y envoyer selon un ensemble de conditions faisant partie d'un *mécanisme*<sup>1</sup> déterminé : les règles du jeu et leurs adversaires. »

(William James 1906-07, *Le pragmatisme*, trad. de Nathalie Ferron, in James 2007, p. 161)

### I Introduction

Un phénomène d'ajustement morphologique traverse les systèmes flexionnels des langues fenno-same : l'alternance de qualité ou de quantité consonantique conditionnées par une coda (consonne finale de syllabe) suffixale (finnois *katto* : *katon* ; *tapa* : *tavan* NOM. SG. : GÉN. SG. « toit », « manière, coutume »). Cette caractéristique, qui relève de la gradation des séquences syllabiques sur l'échelle de sonorité pourrait se décrire comme une contrainte de syllabation \*ATTAQUE FORTIS<sub>RAD</sub> { \_Coda} – contrainte négative, donc relevant d'un raisonnement par défaut plutôt que du donné positif. Elle constitue un fait typologique transversal à l'ensemble des langues du sous-phylum fenno-same, qu'il conviendrait de mettre en perspective avec d'autres phénomènes analogues – probablement davantage par convergence que par héritage – dans d'autres sous-familles ouraliennes, comme dans les langues samoyèdes, ou avec des phénomènes divergents ailleurs en ouralien (par ex. en mordve), mais aussi dans une langue fennique en particulier, le vepse, où cette contrainte est inopérante (cf. Kettunen 1961, Léonard 2011). Afin d'envisager une telle comparaison typologique interne, il convient d'abord d'étudier à la lumière des phonologies modernes les différentes

---

<sup>1</sup> Souligné par l'auteur (WJ)

formes que prend cette contrainte en fenno-same. Or, il se trouve que si cette contrainte \*ATTAQUE FORTIS<sub>RAD</sub> { \_Coda} rend compte sur le plan diachronique de la gradation consonantique flexionnelle de ces langues, il n'en reste pas moins que nombre d'entre elles ont transformé celle-ci en d'autres formes, en faisant jouer des paramètres typologiques secondaires ou concurrents. Autrement dit, cette contrainte – pour autant qu'il s'agisse d'une contrainte en vigueur, ce qui précisément sera remis en cause ici afin de mettre en relief d'autres propriétés de ce mécanisme d'alternance – semble sans cesse réformée et réagencée par les systèmes flexionnels de langues comme l'estonien, le vote, le live ou les variétés de same. Le vepse n'a probablement jamais connu cette contrainte, ou bien tout se passe comme s'il l'aurait neutralisée. Pourquoi et comment ? D'autres langues, comme l'estonien ou le vote, ont entièrement aménagé un pan de leur système flexionnel – les alternances dites « qualitatives » – en fonction de cette contrainte, ou de procédés analogues.

En comparant les paradigmes de la flexion nominale du finnois, de l'estonien, du live, du vote et du same, nous montrerons comment ces langues ont réaménagé (ou contourné, ou donné l'illusion au linguiste de se livrer à un tel réaménagement) la contrainte \*ATTAQUE FORTIS<sub>RAD</sub> { \_Coda} : par ex. le same et le live, chacun d'une manière originale, en misant sur une corrélation de *coupe syllabique*, le vepse en la contournant, l'estonien et le vote à tel point que c'est même la notion même de contrainte qui s'avère insuffisante. Une autre piste de recherche s'offre à l'analyse à l'aide des notions de gabarits (séquences CVCV, sans coda, autrement dit ANAN – Attaque-Noyau – conçues comme chaînes non marquées, saturables par des éléments phonologiques ou laissés vides, tout en observant des conditions strictes d'adjacence), de *toile pleine* et de *toile vide* dans les gabarits. Les représentations que cette modélisation permet de dégager mettent ainsi en valeur des canevas flexionnels à la fois différents selon les langues, et cohérents en tant qu'alternatives à la concaténation triviale supposée par le type « agglutinant ». A ce titre, ces langues falsifient dans le sens popperien – voire infirment, sur le plan empirique – la notion même d'*agglutinance* : tout se passe comme si, loin d'être un procédé optimal pour les morphologies flexionnelles concaténatives, l'agglutinance était en réalité un procédé pauvre, en termes de stratégies de construction de paradigmes flexionnels dans les langues. Pourquoi et comment les langues mentionnées ont-elles opté pour des procédés alternatifs – des procédés riches, qui font contraster les éléments de la toile segmentale et infra segmentale – pour développer leurs systèmes flexionnels ? A ce titre, la morphologie de ces langues finno-ougriennes périphériques que sont les langues fenno-sames, apparaît comme un prisme typologique à valeur heuristique pour connaître l'économie des procédés de construction des paradigmes en morphologie flexionnelle dans les langues du monde.

Le titre « toile, coupe et canevas » de cette communication associe trois métaphores pour décrire la phénoménologie morphologique de la flexion dans des langues fenno-sames : la *toile* correspond au *cadre* (le gabarit) dans lequel se déploient les unités fonctionnelles et les valeurs (traits, propriétés distributionnelles, hiérarchie et dépendance tête-opérateur), la *coupe* évoque les bornes des domaines (syllabique, lexical), tandis que le *canevas* évoque la trame des relations entre les unités et leurs composantes. Cette métaphore à trois dimensions prendra corps à

travers des données de langues fenniques et du same septentrional. Je commencerai, dans la section 2, par décrire brièvement les *prémises* du modèle (Angoujard 2006)<sup>2</sup>, à partir de faits dialectaux finnois, où la contrainte de contrôle de l'attaque thématique par la coda suffixale est nettement visible en synchronie, sous des formes légèrement différentes, qui se laissent toutes décrire comme de simples épiphénomènes de neutralisation par ajustement affixal. Je montrerai ensuite dans la section 3, à l'aide de faits estoniens, comment le produit de ces ajustements s'est étoffé en iconicité pour devenir le principal processus flexionnel, qui fait jouer une équipollence métrique entre pieds lourds dégénérés et pieds à voyelle thématique, ainsi qu'un jeu de simplification de clusters consonantiques, tout comme en finnois. Cette innovation estonienne, qui évacue le déclencheur diachronique de l'alternance pour creuser les écarts de trame d'éléments sur un canevas métrique simple, introduit la phénoménologie du live, dans la section 4, que l'on peut définir comme une extension du domaine de la trame thématique, selon les mêmes procédés qu'en estonien, mais avec un degré de complexification de plus et surtout, une préoccupation pour la coupe domaniale.

Cette dernière notion sera illustrée dans la section 5 par les données du same nord, langue qui a traité la gradation consonantique comme un procédé de mise en transparence de la coupe syllabique interne. Enfin, nous verrons avec un fragment de flexion du vote (*vatja*), dans la section 6, comment une langue fennique peut jouer la partition de manière plus fine que les autres violons de l'orchestre, en jouant sur des effets de *trame à granularité fine*. Ces considérations nous mèneront à la conclusion, où je tenterai de montrer l'apport de cette approche pour la typologie morphologique : l'intention de ces associations métaphoriques de *toile*, *coupe* et *canevas* est précisément de dépasser le traitement binariste des catégorisations typologiques – ces concepts ne revêtent d'ailleurs qu'une simple fonction didactique pour les besoins de l'exposé. La « vraie vie » en typologie, en quelque sorte, est ailleurs : dans une approche qui combine, conformément à la philosophie de William James, holisme, continuité, axialité, causalité, unité générique, cohérence structurale et finalité (James [1907] 2007 : 171-198), et donc ce survol des procédés flexionnels en fenno-same se veut une esquisse.

---

<sup>2</sup> Cette communication prolonge et propose des solutions à des questions posées dans Léonard 2008. à partir du modèle Paradigm Function Grammar (PFG) de Stump (2001). Le modèle de phonologie CVCV initialement utilisé (Scheer 2004) dans des esquisses successives, s'est finalement avéré moins heuristique, pour ces objets morphologiques que la phonologie déclarative (Angoujard 2006). Mais des solutions n'ont pu être trouvées qu'en croisant les deux modèles, en passant de l'un à l'autre et en les réinterprétant. Par rapport à la communication présentée à la journée d'études du 6 mai 2011, l'analyse des données fenno-same s'est donc *dégabarisée* (modèle de Scheer) et « *déPFGisée* » (Stump 2001) pour se *déclarativiser* (modèle d'Angoujard), en quelque sorte. Pour une application très réussie du modèle CVCV à une langue fenno-same, v. Enguehard 2011.

## 2 Prémisses

Dans le tableau 1 (T1) sont présentés de manière succincte les accidents qui arrivent à l'attaque thématique<sup>3</sup> ou aux clusters coda interne<sup>4</sup> + attaque thématique

J'utiliserai les éléments ou primitives phonologiques {I}, {U}, {A} et le symbole @, comme dans l'article dans ce même volume où j'analyse les vocalismes ouraliens à l'aide de ce modèle. {I}, {U}, {A} représentent respectivement la coronalité, la vélarité (et l'arrondissement, qu'on peut également représenter de manière plus spécifique, indépendamment de tout facteur de vélarité, par l'élément {B}, dont je ferai également usage) et l'aperture ou le degré de sonorité. Ces éléments peuvent être tête ou opérateurs, c'est-à-dire dominer une structure interne (un ensemble de traits organisés en relation de dépendance mutuelle afin de constituer un segment) ou la spécifier. Les relations tête-opérateur façonnent le signal (sur le plan de la parole) et le symbole (sur le plan de la langue) sur deux polarités : l'une de chromatisme (le timbre), l'autre de sonorité (le degré d'aperture, la nature de la résonance). Le symbole @ vaut pour une sorte de « joker » : élément vide par excellence, il signale soit l'absence de segment dans une structure métrique (syllabe ou gabarit composé de plusieurs syllabes, dont les conditions de concaténation sont contraintes dans le lexique), soit une sous-spécification, de timbre ou d'aperture – ici, il sera utilisé principalement dans le premier cas de figure, comme notant l'absence de segment (sans accolade : @), ou comme notant le schwa (entre accolades : {@}). L'élément {U} note une articulation vocalique pharyngale, comme notée en estonien par le graphème < õ >, décrit dans le présent système de notation en éléments comme {UA}. Le simple signe C note une consonne obstruante, sans davantage en préciser la nature ni la qualité. {N} note une sonante nasale, coronale (*n*) ou labiale (*m*). L'abréviation LIQ désignera la classe des liquides<sup>5</sup> et C, une consonne, en tant que bloc de traits, dont le trait le plus pertinent pour la description d'un mécanisme d'alternance flexionnelle sera, le besoin échéant, signalé en exposant.

Le premier tableau (T1) a pour but de présenter dans les grandes lignes la méthodologie, concernant la description des attaques thématiques (désignées cursivement comme ATT. $\theta$ , où ATT = attaque et  $\theta$  = thème morphologique), à l'aide de données du dialecte savo du fennique nord-occidental (ou *finnois*). Seul l'attribut de lieu d'articulation sera noté pour l'attaque thématique, dans un esprit de parcimonie descriptive : pour une occlusive coronale < t >, la description sera simplement {I}, pour une occlusive dorsale (ou vélaire) < k > la notation sera {U},

---

<sup>3</sup> Dans une forme comme *pata* = « marmite », de type C<sub>1</sub>VC<sub>2</sub>V, où C<sub>1</sub> = *p*, C<sub>2</sub> = *t*, on dira que *p* est une *attaque radicale*, tandis que *t* est une *attaque thématique* – c'est-à-dire consonne initiale de la syllabe thématique : celle du radical (sur le plan terminologique : en anglais *stem*, en finnois *vartalo*, en estonien *tüvi*, etc.).

<sup>4</sup> Précisions terminologiques : dans un mot français comme *partir*, sur le plan syllabique, *p* est attaque radicale, *r* est coda interne, *t* est attaque thématique et *r* est coda externe.

<sup>5</sup> En effet, il était impossible d'utiliser un symbole comme L, car dans la théorie des primitives phonologiques, ce caractère sert pour noter le voisement dans les structures internes. Afin d'éviter toute confusion ou amalgame entre classe naturelle de segments (comme les approximantes ou les liquides, au sein de la classe des approximantes) et primitive phonologique (ou trait unaire), une convention de notation *ad hoc* telle que LIQ s'avèrera utile.

pour une fricative glottale < h >, la description sera simplement {H}. Le symbole @ note l'absence de segment dans la position envisagée (ATT.θ). Le mécanisme de l'alternance est ainsi décliné pour une coronale simple (*pata*), une coronale géminée (*katto*), un cluster primaire -hC- (*nahka*) et dans un cluster secondaire -ht- (*mehtä*), issu d'une ancienne affriquée (cf. Léonard 2002, 2005). Le mécanisme, très simple dans ce dialecte, consiste à tout simplement à ne pas réaliser l'attaque thématique. L'absence de cette position ATT.θ est notée @<sup>6</sup>. Le fait qu'une forme comme *katon* soit *a posteriori* dotée d'une attaque thématique ne change rien au fait que la réalisation de cette forme n'est pas *katon* mais *katon*. Cette attaque thématique est par conséquent une ATT.θ secondaire. Il est intéressant de noter que la « contrainte de lénition » en syllabe fermée supposée dans la théorie classique n'a plus aucune prise sur ce type d'attaque secondaire, tout comme il est intéressant d'observer que dans ce dialecte, cette même contrainte a eu prise sur le produit de la fission d'une ancienne affriquée géminée (\**ts* > *ht*) – dans d'autres dialectes, la constituance est inversée : *mehtä* y alterne avec *metän*, selon un mécanisme d'alternance {U}{I} : @{I} (cf. Léonard 2002).

Savo est	NOM. SG	GÉN. SG.	
Coronale simple	<i>pata</i>	<i>paan</i>	« marmite »
	{I}	@	
Coronale géminée	<i>katto</i>	<i>katon</i>	« toit »
	{I}{I}	{I}@	
Cluster primaire -hC-	<i>nahka</i>	<i>nahan</i>	« cuir »
	{H}{U}	{H}@	
Cluster secondaire -hT-	<i>mehtä</i>	<i>mehän</i>	« forêt »
	{H}{I}	{H}@	

Tableau 1 (T1). Gradation consonantique en savo et indexation par éléments

Dans un dialecte où les faits sont aussi simples, on peut se contenter d'une parcimonie maximale pour décrire les valeurs des positions squelettiques à l'aide de simples éléments comme {U}, {I}, {H}, {L}, {N}, @ : il suffit de signaler les positions vides par @ dans les chaînes de consonnes. Le cas de figure présenté dans le tableau 2 (T2), qui oppose la phonologie de deux dialectes, est plus complexe. Cette fois, la position squelettique (celle d'ATT. θ) continue d'être remplie par un segment, mais dont la nature diffère. Pour le dialecte ostrobotnien (colonnes de gauche), dans le paradigme dont la syllabe thématique (ou syllabe finale) est non couverte par une consonne suffixale, l'attaque a une structure pleine, qui est celle, complexe, d'une obstruante occlusive (ce complexe est noté cursivement par C, avec le trait de place ou lieu d'articulation, {I} ou {U} en exposant), tandis que dans le paradigme dont la syllabe thématique est couverte, l'expression consonantique se réduit à un hiatus, qui réalise l'élément {I} à l'exclusion de toute autre spécification

<sup>6</sup> On pourrait d'ailleurs tout aussi bien ne rien noter, ce qui serait d'autant plus légitime du point de vue défendu ici, qui se veut parcimonieux dans les représentations mises en œuvre pour décrire les faits. Mais les mécanismes d'alternance y perdraient en visibilité ou en transparence pour le lecteur. J'encourage cependant ce dernier à remplacer mentalement @ par un blanc ou un vide.

de structure interne, et quelque soit l'élément de place de la position ATT.  $\theta$  dans le paradigme à syllabe libre. En revanche, dans les dialectes du Savo (colonnes de droite), c'est @ qui manifeste la non réalisation de l'attaque, au point de générer une voyelle géminée secondaire qui, comme on le voit dans le cas de NOM. SG *pata* : GÉN. SG. *paan, poan, puan*, subit un processus de dissimilation (diphthongaison des voyelles longues basses en savo). Autrement dit, l'intégration à la position nucléaire de la syllabe est parachevée. Dans les deux cas, aussi bien dans le dialecte occidental d'Ostrobotnie que dans le dialecte oriental du Savo, le paradigme du génitif singulier – celui de la concaténation de la syllabe thématique par l'association d'une coda externe – a un effet d'unification des réalisations de l'ATT.  $\theta$  ; dans le premier cas, un hiatus palatal dominé par {I}, dans le second cas, l'absence de réalisation, signalé par @. En phonologie structuraliste « classique », on parlerait d'un cas exemplaire de *neutralisation* en position médiane sous l'effet d'une entrave syllabique, et c'est bien de cela qu'il s'agit, *a posteriori*. D'un point de vue téléologique, on peut dire que l'on assiste là à un effet double : à la fois un effet de simplification de la structure de l'ATT.  $\theta$ , supposée connue – en tous cas, lexicalement connue – et donc redondante, et un effet de mise en relief de l'unité fonctionnelle pertinente qu'est le suffixe exprimé par une coda externe. Sur le plan fonctionnel, le mécanisme est parfaitement simple et n'est donc en rien contradictoire avec l'incrémentialité (ou l'agglutinance), même s'il crée un effet de légère opacification de l'attaque thématique.

ATT. $\theta$		Ostrobotnie	ATT. $\theta$		Savo
NOM. SG		GÉN. SG.	NOM. SG		GÉN. SG.
C <sup>(I)</sup>	<i>pata</i> <sup>7</sup>	<i>pajan</i>	C <sup>(I)</sup>	<i>pata</i>	<i>paan, poan, puan</i>
C <sup>(II)</sup>	<i>sota</i>	<i>sojan</i>	C <sup>(II)</sup>	<i>sota</i>	<i>soan</i>
C <sup>(U)</sup>	<i>jälki</i>	{I} <i>jaljen</i>	C <sup>(U)</sup>	<i>jälki</i>	@ <i>jälen</i>
C <sup>(U)</sup>	<i>joki</i>	<i>jojen</i>	C <sup>(U)</sup>	<i>joki</i>	<i>joen</i>
C <sup>(U)</sup>	<i>mäki</i>	<i>mäjén</i>	C <sup>(U)</sup>	<i>mäki</i>	<i>mäin, mäen</i>

Tableau 2 (T2). Valeurs de l'attaque "faible" dans deux dialectes du fennique nord-occidental (dial. Ostrobotnie et Savo), données de Leskinen 1981. NB : ATT. $\theta$  = Attaque thématique.

Le décor est désormais planté (les domaines motphonologiques), les acteurs du drame ou de la comédie ont été présentés au public (l'attaque thématique et la coda suffixale), l'intrigue qui se joue potentiellement à travers les relations qu'ils entretiennent (les mécanismes d'alternance morphonologiques). Nous pouvons donc désormais entreprendre de décrire les diverses versions de cette intrigue dans diverses langues du sous-phylum fenno-same.

<sup>7</sup> Traduction des items : *pata* = « marmite », *sota* = « guerre », *jälki* = « trace », *joki* = « rivière », *mäki* = « colline ». *lukea* = « lire ».

### 3 Toile et canevas : la flexion de l'estonien

On trouvera une excellente modélisation de la flexion de l'estonien dans Blevins 2006 et 2008, selon le modèle PFG/WP. J'ai cependant préféré reprendre les données au petit manuel de Fanny de Sievers. J'ai d'indexer le modèle proposé ici sur une présentation des paradigmes tels qu'on peut les trouver dans des grammaires préalablement non orientées vers une taxinomie des classes flexionnelles.

L'estonien est une langue fennique à *alternance métrique*, c'est-à-dire qui oppose des types de *pieds* métriques : toutes les structures du paradigme NOM. SG contenant @ (par ex. de [3] à [11], [15, 16, 21, 23, etc.]) s'opposent par un contraste métrique fort aux structures du paradigme GEN. SG : les premières sont des pieds lourds dégénérés (pied composé d'une seule syllabe), dont la quantité 3 ou « durée ultralongue » est prédictible sans exception, tandis les secondes sont des pieds trochaïques (c'est-à-dire dont la première syllabe est lourde, la deuxième légère). La raison pour laquelle dans ces chaînes d'éléments un symbole défectif @ est nécessaire à droite, est qu'un pied est nécessairement doté de deux unités temporelles (que ce soit sous forme de constituants plus complexes ou sous la simple forme de deux syllabes associées). Un pied est dit « dégénéré » quand il ne repose que sur un constituant exprimé, comme dans les cas mentionnés à l'instant. Cette équipollence métrique entre pieds dégénérés lourds et pieds ordinaires traverse tout le système d'alternance qualitative. Lorsqu'un pied est composé de syllabes légères, comme en (1) *lugu*, (2) *jõgi*, (18) *uba*, (25) *kaduma*, (27) *pada*, (28) *sadama* dans le tableau 3 (T3), la syllabe thématique est préservée dans le premier paradigme, mais l'équipollence est en quelque sorte inversée (ce sont les pieds du paradigme du génitif qui deviennent des pieds lourds dégénérés)<sup>8</sup>. Les paradigmes CVCV du nominatif sg. de (1), (2) et (18) en T3 alternent avec des monosyllabes dans lesquels les éléments entrent en coalescence, comme le décrivent les chaînes mélodiques de part et d'autre des formes, dans les colonnes « constituance » : *lugu* vs. *loo* (U-U vs. UA-UA) en (1) de T3, *tuba* vs. *toa* (U-A vs. UA-A) en (17), *uba* vs. *oa* (U-A vs. UA-A) en (18); en (26) également, l'alternance *pood* vs. *poe* oppose une structure UA<sup>LRD</sup>-@ à une mélodie UA-IA, en (2) enfin, les mélodies ♪A-I et ♪A-IA alternent dans *jõgi* vs. *jõe*, qui sont autant de cas où la voyelle thématique n'est pas robuste mais au contraire, dépendante de l'alternance flexionnelle.

---

<sup>8</sup> Il va de soi que, lorsque ces pieds des thèmes génitifs branchent des suffixes, dans la flexion des cas sémantiques, tels que l'inessif, l'adessif, l'allatif, etc. (mais pas l'illatif, qui s'aligne en partie sur le paradigme du nominatif pour les radicaux à racine lourde sur le plan métrique), les pieds qu'ils forment avec les unités fléchies sont des pieds ordinaires, non dégénérés

NOM. SG		GEN. SG		Glose	
Constituance		Constituance			
1	U-U	<i>lugu</i>	UA-UA	<i>loo</i>	« histoire »
2	UA-I	<i>jõgi</i>	UA-IA	<i>jõe</i>	« rivière »
3	AI-@ LIQ C <sup>U</sup>	<i>nälg</i>	AI-A LIQ I	<i>nälja</i>	« faim »
4	IU-@ LIQ C <sup>U</sup>	<i>külg</i>	IU-IA LIQ I	<i>külje</i>	« côté »
5	AI-@ LIQ C <sup>U</sup>	<i>härg</i>	AI-A LIQ I	<i>härja</i>	« taureau »
6	AI-@ LIQ C <sup>U</sup>	<i>särg</i>	AI-IA LIQ I	<i>särje</i>	« gardon »
7	A-@ LIQ C <sup>U</sup>	<i>halk</i>	A-U LIQ @	<i>halu</i>	« bûche »
8	UA-@ LIQ C <sup>U</sup>	<i>sõlg</i>	UA-IA LIQ @	<i>sõle</i>	« broche »
9	A-@ LIQ C <sup>U</sup>	<i>arg</i>	A-A LIQ @	<i>ara</i>	« timide »
10	U-@ LIQ C <sup>U</sup>	<i>kurg</i>	U-IA LIQ @	<i>kure</i>	« cigogne »
11	UA-@ HC <sup>U</sup>	<i>õhk</i>	UA-U H@	<i>õhu</i>	« air »
12	UU HC <sup>U</sup>	<i>puhkama</i>	U@ H@	<i>puhata</i>	« se reposer »
13	IU H <sup>1</sup> C <sup>U</sup>	<i>laisk</i>	I@ H <sup>1</sup> @	<i>laisa</i>	« paresseux »
14	IU H <sup>1</sup> C <sup>U</sup>	<i>käskima</i>	I@ H <sup>1</sup> @	<i>käsen</i>	« ordonner »/ « j'ordonne »
15	IA.I-@	<i>leib</i>	IA.I-A	<i>leiva</i>	« pain »
16	I <sup>LRD</sup> -@	<i>tiib</i>	I <sup>LRD</sup> -A	<i>tiiva</i>	« aile »
17	U-A	<i>tuba</i>	UA-A	<i>toa</i>	« chambre »
18	U-A	<i>uba</i>	UA-A	<i>oa</i>	« haricot »
19	A-@ LIQ C <sup>B</sup>	<i>halb</i>	A-A LIQ B	<i>halva</i>	« mauvais »
20	LIQ C <sup>B</sup>	<i>kõlbama</i>	LIQ B	<i>kõlvata</i>	« convenir »
21	UA-@ LIQ C <sup>B</sup>	<i>orb</i>	UA-U LIQ B	<i>orvu</i>	« orphelin »
22	LIQ C <sup>B</sup> @	<i>varba</i>	LIQ B C <sup>1</sup>	<i>varvas</i>	« orteil »
23	U-@ NC <sup>B</sup>	<i>kumb</i>	U-A NN	<i>kummas</i>	« lequel des 2 »
24	UA-IA NC <sup>B</sup>	<i>õmblema</i>	UA-IA NN	<i>õmmelda</i>	« coudre »
25	A-U	<i>kaduma</i>	A-UA	<i>kaon</i>	« disparaître » / « je disparaissais »

26	UA <sup>L<sub>RD</sub></sup> -@	<i>pood</i>	UA-IA	<i>poe</i>	« boutique »
27	C <sup>1</sup>	<i>pada</i>	I	<i>paja</i>	« marmite »
28	C <sup>1</sup>	<i>sadama</i>	I	<i>sajah</i>	« pleuvoir » / « il pleut »
29	HA-@	<i>põld</i>	HA-U	<i>põllu</i>	« champ »
30	U-@	<i>kuld</i>	U-A	<i>kulla</i>	« or »
31	UA-@	<i>-kond</i>	UA-A	<i>-konna</i>	SUF. COLL.
32	HA-@	<i>mõrd</i>	HA-A	<i>mõrra</i>	
	LIQ C <sup>1</sup>		LIQ LIQ		« nasse »
33	UA-@	<i>kord</i>	UA-A	<i>korra</i>	
	LIQ C <sup>1</sup>		LIQ LIQ		« ordre »
34	IA <sup>L<sub>RD</sub></sup> -@	<i>keeld</i>	IA <sup>L<sub>RD</sub></sup> -U	<i>keelu</i>	« interdiction »
35	U <sup>L<sub>RD</sub></sup> -@	<i>suund</i>	U <sup>L<sub>RD</sub></sup> -A	<i>suuna</i>	« direction »
36	NC	<i>kaände</i>	N@	<i>kääne</i>	« courbe »
37	IA <sup>L<sub>RD</sub></sup> -@	<i>keerd</i>	IA <sup>L<sub>RD</sub></sup> -U	<i>keeru</i>	« torsion »
38					« tournant »
	LIQ C	<i>pöörd</i>	LIQ @	<i>pööre</i>	NOM vs GENSG
39	IA-@	<i>leht</i>	IA-IA	<i>lehe</i>	
	HC		H@		« feuille »
40	HA-@	<i>kõht</i>	HA-U	<i>kõhu</i>	
	HC		H@		« ventre »
41	U <sup>L<sub>RD</sub></sup> -@	<i>kuus</i>	U <sup>L<sub>RD</sub></sup> -IA	<i>kuue</i>	
	H <sup>1</sup>		@		« six »
42	IAU-@	<i>kõis</i>	IAU-IA	<i>kõie</i>	
	H <sup>1</sup>		@		« corde »
43	IU <sup>L<sub>RD</sub></sup> -@	<i>küüs</i>	IU <sup>L<sub>RD</sub></sup> -IA	<i>küüne</i>	
	H <sup>1</sup>		@		« ongle »
44	AI <sup>L<sub>RD</sub></sup> -@	<i>lääs</i>	AI <sup>L<sub>RD</sub></sup> -IA	<i>lääne</i>	
	H <sup>1</sup>		N		« ouest »
45	A-@	<i>vars</i>	A-IA	<i>varre</i>	
	LIQ C <sup>1</sup>		LIQ LIQ		« tige »
46	HA-@	<i>õrs</i>	HA-IA	<i>õrre</i>	« perchoir »
	LIQ C <sup>1</sup>		LIQ LIQ		

Tableau 3 (T3). Alternances flexionnelles « qualitatives » de l'estonien standard, d'après de Sievers 1993 : 25-26

Dans une description PFG (Paradigm Function Grammar : Stump, 2001) ces paradigmes seraient décrits selon des « règles de Pānini », qui classent les paradigmes les plus irréguliers (cf. Stump 2001). Hormis ces sous-classes à mélodie infléchie au génitif, la voyelle thématique est en quelque sorte « protégée » par le mécanisme d'équipollence métrique X-@ vs. mélodie vocalique, où X vaut pour une structure élémentaire de syllabe radicale. Les formes (20) et (21) présentent une indexation différente, conforme à celle esquissée dans les tableaux 1 et 2 supra (T1 et T2), ainsi que dans les exemples (27) et (28) ci-dessous, dans la mesure où la mélodie vocalique ne change pas : en revanche, c'est le groupe consonantique médian qui est concerné dans la substance de ses constituants : la structure interne

d'une occlusive labiale (notée C<sup>B</sup>) se réduit à une simple expression de trait de labialité (B), avec une fonction d'approximante. En (23), en dessous de la ligne mélodique  $\cup A-IA$ , c'est l'alternance NC<sup>B</sup> / NN qui rend compte d'un agencement analogue équivalent à une réduction de traits, si ce n'est que la saturation par l'élément nasal, situé à gauche, est complète. Ce genre d'assimilation<sup>9</sup> est noté par la juxtaposition du même élément (NN). Dans le tableau 3, de (3) à (10) il faut compter non seulement avec l'équipollence métrique, mais aussi avec une alternance LC<sup>L</sup> vs. LIQ @ (où LIQ vaut pour toute liquide, vibrante ou latérale)<sup>10</sup>, de même qu'en (11) et (12), *õhk* vs. *õhu* et *puhkama puhata* se décrivent, en ce qui concerne le nexus consonantique, par une alternance HC<sup>L</sup> vs. H@, et en (13) et (14), *laisk* vs. *laisa* ainsi que *kaskima* vs. *käsen* se décrivent par H<sup>L</sup>C<sup>L</sup> vs. H<sup>L</sup>@, sachant que {H} décrit un élément fricatif et que H<sup>L</sup> spécifie une sifflante (une friction {H} spécifiée coronale {1}).

Les entrées (34) et (37) ont une représentation mélodique qui signale en exposant la reduplication de la structure élémentaire du noyau initial, en tant que constituant lourd (noté <sup>LRD</sup>): IA<sup>LRD</sup>-@ et U<sup>LRD</sup>-@. Il en va de même pour (41), (43), (44). Ces chaînes se comportent comme les premières mentionnées ci-dessus : des pieds lourds de quantité 3 (dite « ultralongue » ou « surgéminée »). Enfin, les entrées (45) et (46) ont une propriété de groupes consonantiques thématiques analogue à celle des groupes à premier composant nasal, comme en (23) et en (25), avec un comportement isomorphe : cette fois, c'est une liquide, notée LIQ, qui sature la position vacante d'une obstruante, homorganique puisque coronale, notée C<sup>L</sup>.

L'apport de ce modèle de toile métrique (l'équipollence métrique X-@ vs. mélodie vocalique) et de canevas mélodique opposant des chaînes de structures élémentaires, est que la complexité de la taxinomie des paradigmes d'alternance qualitative, qui pose des problèmes épineux en morphologie générale, se réduit somme toute à quatre grandes classes, énumérées dans le commentaire du tableau : en ordre de généralité décroissant 1) équipollence métrique X-@ vs. mélodie vocalique 2) nexus consonantique (ou *adjacence* C<sup>C</sup>) à résolution approximante (comme en T2 pour l'ostrobotnien) ou à saturation par une sonante, 3) adjacence CC vs. attaque simple (CC vs. C@), 3) mélodie X vs. mélodie Y, ou mélodies coalescentes comme en T3.1, 17, 18 (règles de Pānini). Le premier mécanisme se réfère à la configuration des structures élémentaires dans la toile (symétrique ou asymétrique), les trois autres, au canevas et à la trame élémentaire de ce canevas structural.

#### 4 Domaines et trame : la flexion nominale live

Les paradigmes de la flexion nominale du live constituent en quelque sorte une extension de l'équipollence métrique observable en estonien, car les canevas de

<sup>9</sup> Bien que, comme le lecteur l'aura sans doute remarqué, je tente autant que possible d'éviter toute référence à des *processus*, afin de mettre en valeur les *agencements*, relevant de *contraintes* et non de *règles*.

<sup>10</sup> Car {L} en théorie des éléments note le voisement, non la classe naturelle des liquides. cf. *supra* note 5

type U-U ou  $\cup$ A-I dans des chaînes CVCV comme dans les exemples estoniens (1) *lugu* « histoire » et (2) *jõgi* « rivière » du tableau 3 (T3.1 & 2) sont réalisés en live sous forme de pieds secondaires plus complexes du point de vue de la trame élémentaire (cf. classes 102 *su'g* « famille » et 21 *kuo'd* « foyer » avec *stød*, ou arrêt glottique, en T.5 infra). A cette complexification s'ajoute une équipollence de coupe, nettement mise en valeur par l'essai de Kalevi Wiik (1989)<sup>11</sup>, visible dans les paradigmes Cl. 5, 7, 14, 21 du tableau 5 (T5), qui correspondent uniformément dans les autres langues fenniques à des toiles CVCV – bel exemple contre-intuitif de complexification de la chaîne syllabique supposée être la plus « naturelle » et la plus « simple » dans les langues du monde. Le *stød*, noté < ' > dans la graphie retenue ici, est absent de structures déjà lourdes en amont comme celles qui s'expriment par des mélodies de type {X}-@ en estonien avec groupes consonantiques internes, comme dans la classe 24 en T5. Il est en revanche présent dans des patrons syllabiques à première syllabe lourde par noyau long, mais le détail des contraintes syllabiques de ce phénomène nous entraînerait trop loin – qu'il suffise ici d'insister sur le déterminisme syllabique de ce phénomène, en termes de bornes. Les états de langue successifs supposés dans la description diachronique du live figurant en T4, repris à Tiit-Rein Viitso (2007), permettent d'observer les procédés impliqués dans l'émergence du *stød* live et de sa fonction de coupe syllabique : à partir d'un gabarit CVCV auquel est concaténé un CV casuel de partitif (CVCV $\oplus$ CV), la plasticité du squelette passe par différentes étapes d'intégration au domaine thématique : hiatus de premier degré (HIATUS 1), de second degré (HIATUS 2), allongement du noyau thématique (LONGUE), coupe interne entre syllabe radicale et syllabe thématique (COUPE FERME), allègement du noyau (NOY.TH.LEGER), et enfin, insertion de schwa, noté < õ > en graphie (SCHWA). En revanche, on notera dans le dernier exemple en T4 que la coupe ferme ne se produit pas sur une toile syllabique plus riche : \**kikkida* > *kikkõ* et non \**ki'kkõ*. Les exemples à l'illatif confirment ces contraintes liées à la grille (ou, métaphoriquement, à la *toile*) syllabique.

---

<sup>11</sup> V aussi Kiparsky 2006 pour une étude de phonologie récente sur la question du *stød* live, davantage axée sur un modèle d'analyse *moraique* cependant, que sur un modèle de *bornes syllabiques*

GABARIT	HIATUS 1	HIATUS 2	LONGUE	COUPE FORTE	NOYAU THEM. LEGER	SCHWA
CVCV@C V	-V <sup>c</sup> V- CVCV <sup>c</sup> V	-V.V- CVCV.V	CVCVV	CV <sup>c</sup> CCVV	CV <sup>c</sup> CCV	CV <sup>c</sup> CC@
<i>*tubada</i> <sup>12</sup> >	<i>*tuba<sup>d</sup>a</i> >	<i>*tuba.a</i> >	<i>*tubā</i> >	<i>*tu<sup>h</sup>bbā</i> >	<i>*tu<sup>h</sup>bba</i> >	<i>tu<sup>h</sup>bbō</i>
<i>*suguda</i> >	<i>*sugu<sup>d</sup>a</i> >	<i>*sugu.a</i> >	<i>*sugua</i> >	<i>*su<sup>h</sup>ggua</i> >	<i>*su<sup>h</sup>ggu</i> >	<i>su<sup>h</sup>ggō</i>
<i>*lugudag</i> >	<i>*lugu<sup>d</sup>a</i> >	<i>*lugu.a</i> >	<i>*lugua</i> >	<i>*lu<sup>h</sup>ggua</i> >		<i>lu<sup>h</sup>ggō</i> >
<i>*kikkida</i> >	<i>*kikki<sup>d</sup>a</i> >	<i>*kikki.a</i> >	<i>*kikkia</i> >	<i>*kik<sup>h</sup>kia</i> >		<i>kikkō</i>

Tableau 4 (T4). Complexification de structures CVCV... et CVCCV... en live, paradigmes de partitif singulier d'après les données de Viitso (2007)

L'ajustement d'un autre suffixe propice à l'émergence du *stod* sur un thème de patron CVCV, selon Viitso (2007), l'illatif en *\*-hen* < *\*-sen*, donne la séquence suivante, ex. : *\*tubahen* >> *\*tubaha* > *\*tubā<sup>h</sup>a* > *\*tuba.a* > *\*tubā* > *\*tu<sup>h</sup>bbā* > *\*tu<sup>h</sup>bba* > *tu<sup>h</sup>bbō* « chambre » (ILLSG)'; En revanche, dans des schèmes CVCCV-, la résorption de la laryngale, même d'une succession de laryngales se réalise sans coupe ferme : *\*riikkahehen* > *\*riikkahahan* >> *riikkō* « riche » (ILLSG).

Le tableau 5 présente un fragment de flexion nominale et adjectivale du live. La classification publiée alors dans la grammaire de Kersti Boiko ne comptait pas moins de 123 classes flexionnelles nominales et adjectivales et 50 classes verbales (Boiko 2001). La récente synthèse proposée par Tiit-Rein Viitso réduit considérablement cette monumentale nomenclature (Viitso, 2007 : 52-55, qui aboutit à 13 types principaux de paradigmes d'alternance de force). T5 ne réunit que quelques classes flexionnelles particulièrement représentatives des procédés flexionnels du live.

Classe Flex.		NOMIN.	GENITIF	PARTITIF	TRANSL.	ILLATIF	
Cl. 5	SG.	<i>tu'l</i>	<i>tu'l</i>	<i>tūlda</i>	<i>tu<sup>h</sup>lkōks</i>	<i>tu<sup>h</sup>llō</i>	« feu »
	PL.	<i>tu<sup>h</sup>ld</i>	<i>tu<sup>h</sup>ld</i>	<i>tu<sup>h</sup>ld'i</i>	<i>tu<sup>h</sup>ldkōks</i>	<i>tu<sup>h</sup>līz</i>	
Cl. 7	SG.	<i>lu'm</i>	<i>lu'm</i>	<i>lūnda</i>	<i>lu<sup>h</sup>mkōks</i>	<i>lu<sup>h</sup>mmō</i>	« neige »
	PL.	-	-	-	-	-	
Cl. 11	SG.	<i>lāpš</i>	<i>laps</i>	<i>lapstā</i>	<i>lapsōks</i>	<i>lapsō</i>	« enfant »
	PL.	<i>lapst</i>	<i>lapst</i>	<i>lāpši</i>	<i>lapstkōks</i>	<i>lāpšīz</i>	

<sup>12</sup> Items : *\*tuba-da* = « chambre », Partitif Singulier ; *\*sugu-da* = « famille », Partitif Singulier ; *\*lugu-dag* = « lire ». Infinitif I ; *\*kikki-da* = « coq », Partitif Singulier.

Cl. 13	Sg.	<i>nai</i>	<i>naiz</i>	<i>nāizta</i>	<i>naizōks</i>	<i>naizō</i>	« femme »
	Pl.	<i>naizt</i>	<i>naizt</i>	<i>naizi</i>	<i>naiztkōks</i>	<i>naiziz</i>	
Cl. 14	Sg.	<i>ve'ž</i>	<i>vie'd</i>	<i>vietā</i>	<i>vie'dkōks</i>	<i>vie'ddō</i>	« eau »
					<i>viedūdōks</i>	<i>vežiz,</i>	
	Pl.	<i>viedūd</i>	<i>viedūd</i>	<i>ve'žzi</i>		<i>viedīz</i>	
Cl. 17	Sg.	<i>kilgi</i>	<i>kilg</i>	<i>kilta</i>	<i>kilgōks</i>	<i>kilgō</i>	« côté »
	Pl.	<i>kilgōd</i>	<i>kilgōd</i>	<i>kilgi</i>	<i>kilgōdōks</i>	<i>kilgiz</i>	
Cl. 18	Sg.	<i>kieuž</i>	<i>kieud</i>	<i>kieta</i>	<i>kieudkōks</i>	<i>kieudō</i>	« corde »
	Pl.	<i>kiedōd</i>	<i>kiedōd</i>	<i>kieuzi</i>	<i>kiedōdōks</i>	<i>kieuziz</i>	
Cl. 19	Sg.	<i>tāuzi</i>	<i>tāud</i>	<i>tāāta</i>	<i>tāudkōks</i>	<i>tāudō</i>	« plein »
	Pl.	<i>tāādōd</i>	<i>tāādōd</i>	<i>tāuzi</i>	<i>tāādōdōks</i>	<i>tāuziz</i>	
Cl. 20	Sg.	<i>vořž</i>	<i>vord</i>	<i>vōrta</i>	<i>vordkōks</i>	<i>vordō</i>	« barre »
					<i>vōrdōdōks</i>	<i>vorziz</i>	
	Pl.	<i>vōrdōd</i>	<i>vōrdōd</i>	<i>vořzi</i>		<i>vōrdiz</i>	
Cl. 21	Sg.	<i>kuo'd</i>	<i>kuo'd</i>	<i>kuotā</i>	<i>kuo'dkōks</i>	<i>kuo'dāj</i>	« foyer »
	Pl.	<i>kuodūd</i>	<i>kuodūd</i>	<i>kuodīdi</i>	<i>kuodūdōks</i>	<i>kuodīz</i>	
Cl. 24	Sg.	<i>vōrgō</i>	<i>vōrgō</i>	<i>vōdōrta</i>	<i>vōrgōks</i>	<i>vōrgō(z)</i>	
	Pl.	<i>vōrgōd</i>	<i>vōrgōd</i>	<i>vōrgidi</i>	<i>vōrgōdōks</i>	<i>vōrgīz</i>	
Cl. 102	Sg.	<i>su'g</i>	<i>su'g</i>	<i>su'ggō</i>	<i>su'ggōks</i>	<i>su'ggō</i>	« famille »
	Pl.	<i>sugūd</i>	<i>sugūd</i>	<i>sugidi</i>	<i>sugūdōks</i>	<i>su'gzi</i>	

Tableau 5 (T5). Fragment de flexion nominale du live, d'après les données de Boiko et la classification de Tiit-Rein Viitso (2000 : 132-133)<sup>13</sup>

Les tableaux 6 et 7 proposent une réduction de la complexité apparente de ces paradigmes : en T6, les classes 5 et 11 du tableau 5 correspondant à des bases lexicales de type //tulī// et //lapsi//<sup>14</sup> sont analysées du point de vue de leur toile métrique et de leur trame élémentaire (ou canevas). Les concaténations entre les thèmes « lexicaux » (cf. note [11]) et les affixes sont décrites par le signe ⊕ (*domaines concaténatifs*). En T7, les types de thèmes (ou *stems*) attestés sont indexés en lettres grecques (α, β, γ, δ), permettant d'identifier les modèles ou prototypes qui rendent ce système apprenable, en termes de distribution des types (*domaines finis*).

<sup>13</sup> Cette petite grammaire d'apprentissage du letton a été rédigée par Kersti Boiko, mais la classification des paradigmes flexionnels est de Tiit-Rein Viitso, comme il est clairement précisé en quatrième de couverture de l'ouvrage.

<sup>14</sup> Ce sera ici le seul compromis que nous ferons avec la description de formes « sous-jacentes » ou de formes lexicales plutôt que réalisationnelles, à des fins de concision.

	NOMIN.	GENITIF	PARTITIF	TRANSL.	ILLATIF
SINGULIER	<i>tuli</i>	<i>tul</i>	<i>tul⊕du</i>	<i>tul⊕kõks</i>	<i>tul⊕l@</i>
	U-I	U-@	U <sup>LRD</sup> -A	U-{@}	
PLURIEL	<i>tul⊕d</i>	<i>tul⊕d</i>	<i>tuli⊕d'i</i>	<i>tuld ⊕kõks</i>	<i>tuli⊕iz</i>
		U-@	U-I	U-@	U-I
SINGULIER	<i>läpsi</i>	<i>laps</i>	<i>laps⊕tā</i>	<i>laps⊕ks</i>	<i>laps⊕</i>
	AI-@	A-@	A-A <sup>LRD</sup>	A-{@}	
PLURIEL	<i>laps⊕t</i>	<i>laps⊕t</i>	<i>läpsi</i>	<i>lapst⊕kõks</i>	<i>läpsi⊕iz</i>
		A-@	AI-I	A-{@}	AI-I

Tableau 6 (T6). Chaînes d'éléments par *domaines de concaténation* pour deux sous-classes flexionnelles nominales du live : CL. 5 & 11.

	NOMIN.	GENITIF	PARTITIF	TRANSL.	ILLATIF
SG.	U-I	U-@	U <sup>LRD</sup> -A	U-{@}	U-{@}
TULI	$\alpha$	$\beta$	$\gamma$	$\beta$	$\beta$
PL.	U-@	U-@	U-I	U-@	U-I
	$\beta$	$\beta$	$\alpha$	$\beta$	$\alpha$
SG.	AI-@	A-@	A-A <sup>LRD</sup>	A-@	A-@
LAPSI	$\alpha$	$\beta$	$\delta$	$\alpha$	$\alpha$
PL.	A-@	A-@	AI-I	A-@	AI-I
	$\beta$	$\beta$	$\gamma$	$\alpha$	$\gamma$

Tableau 7 (T7). Classification des chaînes d'éléments par *domaines finis* pour deux sous-classes flexionnelles nominales du live : CL. 5 & 11.

En dépit de cette richesse en classes flexionnelle, due à quelques paramètres concernant la toile syllabique et à des propriétés du cavevas des structures élémentaires consistant l'enveloppe de chromatisme et de sonorité des formes lexicales, le live continue de se comporter comme une langue de type incrémentiel (agglutinant) plutôt qu'inférentiel (ou fusionnel) – à ce titre, l'argumentation de Blevins (2006) pour l'estonien est exemplaire, et vaut pour le live également.

## 5 Coupe forte : le same nord

Ce survol nous permet désormais d'aborder, dans les grandes lignes, le système same, à l'aide des données de Mikko Korhonen (1981 : 136-138). Comme pour la présentation des faits du live et bientôt, du vote, je serai contraint de ne retenir qu'une dizaine de paradigmes à titre d'illustration. Les équivalents finnois, en regard des données same permettent de comparer avec la première langue que

nous avons observée dans cet itinéraire dans les systèmes flexionnels, qui en outre a l'avantage de maintenir la coda affixale supposée être diachroniquement le déclencheur de ce système d'alternance par gradation qualitative et quantitative. Les faits same vont en effet également dans ce sens. La colonne des alternances en T8 décrit les phénomènes de manière somme toute bien plus catégorielle que dans les cas précédents : le same durcit l'équipollence de degré fort et faible, mais selon un principe très efficace et simple à la fois – la corrélation de coupe de syllabe (Troubetzkoy 1986 : 234-237) –, selon le principe même de l'opposition classique entre « coupe ferme » et « coupe « lâche », caractéristique des langues germaniques (ex. *ich frage* vs. *du fragst* « je demande » vs. « tu demandes » : dans le premier cas, *ich frage*, la voyelle est longue et la consonne médiane est voisée, pour une syllabation de type CV-CV, dans le deuxième cas les deux segments sont brefs, et la consonne est sourde, pour une syllabation de type CVC...). Le contraste de coupe est patent en T8.1 (*dapp'* vs. *dāpe*, *dābe*). De (1) à (6), les alternances entre le « degré fort » (paradigme du nominatif singulier) et le « degré faible » (génitif SG. sauf en 8 et 10, au nominatif pluriel), creusent encore plus les écarts qualitatifs, en termes de structures internes des segments consonantiques médians, qu'en live, pour des schèmes correspondant à des patrons CVCV simples en finnois – mais sans pour autant opter pour une coupe par bornage glottique internalisé comme le fait le live. De 7 à 10, les schèmes de départ contiennent une occlusive (de 7 à 9) ou une liquide (en 10) géminée, qui est renforcée par une interruption glottique (C<sup>2</sup>C, le plus souvent réalisé <sup>2</sup>CC ou <sup>h</sup>CC), qui peut aussi se réaliser comme une géminée ultralongue, à la manière de l'estonien (qui renforce aussi ce type de toile prosodique par la quantité 3 au nominatif).

	Alternances	Same nord		Finnois		
		Degré fort	Degré faible	Degré fort	Degré faible	
1	CC vs. C	<i>dappe</i>	<i>dāpe</i> , <i>dābe</i>	<i>tapa</i>	<i>tavan</i>	« manière »
2	CC vs. H <sup>l</sup>	<i>goatte</i>	<i>goaðe</i>	<i>kota</i>	<i>kodan</i>	« foyer »
3	CC <sup>l</sup> vs. l	<i>saggje</i>	<i>saje</i>	<i>sija</i>	<i>sijan</i>	« endroit »
4	BB vs. B <sup>H</sup>	<i>suovva</i>	<i>suova</i>	<i>savu</i>	<i>savun</i>	« fumée »
5	NN vs. N	<i>namma</i>	<i>nama</i>	<i>nimi</i>	<i>nimen</i>	« nom »
6		<i>njunne</i>	<i>njune</i>	<i>nenä</i>	<i>nenän</i>	« nez »
7		<i>loap<sup>p</sup>pa</i>	<i>loappa</i>	<i>loppu</i>	<i>lopun</i>	« fin »

8	C <sup>2</sup> C vs. C	<i>vuog<sup>g</sup>ga</i>	<i>vuoggak</i>	onki	onget	« ligne(s) »
9		<i>ag<sup>g</sup>gja</i>	<i>aggja</i>	ukko	ukon	« vieil homme »
10	L <sup>2</sup> L vs. L	<i>viel<sup>l</sup>lja</i>	<i>vielljak</i>	veli	veljet	« frère(s) »

Tableau 8 (T8). Fragment de flexion nominale en same septentrional, d'après les données de Korhonen 1981 : 136-138.

En somme, le système same choisit de renforcer les écarts, aussi bien qualitatifs que quantitatif, ce qui enrichit son paramétrage prosodique mais aussi la structure interne de ses attaques, comme le suggèrent les segments spirantisés et voisés dans le paradigme de la coupe lâche, au « degré faible » – en revanche, les voyelles thématiques tendent à neutraliser leurs contrastes, tandis que les noyaux de la racine tendent à se complexifier, par diptongaison notamment (cf. Enguehard 2011). Les conséquences d'un tel système sont probablement d'une efficacité et d'une régularité supérieure au système de l'estonien et du live, bien que la taxinomie des classes flexionnelles du same reste un horizon de recherche insuffisamment exploré<sup>15</sup>.

## 6 Trame à ganularité fine : flexion vote

Enfin, pour clore ce survol des systèmes flexionnels fenno-same, dont j'ai tenté de montrer les lignes de force et de convergences, après l'exemple d'une langue qui a *renforcé les contrastes*, je me tournerai vers une langue qui a au contraire *affiné les contrastes* en jouant sur des multiples dimensions de la trame des contrastes structuraux servant de ressources à la construction des paradigmes flexionnels : le vote (dialecte de Vaipool, tel que décrit par T.R. Viitso 1981 : 96-97). Cette langue fennique méridionale, réputée proche de l'estonien plus que de toute autre langue fennique – et qui d'ailleurs a en commun avec l'estonien et le live de ne pas réaliser la sonante nasale du suffixe génitif –, fait contraster le degré de tension vocalique, comme le montrent les exemples en T9.1-5, où les formes de NF. SG. et de PART. SG. ainsi que de GEN. SG. s'opposent sur le grain fin du chromatisme, mais surtout, de la sonorité de la voyelle thématique. On remarquera que la gradation consonantique de l'attaque médiane fonctionne, dans les grandes lignes, comme en finnois ou en estonien, mais est aussi mobilisée dans les paradigmes de (4) à (7) en T9 pour répartir les types de stems ou de thèmes

<sup>15</sup> v. Bye 2007 pour une modélisation en phonologie déclarative du same d'Inari, qui diffère de l'approche présentée ici par le haut degré de complexité des catégories retenues pour l'analyse. Bye oppose des « hypergemminates » à des « hypersingletons », dont la corrélation de *coupe lâche vs. coupe ferme* permet de faire l'économie. Les systèmes grammaticaux des langues du monde ont recours à des procédés efficaces et parcimonieux, y compris pour creuser les écarts entre paradigmes

flexionnels dans les paradigmes. Cette équipollence de force pour l'attaque médiane du partitif avec les autres paradigmes est due à un phénomène d'alternance compensatoire partagé avec des dialectes du Savo, mais il est impossible d'en dire plus ici.

	NF. SG.	PART. SG.	GEN. SG.	NF. PL.	Estonien NF. / GEN. SG.	Traduction
1.	<i>vakk'</i>	<i>vakkà</i>	<i>vakā</i>	<i>vakad</i>	vakk/vaka	balance
2.	<i>vill'</i>	<i>villà</i>	<i>villà</i>	<i>villad</i>	vill/villa	laine
3.	<i>čell'</i>	<i>čelloa</i>	<i>čellò</i>	<i>čellod</i>	kell/kella	heure
4.	<i>vaka</i>	<i>vakkà</i>	<i>vagā</i>	<i>vagad</i>	vagane / vagase	important
5.	<i>sōta</i>	<i>sōttà</i>	<i>sōa</i>	<i>sōad</i>	sōda/ sōa	guerre
6.	<i>elo</i>	<i>elloa</i>	<i>elō</i>	<i>elod</i>	elu/elu	vie
7.	<i>čivi</i>	<i>čivviä</i>	<i>čivvē</i>	<i>čived</i>	kivi/kive	Pierre

Tableau 9 (T9). Fragment de flexion nominale du vote (*vatja*) de Vaipool ; données de Viitso 1981 : 96-97.

Le vote fait donc jouer des effets de *trame prosodique et segmentale* dans des domaines restreints à la syllabe thématique sans pour autant, à la différence de l'estonien et du live, faire appel à une alternance métrique qui creuserait les écarts dans les effets de symétrie et d'asymétrie de la *toile prosodique*. Il concentre davantage les effets de contrastes sur le *canevas*, et sur des *domaines* restreints, limités à la tension des attaques et des noyaux. Plus qu'une voie moyenne ou qu'un compromis, c'est une broderie en fine dentelle qu'il compose par ses agencements de contrastes paradigmatiques.

## 7 Conclusion

Holisme, continuité, axialité, causalité, unité générique, cohérence structurale et finalité sont les huit jalons de toute synthèse empirique. *Holisme* par la recherche de la logique qui préside à l'organisation de la forme observable et qui rend compte de la relation entre le tout et les parties. *Continuité* d'un système à l'autre et entre les parties d'une totalité systémique. *Axialité* des options structurales et des lignes de force observables dans les systèmes, comme le paramétrage en termes d'équipollence métrique, de corrélation de coupe, de neutralisation de l'attaque thématique en situation de marquage affixal, actif ou sous forme de *traces*. *Causalité* à travers ce qu'on peut préjuger des étapes évolutives ou changements

successifs. *Unité générique*, en termes de contraintes de syllabation et d'agencement de la plasticité des enveloppes de chromatisme et de sonorité. *Cohérence structurale* en dépit de la mixité des solutions et la coexistence de plusieurs mécanismes ou solutions. *Finalité* ou téléologie des équilibres qui découlent de cette harmonisation, ou que le système tente de préserver. Nous avons commencé avec une toile, un canevas et des ciseaux pour la coupe de la matière sonore signifiante, nous sommes passés par une galerie de portraits (dialectes fenniques septentrionaux, estonien, live, same nord, vote), pour parvenir au terme de ce parcours à l'entrée d'une nouvelle galerie, qui se déploie dans un espace holographique : celui de l'architecture des représentations morphologiques dans les langues du monde, dont les langues fenno-same présentant un réseau de paradigmes parmi d'autres. Un espace où, dans le lexique qui en constitue les volumes et les grains, tout est grammair, mais avec une telle économie de moyens, qu'il est ardu de voir au-delà des distorsions anamorphiques de l'hologramme. Les modèles formels permettent d'ajuster notre regard afin de saisir les contours de ces objets, que notre conscience d'*homo loquens* déforme par les nécessités de notre *Gestalt* perceptive, mais aussi par nos routines analytiques.

## Bibliographie

- Angoujard Jean-Pierre, 2006. *Phonologie déclarative*, Paris, CNRS.
- Blevins James, 2008. “Declension Classes in Estonian”, *Linguistica Uralica* 44-4 : 241-267.
- Blevins James, 2008. “Word-Based Morphology”, *Journal of Linguistics* 42 : 531-573.
- Boiko Kersti, 2000. *Līvõ kēļ ; Lībiešu valoda*, Riga, Livu Savieniba.
- Bye Patrik, 2007 “Grade Alternation in Inari Saami and Abstract Declarative Phonology”, in Toivonen, Ida & Nelson Diane, *Saami Linguistics*, Amsterdam, John Benjamins, pp. 53-89.
- Enguehard Guillaume, 2011. *La Nature de l'Accent en Same du Sud : Une Introduction à l'Analyse de l'Harmonie vocalique*, mémoire de M1, dir. Philippe Ségéral, Université de Paris 7 (140 p.).
- James William, [1906-07] 2007. *Le pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, trad. de Nathalie Ferron, Paris, Flammarion.
- Kettunen Lauri, 1960. *Suomen lähisukukielten luonteenomaiset piirteet*, Helsinki, SUST 119.
- Kiparsky Paul, 2006. “Livonian stød”, (publié en ligne) <http://www.stanford.edu/~kiparsky/Papers/livonian.pdf>
- Korhonen Mikko, 1981. *Johdatus lapin kielen historiaan*, HKI, SKS.
- Léonard Jean Léo, 2005. “Complexité et simplification en phonologie, invariants dans les tendances des coronales : la laminalisation des affriquées”, *Actes du 3<sup>e</sup> colloque Cerlityp*. Paris, novembre 2002, Lille, Editions du Septentrion : 141-160.
- Léonard Jean Léo, 2005. “Continuité et dimension des aires contre isoglottisme : le réseau dialectal nord-fennique”, in Fernandez-Vest, J. (éd.) *Les langues ouraliennes aujourd'hui : approche linguistique et cognitive – The Uralic Languages today : a cognitive and linguistic approach*, Paris, Honoré Champion, Bibliothèque de l'École des Hautes Etudes à la Sorbonne : 209-222.
- Léonard Jean Léo, 2008. “Morphs and Stems: the Realisational Drift in Uralic Morphology and the Iconicity Paradox as a Cognitive Asset for Language Evolution Theory (LET)”, *International Conference on Cognitive and Functional Perspectives on Dynamic Tendencies in Languages*, Université de Tartu, exemplier.
- Léonard Jean Léo, 2011. “Le vepse en tant que prisme typologique : universalité, fennicité et spécificité ; ou de la beauté discrète des jardins japonais en

*morphologie flexionnelle*”, à paraître dans les *Actes des Journées fenniques*, Institut Finlandais, Paris novembre 2011.

- Leskinen Heikki, 1981. *Suomen murteiden historiaa* [Histoire des dialectes finnois], 3 fascicules, Publications du département de Finnois de l'Université de Jyväskylä.
- Scheer Tobias, 2004. *A lateral theory of phonology: what is CVCV, and why should it be ?* Mouton de Gruyter.
- de Sievers Fanny, 1993. *Parlons estonien ; une langue de la Baltique*, Paris, L'Harmattan.
- Stump Gregory, 2001. *Inflectional Morphology. A Theory of Paradigm Structure*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Troubetzkoy, N.S. 1986. *Principes de phonologie*, Paris, trad. J. Cantineau, Klincksieck.
- Viitso Tiit Rein, 1981. *Läänemeresoome fonoloogia küsimusi*, Tallinn, KKI.
- Viitso Tiit Rein, 2007. “Livonian Gradation: Types and Genesis”, *Linguistica Uralica*, 43 : 45-62.
- Wiik Kalevi, 1989. *Liivin katko*, Turku, Université de Turku, département de phonétique.

## Comment identifier le sujet des phrases copulatives du hongrois ?

### 1 Introduction

Identifier le sujet d'une phrase n'est pas forcément une tâche facile, d'autant plus que les critères applicables risquent de varier d'une langue à l'autre. Par ailleurs, les critères employés pour une même langue se situent souvent sur des niveaux d'analyse variés : morphologique, syntaxique, sémantique ou même prosodique. La distinction du sujet et du prédicat s'avère particulièrement délicate dans le cas d'une structure copulative construite sur deux expressions nominales définies<sup>1</sup>. Ce n'est pas étonnant que pour une langue comme le hongrois où la position syntaxique d'un constituant ne dépend nullement de sa fonction grammaticale, il n'y a toujours pas de consensus au sein de la communauté scientifique hongroise quant à l'identification des fonctions grammaticales dans ce type de structures copulatives.

Dans cette étude, nous examinons les critères généralement employés pour identifier le sujet dans une structure identificationnelle pour ne retenir finalement que celui de l'accord grammatical. Nous visons à montrer que ce critère morpho-syntaxique permet de sélectionner comme sujet le constituant qui fonctionne aussi comme sujet sur le plan sémantique.

Dans la Section 2, nous présentons les deux positions opposées adoptées par les linguistes hongrois depuis le XIX<sup>e</sup> siècle pour analyser les structures identificationnelles. Nous nous concentrons ensuite sur le critère de l'accord en nombre et en personne que nous considérons comme seul critère formel fiable pour distinguer le sujet et le prédicat dans ce type de constructions. La Section 3 constitue la partie centrale de notre étude : elle est fondée sur l'analyse des résultats d'un questionnaire portant sur une série de phrases identificationnelles qui présentent une dissymétrie de personne ou de nombre entre le sujet et le prédicat. Enfin, pour conclure nous énumérons dans la Section 4 les facteurs qui semblent influencer l'accord du verbe dans ces constructions.

---

<sup>1</sup> Pour simplifier la terminologie, nous utiliserons dorénavant le terme *identificationnel* pour désigner ce type de phrase copulative

## 2 Un long débat

En hongrois, le sujet de la phrase peut apparaître dans une multitude de positions syntaxiques, en fonction de son statut discursif et de ses propriétés référentielles.

L'ordre des constituants d'une phrase copulative comportant trois éléments de base (le sujet, un constituant prédicatif et la copule) obéit au principe suivant : le constituant qui comporte l'accent principal précède directement la copule (cette position préverbale est donc toujours occupée par l'un des constituants de la phrase copulative), alors que le constituant non-accentué est en tête de la phrase (en position de Topique) ou suit la copule. Sur la base de ces régularités, les combinaisons possibles des trois constituants donnent les quatre variantes ci-dessous :

- (1) a  $\text{Robi}_{\text{TOP}}$  A LEGJOBB BARÁTOM volt. 'Robi a été mon meilleur ami'  
R. le meilleur ami-mon était  
b  $\text{ROBI}$  volt a legjobb barátom. 'C'était R. qui était mon meilleur ami'  
c A LEGJOBB BARÁTOM volt Robi. 'Il était mon meilleur ami, R.'  
d A legjobb barátom $_{\text{TOP}}$  ROBI volt. 'Mon meilleur ami, c'était R.'

Un débat de plus d'un siècle oppose les syntacticiens hongrois au sujet de la fonction grammaticale des constituants nominaux d'une structure identificationnelle comme ceux de la série dans (1). Bien que ce débat ait beaucoup perdu de sa vigueur, deux positions de base semblent subsister à l'heure actuelle.

### 2.1 Approche « discursive »

Selon la conception que l'on pourrait qualifier de « discursive », le constituant préverbal accentué fonctionnerait comme prédicat de la phrase (Kicska 1908, Károly 1952, Elekfi 1966, É. Kiss 2004, 2011). L'accentuation d'une phrase est en fait liée à la structuration informationnelle de celle-ci : le constituant accentué est un élément « rhématique », fonctionnant comme « prédicat logique » dans la mesure où il véhicule une information nouvelle. De même, le constituant non-accentué correspond au « sujet logique » de la phrase, puisque c'est à propos de son référent que le locuteur cherche à communiquer une information nouvelle.

L'une des critiques souvent formulées à l'égard de la position « discursive » est qu'elle traite les constructions identificationnelles de façon divergente des structures non-copulatives. En effet, à l'exception de É. Kiss, tous les tenants de la position discursive identifient le verbe comme noyau prédicatif dans une structure comportant un verbe non-copulatif, indépendamment des propriétés prosodiques des constituants. De même, ils analysent comme sujet l'expression nominale avec laquelle le verbe s'accorde en nombre et en personne. Ainsi, dans une phrase comme (2) ci-dessous le GN au nominatif est identifié comme sujet, bien qu'il comporte le même accent principal que le constituant *Robi* dans (1b) :

- (2)  $\text{ROBI}$  vitte el a könyveket. 'C'est R. qui a emporté les livres'  
R. a emporté-Pfx le livres-ACC

La position adoptée par É. Kiss (2004, 2011) est plus systématique, dans la mesure où pour elle, la fonction de prédicat est associée au constituant focalisé dans tous les types de phrases. L'inconvénient de sa conception est, cependant, qu'elle aboutit à un mélange des plans : alors que sur le plan morphologique l'argument au nominatif (plus précisément, non marqué casuellement) d'un verbe bivalent s'oppose à un argument casuellement marqué du même verbe où le premier s'analyse comme sujet<sup>2</sup> et le dernier comme complément du verbe, le constituant qui se comporte morphologiquement comme sujet sera analysé comme prédicat sur le plan syntaxique s'il est focalisé.

## 2.2 Approche « référentielle »

La conception opposée à la conception « discursive » est celle que nous appelons « référentielle ». Cette approche se fonde sur l'observation que dans une structure identificationnelle, l'un des deux constituants nominaux est « plus référentiel » que l'autre : le premier désigne généralement une entité tandis que l'autre GN se réfère à une propriété associée à cette entité. Dans la série (1) ci-dessus par exemple, le nom propre *Róbi* désigne un individu déterminé et le GN *a legjobb barátom* 'mon meilleur ami' sert à caractériser cet individu. Les représentants de la conception « référentielle » (Hetzron 1970, Lengyel 2000, Peredy 2009) postulent que dans une structure identificationnelle, c'est le GN le plus référentiel qui fonctionne comme sujet.

Il est facile de démontrer à l'aide de la série (1) que les deux approches convergent pour deux types de structures (notamment celles illustrées par (1) a et (1) c) alors qu'elles aboutissent à des analyses divergentes pour les constructions dans lesquelles le constituant plus référentiel est focalisé.

L'approche « référentielle » a l'avantage d'être compatible avec le traitement des autres types de phrases (copulatives ou non-copulatives), dans lesquelles la relation grammaticale sujet-prédicat se fonde généralement sur une relation de prédication sémantique. Un prédicat verbal ou adjectival dénote une propriété associée à un individu (ou un ensemble d'individus) dénotés par le sujet grammatical de la phrase. Pourtant, comme on peut l'observer dans de nombreuses langues, une relation de prédication qui se définit entre deux constituants au niveau grammatical ne correspond pas nécessairement à une relation analogue au niveau

---

<sup>2</sup> Le critère du marquage casuel n'est applicable que de façon limitée à une structure identificationnelle. Si l'on transforme une telle structure en une prédication seconde, on observe une asymétrie au niveau du marquage casuel des deux GN :

(i) *Róbi tartom a legjobb barátomnak.* 'Je tiens R. pour mon meilleur ami'  
R -acc tiens ISg le meilleur ami-mon-dat

(ii) \**A legjobb barátomat Robinak tartom.* 'Je tiens mon meilleur ami pour R.'  
le meilleur ami-mon-acc R -dat tiens ISg

Par ailleurs, Kádár (2006) cite la tournure quasi-figée suivante, où l'un des GN d'une structure identificationnelle est au datif

(iii) *Ha neked volnék.* 'Si j'étais toi...'  
si tu-dat serais ISg

sémantique. En français standard par exemple, on distingue au moins deux types de structures identificationnelles suivant que le constituant plus référentiel occupe la position du sujet grammatical ou celle de l'attribut<sup>3</sup> :

- (3) a Robert est mon meilleur ami  
b Mon meilleur ami est Robert.

Pour décider de la pertinence de l'approche « référentielle », on devrait disposer, pour le hongrois, de critères formels comparables à celui de l'ordre des constituants ou le test de la pronominalisation employés dans le cas du français. Toutefois, ces critères ne sont pas applicables aux structures identificationnelles du hongrois.

### 2.3 Le critère de l'accord grammatical

L'un des critères généralement appliqués pour identifier le sujet grammatical dans les différentes langues<sup>4</sup> est celui de l'accord grammatical. Ce critère se fonde sur l'observation que dans la plupart des cas, le verbe s'accorde en nombre et en personne (et, le cas échéant, en genre) avec son sujet grammatical. Il semble aussi opératoire en hongrois, mais il s'avère problématique dans le cas d'une phrase copulative, et ceci pour deux raisons. Premièrement, dans une structure attributive du hongrois la copule est obligatoirement absente<sup>5</sup> à la troisième personne du présent de l'indicatif :

- (4) Pali a gimnázium igazgatója    Ø / volt. 'P. est / a été le directeur du lycée'  
P. le lycée                    directeur-poss                    était

Deuxièmement, le nombre grammatical du sujet détermine non seulement celui de la copule, mais aussi celui du constituant nominal ou adjectival prédicatif. Ainsi, deux expressions nominales qui fondent une structure identificationnelle partagent généralement les mêmes traits de nombre. Si elles ont en outre les mêmes traits de personne, rien ne permet de décider lequel des deux constituants nominaux gouverne l'accord avec la copule :

- (5) a Pali lesz a főnök. 'C'est P. qui sera le chef'  
P. sera le chef  
b Én lesz-ek a főnök. 'C'est moi qui serai le chef'  
je serai le chef

---

<sup>3</sup> Cette différence de structure est à l'origine de la dichotomie prédicationnelle-spécificationnelle employée depuis Higgins (1979) dans la classification des structures copulatives. Voir aussi Declerck (1988) sur cette dichotomie de base et les notions qui lui correspondent dans la littérature.

<sup>4</sup> Sur l'hétérogénéité de la notion de sujet et la variété des critères appliqués pour identifier cette fonction grammaticale dans les différentes langues, voir entre autres Creissels (1995).

<sup>5</sup> Quant au statut de la copule dans ces constructions, certaines approches postulent en linguistique hongroise que dans les phrases comportant un prédicat adjectival ou un nom sans déterminant prédicatif la copule est absente à la troisième personne, alors qu'elle est présente sous forme d'un morphème zéro dans les structures identificationnelles. Sur les arguments en faveur de ce traitement différenciel, voir entre autres Kálmán (2001).

Contrairement à (5a), l'identification du sujet ne pose pas de problème dans (5b) : la copule s'accorde en personne (et en nombre) avec le pronom personnel. Notons au passage qu'on repère ici une différence essentielle entre le hongrois et le français, dans la mesure où le hongrois n'autorise généralement pas l'accord du verbe avec le constituant non-pronominal si la phrase comporte un pronom personnel<sup>6</sup>.

Il n'est pas étonnant que le critère de l'accord ait aussi été évoqué de nombreuses fois en linguistique hongroise. Ceux qui soutiennent qu'il n'est pas possible de décider *a priori* quel est le sujet d'une structure identificationnelle proposent généralement d'examiner les phrases qui présentent une asymétrie de nombre grammatical, notamment celles qui comportent un pronom personnel ou un nom collectif. Dans sa grammaire descriptive du hongrois (Lengyel 2000), Lengyel affirme que si l'une des deux expressions nominales (ou chacune des deux) est un pronom personnel, on attribue la fonction de sujet à l'élément avec lequel le V est accordé. Toutefois, elle ne propose aucune règle qui puisse rendre compte de la motivation du choix du locuteur concernant l'accord du verbe. Le principe qui nous semble se dégager à partir des exemples qu'elle cite ((6) et (7) ci-dessous) est le suivant : si les deux GN n'ont pas les mêmes traits morphologiques, le verbe est accordé avec le GN qui précède le verbe (plus précisément, le GN qui est en position de Topic). Ce principe paraît totalement ad hoc, d'autant plus que le nombre limité des exemples sur lesquels il se fonde ne rendent pas possible de formuler une généralisation quelque peu fiable.

(6) *Te nem vagy én.* 'Tu n'es pas moi'  
 tu Cop-2Sg je

(7) *Péter nem lesz te.* 'Pierre ne sera pas toi'  
 P Cop-3Sg tu

Selon Kádár (2006), dans une phrase copulative l'accord du verbe se fait à la fois avec le sujet et le prédicat, à l'exception des phrases qui contiennent des noms collectifs. Pour soutenir cette hypothèse, elle propose d'observer deux exemples comportant un nom collectif et un nom au pluriel :

(10) *A gyerekek voltak a kórus.* 'Les enfants étaient le chœur'  
 le enfants étaient le chœur

(11) *A lámpák a díszlet volt ? voltak.* 'Les lampes étaient le décor'  
 le lampes le décor était étaient

Tout en admettant ici aussi que deux exemples ne suffisent pas pour généraliser, on voit que dans chacun des deux cas le verbe est accordé avec le constituant qui occupe la position du Focus préverbal<sup>7</sup>. On aboutit donc à un principe opposé à celui que avons tenté de formuler sur la base des exemples de Lengyel (2000).

<sup>6</sup> Comparons à cet égard les structures identificationnelles ci-dessous avec leurs équivalentes hongroises.  
 (i) C'est moi / It's me

(ii) *Ez én voltam / \*Ez en volt*  
 ce je étais ce je était

<sup>7</sup> Il faut noter cependant qu'aucun de nos informants n'a accepté l'accord de la copule avec le nom collectif dans (11), contrairement au jugement de Kádár et de ses informants.

Les contradictions que nous venons de signaler ne signifient pas pour autant que la sélection d'un candidat pour l'accord du verbe soit le résultat d'un triage aléatoire. Le fait que les locuteurs natifs ne sont généralement pas libres dans leur choix montre qu'il existe un ou peut-être plusieurs principes qui déterminent l'accord du verbe. Ce sont ces principes que nous cherchons à révéler dans les sections qui suivent.

### 3 Enquête sur questionnaire

Dans cette section, nous présentons les résultats d'une petite enquête que nous avons menée auprès d'une vingtaine de locuteurs natifs hongrois, âgés entre 25 et 30 ans pour la plupart. Nous avons fait remplir à nos informants un questionnaire qui portait sur une quarantaine de phrases identificacionnelles représentant une dissymétrie de personne ou de nombre entre les deux GN qui les comportent. La plupart des phrases qui constituaient le questionnaire ont été soumises aux jugements d'acceptabilité des locuteurs ; dans certains cas, les informants ont également dû donner leur avis sur la ou les interprétations possibles d'une même construction.

L'objectif de notre enquête était d'examiner les facteurs qui semblent influencer l'accord en nombre et en personne du verbe et, indirectement, la sélection du sujet grammatical dans les structures identificacionnelles. Les paramètres que nous avons pris en considération dans la constitution des exemples sont les suivants : le degré de référentialité des constituants nominaux, leurs propriétés morphologiques (nombre et/ou personne), ainsi que leur position syntaxique (et, de manière étroitement lié à ce dernier facteur, leur statut discursif).

Dans ce qui suit, nous présentons et analysons les résultats des jugements portés sur un sous-ensemble des items du questionnaire. Ce sous-ensemble comporte exclusivement des structures dans lesquelles un GN dénotant un objet sémantique de type individu (le « sujet sémantique ») s'oppose à un GN qui réfère à une propriété (le « prédicat sémantique »)<sup>8</sup>. Les exemples analysés se divisent en quatre séries, mettant en jeu des paramètres variés.

#### 3.1 Première série des données

La première partie du questionnaire était constituée de huit phrases copulatives interrogatives ou déclaratives. Chacune des phrases est intégrée dans le même type de contexte : il s'agit d'un entretien sur la mise en scène d'une représentation théâtrale psychodramatique où chaque membre de la troupe doit

---

<sup>8</sup> Ce sont donc des constructions predicationnelles et des constructions spécificationnelles, en utilisant la terminologie généralement adoptée depuis Higgins (1979). Le reste du questionnaire est construit sur un ensemble de phrases copulatives comportant le pronom démonstratif *ez Ezek 'ce'*, appelées phrases copulatives identificacionnelles par Higgins.

incarner la personnalité d'un autre membre. Les structures à évaluer reposent sur deux éléments pronominaux (pronoms interrogatifs et/ou pronoms personnels) dont l'un désigne la personne censé jouer un certain rôle et l'autre le rôle incarné par celle-ci. La relation entre l'acteur et son rôle correspond en fait à une relation de prédication ordinaire entre un objet sémantique de type individu et une propriété associée à cet individu. Au sein de cette relation sémantique l'expression qui désigne l'individu (autrement dit, le constituant « plus référentiel », évoqué dans la Section 2.2) peut être identifiée comme sujet sémantique alors que l'expression qui désigne le rôle se voit associer la fonction de prédicat sémantique.

L'objectif de cette première série de données a été d'examiner dans quelle mesure le statut référentiel du constituant nominal influence l'accord du verbe. Nous avons également fait varier la position syntaxique des constituants (Topic, Focus ou position postverbale), ainsi que les traits de personne de ceux-ci. Après avoir visualisé la phrase en question, les informants ont été amenés à choisir entre quatre types d'options portant sur l'interprétation et l'acceptabilité de la phrase : a) un paraphrasage de la phrase tel que le pronom A désigne l'individu et le pronom B désigne le rôle ; b) un paraphrasage inverse de celui de l'option a) ; c) la phrase en question est ambiguë ; d) la phrase en question est inacceptable.

Les deux premières phrases à tester comportent le pronom interrogatif *ki* 'qui' et un pronom personnel de 2<sup>e</sup> personne (*te* 'tu'). Étant donné qu'en hongrois la place du pronom interrogatif est fixe (position immédiatement préverbale du Focus), nous n'avons pas cherché à varier la position syntaxique des constituants, seul l'accord grammatical est modifié systématiquement. Pour chacune des options, nous avons marqué le pourcentage des locuteurs qui ont l'ont choisie.

- (12) *Ki leszel te?*  
 qui Cop-2Sg tu  
 a) 'Le rôle de qui vas-tu jouer?' 82%  
 b) 'Qui va jouer ton rôle?' 9%  
 c) Phrase ambiguë 17%  
 d) Phrase inacceptable
- (13) *Ki lesz te?*  
 qui Cop-3Sg tu  
 a) 'Qui va jouer ton rôle?' 39%  
 b) 'Le rôle de qui vas-tu jouer?'  
 c) Phrase ambiguë  
 d) Phrase inacceptable 61%

L'évaluation des jugements portés sur (12) et (13) permet de faire deux observations. Premièrement, dans chacun des deux cas la plupart des locuteurs ont opté pour l'interprétation où le verbe s'accorde avec le terme qui désigne l'individu auquel s'associe un rôle particulier. La base de l'accord grammatical est donc le sujet sémantique ici, indépendamment de la position syntaxique du constituant en question. Deuxièmement, le niveau d'acceptabilité de la phrase baisse considérablement si le verbe est accordé avec le pronom interrogatif.

Les quatre phrases suivantes du questionnaire comportent le pronom personnel de 1<sup>re</sup> personne du singulier *én* 'je' et celui de 2<sup>e</sup> personne du singulier *te* 'tu'. Dans chacun des cas à tester, la copule est accordée avec le pronom *én*, et les positions respectives des constituants correspondent aux quatre variations

séquentielles que les règles syntaxiques du hongrois autorisent. Sur ce plan, (14)-(17) ci-dessous sont analogues aux membres de la série (1) analysés dans la Section 2.

- (14) ÉN<sub>TOP</sub> TE leszek.  
 je tu Cop-1Sg  
 a) C'est ton rôle que je joue. 91%  
 b) C'est toi qui joue mon rôle'.  
 c) Phrase ambiguë 4%  
 d) Phrase inacceptable 4%
- (15) ÉN leszek te.  
 je Cop-1Sg tu  
 a) C'est moi qui joue ton rôle' 87%  
 b) C'est mon rôle que tu joues'.  
 c) Phrase ambiguë 9%  
 d) Phrase inacceptable 4%
- (16) TE leszek én.  
 tu Cop-1Sg je  
 a) C'est ton rôle que je joue. 73%  
 b) C'est toi qui joue mon rôle'.  
 c) Phrase ambiguë 4%  
 d) Phrase inacceptable 26 %
- (17) Te<sub>TOP</sub> EN leszek.  
 tu je Cop-1Sg  
 a) C'est moi qui joue ton rôle'. 82%  
 b) C'est mon rôle que tu joues'.  
 c) Phrase ambiguë 9%  
 d) Phrase inacceptable 9%

Ici aussi, la grande majorité des locuteurs ont attribué à chacun des exemples l'interprétation où sujet grammatical et sujet sémantique coïncident. L'acceptabilité de la construction semble cependant être influencée par la position syntaxique des constituants : les phrases dans lesquelles le sujet est en tête de la phrase ont été jugées plus acceptables que celles où il est précédé d'un ou plusieurs constituants. La variante la moins acceptée est celle où le sujet est en position postverbale.

La première série se clôt par deux phrases dans lesquelles la copule est accordée avec le pronom personnel de 2<sup>e</sup> personne du singulier *te* 'tu'. Nous n'avons testé que deux variantes ici, celle où *te* occupe la position du Topic et celle où il suit la copule. Rappelons que (14)-(17) représentent les deux configurations syntaxiques le plus largement acceptées (voir (14)) et le plus largement contestées (à comparer avec (16)), respectivement.

- (18) Te<sub>TOP</sub> EN leszel.  
 tu je Cop-2Sg  
 a) C'est mon rôle que tu joueras. 66%  
 b) C'est moi qui jouerai ton rôle.  
 c) Phrase ambiguë 8%  
 d) Phrase inacceptable 26%
- (19) ÉN leszel te  
 je Cop-2Sg tu  
 a) C'est mon rôle que tu joueras. 48 %  
 b) C'est moi qui jouerai ton rôle  
 c) Phrase ambiguë 4%  
 d) Phrase inacceptable 48%

Les phrases (18) et (19) ci-dessus montrent – tout comme les autres membres de la série – une préférence nette pour sélectionner comme sujet l’expression qui réfère à un objet sémantique de type individu, face au rôle incarné par celui-ci. Toutefois, comme les jugements d’acceptabilité de ces phrases l’indiquent, les deux dernières phrases sont perçues comme plus ou moins bizarres par un nombre considérable de locuteurs. Le seul paramètre qui permette de les différencier de leurs analogues (14) et (16) étant le trait morphologique de personne, nous formulons l’hypothèse que, toutes choses étant égales par ailleurs, un pronom personnel de 1<sup>re</sup> personne est un meilleur candidat pour la fonction de sujet qu’un pronom personnel de 2<sup>e</sup> personne dans une structure identificationnelle construite sur ces deux pronoms personnels. En considérant l’ensemble des phrases de la première série, nous incluons cette généralisation dans une hypothèse plus générale qui établit une hiérarchie d’acceptabilité des sujets pronominaux dans les constructions identificationnelles asymétriques sur le plan morphologique, où l’élément supérieur est plus acceptable comme sujet que l’élément qui le suit dans la hiérarchie<sup>9</sup> :

(20) pronom personnel de 1<sup>re</sup> personne > pronom personnel de 2<sup>e</sup> personne > pronom interrogatif

Quant au paramètre de la position syntaxique des constituants, (18) et (19) semblent corroborer l’observation formulée au sujet de (14) et (16) : la position préverbale est favorisée par le sujet dans ces constructions.

### 3.2 Deuxième série des données

La deuxième série est constituée de phrases qui comportent deux GN (de type « individu » et de type « rôle ») présentant une dissymétrie de nombre grammatical ou de nombre naturel. L’un des deux GN est un pronom interrogatif (au singulier ou au pluriel<sup>10</sup>), l’autre est un GN plein. Le contexte a été légèrement modifié : cette fois-ci, il s’agit de la mise en scène du conte « Blanche-Neige et les sept nains ». Afin de créer une dissymétrie de nombre, nous avons proposé une situation où une même personne doit jouer le rôle des sept nains. Dans nos exemples, nous avons par ailleurs exploité une particularité morphologique des GN en hongrois, notamment qu’un nom modifié par un numéral, bien que l’expression dénote une pluralité, doit rester au singulier. Evidemment, employé comme sujet, un tel GN entraîne la présence d’une forme verbale conjuguée au singulier. Comparons à cet égard les exemples ci-dessous :

(21) a A gyerekek játszanak a kertben ‘Les enfants jouent dans le jardin’  
 le enfant-Pl joue-Pl le jardin-dans  
 b A három gyerek játszik a kertben ‘Les trois enfants jouent dans le jardin’  
 le trois enfant-Sg joue-Sg

<sup>9</sup> Cette hiérarchie peut être considérée comme un cas particulier de la Hiérarchie d’Empathie de Structure Supertficielle (*Surface Structure Empathy Hierarchy*) et de la Hiérarchie d’Empathie des Actes de Langage (*Speech Act Empathy Hierarchy*) proposées dans Kuno (2004).

<sup>10</sup> En hongrois, les pronoms interrogatifs désignant des individus et des objets sont susceptibles de varier en nombre, à comparer par exemple *ki* ‘qui-Sg’ et *kik* ‘qui-Pl’.

Dans la deuxième série du questionnaire, nous n'avons proposé qu'une seule interprétation à prendre en considération et les locuteurs ont dû décider si la phrase en question est acceptable, bizarre ou inacceptable avec l'interprétation indiquée.

Les trois exemples ci-dessous comportent un pronom interrogatif au singulier et un GN plein au pluriel ou singulier, désignant une pluralité :

- (22) *Ki lesz a hét törpe?* 'Qui jouera le rôle des sept nains?'  
 qui Cop-Sg le sept nain  
 OK 100 %
- (23) *Ki lesz a törpék?* 'Qui jouera le rôle des nains?'  
 qui Cop-Sg le nains  
 OK 43%, ? 22% \* 35%
- (24) *Ki lesz Péter?* 'Pierre jouera le rôle de qui?'  
 qui Cop-Sg Pierre  
 OK 96% \*4%

Dans (22) et (23), le pronom interrogatif est le sujet sémantique, alors que dans (24) il désigne le rôle joué par Pierre. Les taux d'acceptabilité élevés de (22) et de (23) montrent que le pronom *ki* 'qui' est entièrement apte à assumer chacune de ces deux fonctions. Par contre, le faible degré d'acceptabilité de (23) indique que la dissymétrie morphologique des deux constituants nominaux rend la phrase peu naturelle. Le fait qu'il s'agit d'une discordance purement formelle est soutenu par les jugements portés sur (22), où le GN au singulier *a hét törpe* 'les sept nains' désigne une pluralité de rôles au même titre que le GN au pluriel dans (23).

Les phrases suivantes du questionnaire comportent un pronom interrogatif au pluriel, ainsi qu'un GN plein au singulier. Ce dernier dénote tantôt un individu unique (*Péter*), tantôt une pluralité (*a hét törpe* 'les sept nains'). La copule est accordée avec le pronom interrogatif dans (25)-(26) et avec le GN au singulier dans (27).

- (25) *Kik lesznek a hét törpe?* 'Qui-pl jouera le rôle des sept nains?'  
 qui-Pl Cop-Pl le sept nain  
 OK 56% ? 26% \* 18%
- (26) *Kik lesznek Péter?* 'Pierre jouera le rôle de qui-pl?'  
 qui-Pl Cop-Pl Pierre  
 OK 4% ? 10% \*86%
- (27) *Kik lesz Péter?* 'Pierre jouera le rôle de qui-pl?'  
 qui-Pl Cop-Sg Pierre  
 OK 13% \*87%

En observant les jugements des locuteurs, on peut remarquer que le degré d'acceptabilité de ces phrases est relativement faible et variable. Alors que dans le cas de (25), 82 pour cent des informants ont considéré la phrase comme acceptable ou peu naturelle, pour (26) et (27) ce taux n'est que de 13-14 pour cent. La raison de la très faible acceptabilité de (26) est sans doute que la copule a été accordée avec l'expression qui désigne le rôle. Toutefois, l'option inverse, notamment que le verbe soit accordé avec le constituant plus référentiel, semble également exclue, comme le montre la bizarrerie de (27). On a donc affaire à une configuration paradoxale où il n'y a pas de solution satisfaisante. Sur la base des exemples (25)-(27) nous formulons l'hypothèse que le verbe doit se conformer simultanément à deux

contraintes ici : s'accorder avec le sujet sémantique (c'est-à-dire le GN plus référentiel) et s'accorder avec le GN au pluriel. Or, comme le montre (27), ces deux contraintes peuvent entrer en conflit, ce qui entraîne l'inacceptabilité de la séquence. Quant au caractère relativement acceptable de (25), il s'explique par le fait que les deux contraintes convergent ici.

### 3.3 Troisième série des données

La dernière série se compose à nouveau de constructions non-interrogatives. Le contexte proposé, ainsi que la tâche des sujets d'expérience sont identiques à ce que l'on avait présenté pour la série précédente. Ici, nous avons pour but d'examiner l'interaction de la référentialité, du trait de nombre et de la position syntaxique des constituants dans la sélection du sujet grammatical.

Comparons d'abord (28) avec (29), dans lesquels le sujet sémantique est au singulier et le prédicat sémantique au pluriel :

- (28) Péter a törpék lesz 'Pierre, il va jouer le rôle des nains'  
 Pierre le nains Cop-Sg  
 OK 30% ? 35% \*35%
- (29) Péter a törpék lesznek. 'Pierre, il va jouer le rôle des nains'  
 Pierre le nains Cop-Pl  
 OK 4% \*96%

La phrase (29) est jugée inacceptable à la quasi-unanimité, alors que (28) a été plus ou moins accepté par 65 pour cent des interrogés. La position syntaxique des constituants étant identique dans les deux exemples, la seule différence qui les sépare réside dans l'accord du verbe : l'accord avec le GN moins référentiel est exclu ici aussi. Cette hypothèse est confirmée par les variantes séquentielles suivantes de (29), également jugées inacceptables par la majorité des locuteurs :

- (30) A törpék lesznek Péter 'C'est le rôle des nains que Pierre jouera'  
 le nains Cop-Pl Pierre  
 OK 13% ? 13% \*71%
- (31) A törpék Péter lesznek  
 le nains Pierre Cop-Pl 'C'est Pierre qui jouera le rôle des nains'  
 OK 4% ? 9% \* 87%

Considérons maintenant deux variantes séquentielles de (28) :

- (32) Péter lesz a törpék. 'C'est Pierre qui jouera le rôle des nains'  
 Pierre Cop-Sg le nains  
 OK 48% ? 30% \*22%
- (33) A törpék Péter lesz 'Le rôle des nains, c'est Pierre qui le jouera'  
 le nains Pierre Cop-Sg  
 OK 56% ?22% \* 22%

Dans chacun des deux exemples, le nom propre *Péter* est en position de Focus préverbal. Le GN *a törpék* 'les nains' occupe la position du Topic dans (33) et il suit la copule dans (32). Leur niveau d'acceptabilité est à peu près identique : toutes deux sont relativement peu naturelles. En les comparant avec (28), où Péter est en position de Topic, on observe une préférence nette du sujet pour la position immédiatement préverbale. Ceci nous amène à supposer que la proximité du verbe

dans le contexte droit du sujet a aussi un effet sur l'acceptabilité de la phrase : le résultat le plus naturel est celui où le verbe est accordé avec l'expression qui le précède directement. Malgré cette préférence, le nombre élevé des hésitations qui caractérisent les jugements portés sur ces trois phrases semble confirmer l'hypothèse que nous avons formulée au sujet du contraste entre (25) et (27), à savoir qu'une construction comportant un sujet sémantique au pluriel et un prédicat sémantique au singulier est plus acceptable que l'inverse.

Dans les exemples suivants le GN correspondant au sujet sémantique est au singulier, alors que le prédicat sémantique, désignant une pluralité, est au pluriel. Conformément à nos attentes, ces phrases sont perçues comme nettement plus naturelles que (28) ou (32)-(33) :

- (34) A gyermekeim a hét törpe lesznek. 'C'est le rôle des sept nains que mes enfants joueront'  
 le enfant-mes le sept nain Cop-Pl  
 OK 65% ? 17% \* 18%
- (35) A gyermekeim lesznek a hét törpe. 'Ce sont mes enfants qui joueront le rôle des sept nains'  
 le enfant-mes Cop-Pl le sept nain  
 OK 91% ? 9%
- (36) A hét törpe a gyermekeim lesznek. 'Ce sont mes enfants qui joueront le rôle des sept nains.'  
 le sept nain le enfant-mes Cop-Pl  
 OK 78% ? 13% \* 9%

Bien qu'à un moindre degré, la position syntaxique des constituants a le même effet sur l'acceptabilité de ces phrases que dans les cas précédents : la position immédiatement préverbale est ici aussi favorisée pour l'accord grammatical. On observe par ailleurs une certaine préférence pour la version (35) où le constituant immédiatement préverbal avec lequel la copule est accordée se trouve en tête de la phrase. Une explication possible de cette préférence est que (35) représente une configuration syntactico-discursive particulière où le constituant en position de Focus montre les caractéristiques discursives d'un constituant topical. Pour une analyse de cette construction particulière, appelée parfois construction à « hocus », voir Gécseg (à paraître)<sup>11</sup>. Toutefois, le nombre relativement réduit des données contenues dans le questionnaire ne nous permet pas de justifier notre hypothèse.

Les derniers exemples de la série sont des phrases dans lesquelles le verbe est accordé avec le constituant au singulier, ce dernier correspondant au prédicat sémantique de la phrase. Sur la base des hypothèses que nous avons formulées lors de l'évaluation des exemples précédents, nous nous attendons à un très faible degré d'acceptabilité dans chacun des cas.

- (37) A hét törpe lesz a gyermekeim. 'C'est le rôle des sept nains que mes enfants joueront'  
 le sept nain Cop-Sg le enfant-mes  
 OK 0% ? 9% \* 91%
- (38) A hét törpe a gyermekeim lesz. 'Ce sont mes enfants qui joueront le rôle des sept nains'  
 le sept nain le enfant-mes Cop-Sg  
 OK 0% ? 9% \* 91%

---

<sup>11</sup> Voir aussi Hetzron (1970) qui affirme que l'ordre des mots neutre dans une structure identificationnelle correspond à la séquence GN Sujet – Copule – GN Prédicat

Nos attentes sont confirmées : la contrainte qui impose l'accord avec le sujet sémantique comme celle qui impose l'accord avec le constituant au pluriel sont toutes les deux violées, c'est ce qui rend les deux phrases inacceptables pour la grande majorité des informants. La position syntaxique des constituants ne semble pas ici influencer le choix des locuteurs.

### 3.4 Quatrième série des données

La dernière série des données vise à vérifier les hypothèses formulées à partir des trois séries précédentes. Ces constructions ne s'inscrivent plus dans le contexte du « personnage » et du « rôle » : il s'agit de phrases comportant le nom collectif *család* 'famille' ayant le rôle de sujet sémantique, ainsi que de phrases comportant le nom abstrait au singulier *következmény* 'conséquence' fonctionnant comme prédicat sémantique.

Dans le premier groupe de phrases le sujet sémantique contient un nom collectif au singulier, alors que le prédicat sémantique est un GN au pluriel. Conformément à nos attentes, elles sont généralement jugées peu acceptables ou inacceptables :

- (39) A legkedvesebb tanítványaim a Kovács-család volt  
le préfère élèves-mes le K. famille Cop-Sg  
'Mes élèves préférés c'était la famille Kovács'  
OK 35% ? 31% \*35%
- (40) A legkedvesebb tanítványaim a Kovács-család voltak 'Idem.'  
Cop-Pl  
OK 13% ? 26 \*61%
- (41) A Kovács-család volt a legkedvesebb tanítványaim.  
Cop-Sg  
'C'était la famille Kovács, mes élèves préférés'  
OK 9% ? 30% \*61%
- (42) A Kovács-család voltak a legkedvesebb tanítványaim. 'Idem.'  
Cop-Pl  
OK 17% ? 22% \*61%

La phrase (39) se distingue des trois autres par le pourcentage relativement élevé des évaluations positives (au total 66 pour cent de jugements favorables ou relativement favorables). Ici, la copule est accordée avec le GN *a Kovács-család* 'la famille Kovács' qui occupe une position immédiatement préverbale et qui correspond au sujet sémantique. Notons cependant qu'un nombre relativement élevé de locuteurs ont jugé (42) acceptable. Ceci est contraire à nos attentes, puisque le verbe est accordé ici avec le prédicat sémantique, en position postverbale. Il nous semble que dans ce cas la contrainte qui impose l'accord avec le constituant au pluriel « sauve » la construction dans une certaine mesure.

Le dernier groupe de phrases offre un terrain favorable pour l'accord du verbe, car le sujet sémantique est au pluriel. Nous attendons donc le meilleur résultat dans le cas où la copule est accordée avec celui-ci, en position immédiatement préverbale.

- (43) A globális felmelegedés egyik nyilvánvaló következménye azok az esőzések voltak, amelyek jelenleg Nyugat-Európát sújtják. conséquence pluies Cop-Pl  
 'L'une des conséquences évidentes du réchauffement de la planète a été les pluies qui frappent actuellement l'Europe de l'Ouest'  
 OK 65% ? 13% \*22 %
- (44) A globális felmelegedés egyik nyilvánvaló következménye voltak azok az esőzések, amelyek jelenleg Nyugat-Európát sújtják. conséquence Cop-Pl pluies  
 'Idem.'  
 OK 30% ? 35% \*35 %
- (45) A globális felmelegedés egyik nyilvánvaló következménye volt azok az esőzések, amelyek jelenleg Nyugat-Európát sújtják. conséquence Cop-Sg pluies  
 'Idem.'  
 ? 35% \*65 %

Nos prédictions s'avèrent justifiées ici aussi : le niveau d'acceptabilité des phrases baisse considérablement avec la modification des traits morphologiques du verbe (accordé avec le prédicat sémantique au singulier dans (45)), ainsi que celle de la position syntaxique du sujet sémantique (immédiatement préverbale dans (43) et postverbale dans (44)).

#### 4 Conclusion

Notre enquête sur questionnaire cherchait à fournir des arguments pour décider d'un vieux débat en syntaxe hongroise concernant les possibilités d'identifier le sujet grammatical dans une construction identificationnelle. Nous considérons que les fonctions grammaticales se reconnaissent avant tout aux traits morpho-syntaxiques des constituants en hongrois ; ainsi, la fonction du sujet doit être déterminée de façon uniforme dans tous les types de phrase, indépendamment de la position syntaxique et de la fonction discursive des constituants. Le seul critère pour identifier le sujet de la phrase qui semble s'appliquer dans tous les cas concerne la relation morphosyntaxique de l'accord grammatical qui unit le sujet grammatical de façon intime au verbe.

L'analyse des résultats de notre enquête permet de conclure que dans les constructions identificationnelles les locuteurs traitent comme sujet grammatical le constituant le plus référentiel, c'est-à-dire le GN qui correspond au sujet au niveau sémantique<sup>12</sup>.

L'examen des phrases copulatives dissymétriques sur le plan morphologique montre par ailleurs que le locuteur doit obéir à un certain nombre de principes souvent contradictoires lors de l'emploi de ces constructions. Chacun de ces principes étant soumis à la règle générale décrite plus haut (à savoir que les fonctions de sujet grammatical et de sujet sémantique ne sont jamais dissociées en hongrois), leur respect ou non-respect influencent à des degrés variables l'acceptabilité de la phrase. On observe notamment une hiérarchie des personnes

---

<sup>12</sup> Les recherches que nous avons poursuivies fournissent un argument formel pour soutenir l'hypothèse que dans les langues discours-configurationnelles comme le hongrois, le sujet de surface d'une phrase copulative est équivalent au sujet sous-jacent (appelé aussi sujet sémantique). Sur l'analyse des structures copulatives d'une autre langue discours-configurationnelle, le hausa, voir Green (2004).

grammaticales où l'accord de la copule avec un pronom désignant le locuteur est préféré à l'accord avec un autre pronom personnel. Quant à l'accord en nombre pour les expressions de 3<sup>e</sup> personne, nous avons constaté une tendance à favoriser l'accord du verbe avec le terme morphologiquement marqué (c'est-à-dire le pluriel). Enfin, la position respective du sujet et du verbe joue également un rôle dans l'acceptabilité de la phrase : la position préverbale du sujet est nettement favorisée à la position postverbale, de même que la proximité du sujet (position du Focus) est favorisée pour l'accord. Ces observations de nature morphologique vont à l'encontre de l'hypothèse « discursive » (Section 2.1) selon laquelle le constituant focalisé d'une construction identificatonnelle fonctionne comme prédicat grammatical.

Le nombre des données analysées n'étant pas suffisant pour établir avec certitude une hiérarchie nette des contraintes d'accord en hongrois, nous nous contentons de présenter ici une hiérarchie provisoire, qui devra être confirmée par des recherches ultérieures.

(46) accord avec le sujet sémantique > accord avec le constituant morphologiquement marqué > accord avec le constituant préverbal > accord avec le constituant en position de focus

## Bibliographie

- Creissels, D. (1995) : *Eléments de syntaxe générale*. Presses Universitaires de France, Paris.
- Declerck, R. (1988) : *Studies on copular sentences, clefts and pseudo-clefts*. Leuven University Press, Foris Publications.
- É. Kiss, K. (2004) : *Anyanyelvünk állapotáról*. Osiris Kiadó, Budapest.
- É. Kiss, K. (2011) : Szerkezeti kódolt előfeltevés a magyar mondat szerkezetben. *Általános Nyelvészeti Tanulmányok*, XXIII, 245-264.
- Elekfi, L. (1966) : A predikativ viszony. *Magyar Nyelvőr*, 90, 62-75.
- Gécseg, Zs. (à paraître) : La structure informationnelle des phrases copulatives : approche contrastive. *Revue d'Études Françaises*
- Green, M. (2004) : *Predication, Equation and Information Structure : Evidence from Hausa Copular Sentences*. Ms. University of Sussex, [www.sussex.ac.uk/Users/melanieg/Cop.pdf](http://www.sussex.ac.uk/Users/melanieg/Cop.pdf)

- Hetzron, R. (1970) : Nonverbal sentences and degrees of definiteness in Hungarian. *Language*, 46/4, 899-927.
- Higgins, F. R. (1979) : *The Pseudo Cleft Construction in English*. Garland, New York.
- Kádár, E. (2006) : *A kopula és a nominális mondat a magyarban*. Thèse de doctorat, Université Babes-Bolyai, Cluj-Napoca.
- Kálmán, L. (2001) : *Magyar leíró nyelvtan, Mondattan I*. Tinta Könyvkiadó, Budapest.
- Károly, S. (1952) : Az állítmányi mellékmondatról. *Magyar Nyelv*, 48, 103-112.
- Kicska, E. (1908) : *A subjectum és praedicatum a grammatikában*. Hornyánszky Nyomda, Budapest.
- Kuno, S. (2004) : Empathy and Direct Discourse Perspectives. In : Horn, L. R. & Ward, G. (éds.) : *The Handbook of Pragmatics*, Blackwell Publishing Company, Oxford, 315-342.
- Lengyel, K. (2000) : Az állítmány. In : Keszler, B. (éd.) : *Magyar grammatika*, Nemzeti Tankönyvkiadó, Budapest, 394-404.
- Peredy, M. (2010) : Nincs van. In : Gécegy, Zs. (éd.) : *Lingdok9. Nyelvészdoktoranduszok dolgozatai*, JATE Press, Szeged, 145-173.

## Quelques réflexions sur les éléments initiaux en français et en finnois

### I Introduction

En français, la phrase de base (assertive et simple) représente l'ordre des mots SVO/ A (attribut) (Riegel *et alii* 1994 : 109 ; cf. aussi Fuchs & Fournier 2003 : 79) :

- (1) Paul a acheté une cravate rouge.

Des expressions peu intégrées syntaxiquement peuvent figurer avant le sujet, en zone préverbale, et elles « sont plus ou moins prédestinées à fonctionner comme des thèmes ou des topiques » (Charolles 2003 : 11<sup>1</sup>) :

- (2) *Dans l'entrée*, Paul a posé sa cravate. (Charolles 2003 : 13-14 \*Ou Paul a t-il posé sa cravate > Que s'est-il passé dans l'entrée ?)

Le sujet nominal joue donc d'une certaine liberté par rapport à l'ordre canonique SV (Fuchs & Fournier 2003 : 79). Les attributs du sujet ainsi que les compléments de temps et de lieu peuvent être antéposés au verbe si le verbe exprime « l'existence, le mode d'existence ou l'apparition du sujet » postposé et qu'il n'est pas suivi d'un complément (Riegel *et alii* 1994 : 138-139) :

- (3a) *Grande* fut notre déception / \**Grande* est devenue notre déception.  
(3b) *Sous le pont Mirabeau* coule la Seine / \* *Sous le pont Mirabeau* coulent des jours heureux les clochards.

---

<sup>1</sup> Charolles ne distingue pas ici entre *thème* et *topique*, qui connaissent différentes définitions (cf. note 6), p ex. Vilkuna 1989 : 79 : *thème* = *connu* / *topique* = « *aboutness* », Combettes 1998 : 138 : *thème* : constituant qui porte le degré le moins élevé de dynamisme communicatif, l'élément le moins informatif / *topique* : point de départ de la communication, à partir duquel va se développer une prédication constituant le commentaire ; Prévost 2003 : 99-100 : *thème* : un élément caractérisé par une certaine familiarité cognitive / *topique* : ce à propos de quoi il est pertinent de dire quelque chose, mais n'apparaît pas dans tous les énoncés. Nous parlerons ci-dessous de « position préverbale » ou « position de thème », et de l'opération de topicalisation dans les cas où un élément X occupe cette position (nous ne distinguerons donc pas ici la focalisation de la topicalisation d'après les structures utilisées, v p ex. Prévost 2003 : 99 ff., notons cependant qu'en finnois, on peut focaliser chaque élément de la phrase par l'intonation, cf. ci-dessous, ce qui en français demande une structure différente, p ex : « c'est Paul qui ... »).

Certains adverbes de modalité exigent même traditionnellement une inversion :

- (4) *Peut-être* le titre était-il mal choisi.

Fuchs & Fournier (2003 : 81ff) donnent différents paramètres co-textuels pour expliquer l'emploi obligatoire ou possible de l'inversion (XSV / XVS), la phrase restant toujours assertive, et elles décrivent les opérations sous-jacentes :

« l'ordre XSV correspond à une autonomisation énonciative (référentielle) du terme introducteur X par rapport à la relation prédicative qui suit, en sorte que X ne participe pas de cette relation [...], mais la 'cadre' de l'extérieur » :

- (5a) *Aujourd'hui*, les affaires corses ont beaucoup avancé (et non pas 'ont reculé' ou 'ont stagné' ou 'ont avancé faiblement' :  $X_{(\text{cadre})}$  [ $S_{(\text{thème})} / V_{(\text{rhème})}$ ] (*ibid.* 90)

- (5b) *Au mois d'août 1993*, un colloque international rassemblant historiens, philosophes et religieux était réuni autour du thème : 'L'avenir d'Auschwitz : conserver les ruines ?' ('au mois d'août 1993, il y a eu réunion d'un colloque...') :  $X_{(\text{cadre})}$  [ $S-V$ ]<sub>(thématique)</sub> (*ibid.* 90)

« l'ordre XVS revient au contraire à assigner au terme introducteur X un rôle de complément de V (plus ou moins régi selon les cas qui ne lui confère pas d'autonomie référentielle – et donc de rôle de cadrage – par rapport à la relation prédicative : de sorte que X constitue (avec V ou à lui seul, [...]) le thème par rapport auquel la suite de la relation prédicative, qui comporte un sujet suffisamment saillant, est construite comme rhème. » (Fuchs & Fournier 2003 : 95) :

- (6a) *Au fond du jardin* est le couvent aux fenêtres ouvertes (équivalents : *Au fond du jardin* : le couvent... :  $X-V$ <sub>(thème)/S(rhème)</sub>) (*ibid.* 91)

- (6c) *A côté de nous* consommaient des Arabes, réfugiés par paquets sur les banquettes et qui somnolaient (glose : *A côté de nous* être le lieu repère par rapport auquel il y avait, comme consommateurs [...] des Arabes :  $X_{(\text{thème})}$ ,  $V-S$ <sub>(rhème)</sub>) (*ibid.* 93-94)

En finnois, la structure neutre, non marquée, est la même qu'en français, SVO/A<sup>2</sup>, et on y trouve également l'ordre *thème + rhème* (Hakulinen *et alii* § 1366, §1370)<sup>3</sup> :

- (7a) Minä löysin sieniä 'J'ai trouvé des champignons'

- (7b) Tämä kirja on aika kiinnostava 'Ce livre est assez intéressant'

Dans une structure marquée, les autres constituants de la phrase peuvent prendre la position initiale bien plus librement qu'en français<sup>4</sup> :

---

2 Hakulinen (2001) préfère parler de SVC, où C (complément) comprend aussi bien les compléments d'objet que les compléments circonstanciels "obligatoires" et les "sujets" dans les phrases existentielles.

3 Tous les éléments d'une phrase neutre peuvent être focalisés à l'aide de l'intonation (Minä löysin sieniä, Minä löysin sieniä, Minä löysin sieniä) (Hakulinen (2001 : 94).

<sup>4</sup> Toutefois, l'ordre des mots n'est pas tout à fait libre (v. p.ex. Viikuna 1989 : 17 ; 21 a « relatively free word order ») et Hakulinen (2001 : 90 ; v. aussi schéma p. 96) préférerait plutôt souligner que l'ordre des mots est libre dans le sens qu'il n'est pas lié aux fonctions grammaticales.

- (8a) *Sienä minä löysin / Aika kiinnostava tämä kirja* kyllä on  
 (8b) Löysin *minä sienä / On tämä kirja aika kiinnostava*  
 (8c) *Sienä löysin minä / Kiinnostavin on tämä kirja*

Ces transformations marquent évidemment une structure informationnelle plus ciblée que celle de la structure neutre, car un élément normalement rhématique occupe la position thématique (Hakulinen *et alii* 2004 : §1374), et ces phrases ne peuvent apparaître que dans un contexte approprié.

Toutefois, dans les phrases « existentielles » locatives ou celles faisant partie du même type<sup>5</sup>, le complément adverbial constitue un complément essentiel et le sujet occupe d'une manière naturelle la position finale (rhématique), sans qu'il s'agisse d'un emploi marqué de la même ampleur que dans les exemples ci-dessus (Hakulinen *et alii* 2004 : §1379) :

- (9a) *Asunnossa on kaksi kylpyhuonetta.* 'Dans l'appartement, il y a deux salles de bain'  
 (9b) *Puutarhaa ympäröi korkea kiviaita.* 'Le jardin est entouré d'un mur en pierres élevé'

De plus, on peut trouver en finnois d'autres types de phrases où la place du sujet est occupée par un autre constituant. Il s'agit, par exemple, de phrases passives (10a), génériques (10b) ou météorologiques (10c) (Hakulinen 2001 : 112-113) :

- (10a) *Taloon asennetaan sähkölämmitys.* 'Dans la maison est installé un chauffage électrique'  
 (10b) *Metsässä viihtyy.* 'Dans la forêt on se sent bien'  
 (10c) *Merellä tuulee.* 'En mer il vente'

Notons également que le pronom sujet peut toujours être omis aux 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> personnes ([*Minä*] *tulen huomenna* '[Je] viendrai demain).

En français, l'inversion pronominale n'est guère acceptée dans les assertives<sup>6</sup>, et l'ordre VSO/A, semble impossible (ex 8b') ; l'ordre VS n'apparaît que dans certains contextes telles que les didascalies (11a), ou les listes d'admission aux examens (11b) (Riegel *et alii* 1994 : 139), mais comme nous l'avons vu ci-dessus, le verbe ne peut pas être suivi d'un complément (11c) :

- (8b') \**A1* trouvé je des champignons / \**Est* ce livre assez intéressant / \**Avons* nous des vacances.  
 (11a) *Entre un garde.*

<sup>5</sup> Le verbe ne décrit pas une action, mais l'état actuel ou p. ex. les visions d'avenir. En plus du verbe *être*, on trouve des verbes du type *orner*, *border*, *entourer* et *attendre*, *menacer* et *perturber* (Hakulinen *et alii* § 1379) ; cf. également les cas de la construction possessive (*Minulla on auto [à moi il y a une voiture]*) où le soi-disant « sujet » occupe la place rhématique (v. à ce sujet Hakulinen 2001 : 124-125).

<sup>6</sup> L'inversion du sujet pronominal ne se produit que dans des contextes non pleinement assertifs (mise en débat de l'assertion, voir Guimier 1997) : *Paul ne supporte plus son patron. Aussi a-t-il décidé de démissionner. Peut-être changera-t-il d'avis.*

(11b) Sont admis les étudiants suivants : [...]

(11c) \*Entre un garde dans la pièce.

Quant aux compléments ou attributs antéposés et donc topicalisés, il faut les topicaliser d'une autre manière en français :

(8c') Quant aux champignons, c'est moi qui en ai trouvé / Le plus intéressant, c'est ce livre.

Dans certaines phrases finnoises considérées comme « neutres », la place thématique préverbale peut donc être occupée par un élément autre que le sujet, notamment par un complément adverbial locatif. Dans d'autres cas, le sujet peut, tout en gardant sa place préverbale, être précédé d'autres éléments (cf. *cadrage ci-dessus*<sup>7</sup>) qui peuvent constituer un lien avec ce qui a été dit avant et introduire un changement de thème ou bien faire partie du thème continu (Hakulinen *et alii* 2004 : §1379-80) :

(12a) Tuota minä en ole tullut ajatelleksi (complément du verbe) 'A cela je n'ai pas pensé'

(12b) Kyllä hän sen tietää (particule énonciative) 'Bien il le sait' > Il le sait bien

Cette brève comparaison entre l'ordre des mots dans les assertives en français et en finnois montre que le finnois est bien plus souple et offre bien plus de possibilités pour souligner la structure informationnelle, sans avoir recours à des constructions spécifiques de focalisation ou de topicalisation, tels les clivages ou les dislocations. Nous examinerons maintenant deux nouvelles de Guy de Maupassant et deux nouvelles de Juhani Aho, écrivain finlandais de la même époque, ainsi que leurs traductions françaises et finnoises, pour voir dans quelle mesure les éléments initiaux ont été pris en considération dans la traduction, dans quelle mesure l'ordre des mots dans les phrases assertives diffère de l'ordre canonique SVO dans les textes source et dans quelle mesure les traducteurs finnois et français ont respecté cet ordre des mots dans les textes cible.

## 2 Eléments initiaux (EI) dans les corpus français et finnois

Nous avons examiné tous les éléments initiaux dans deux nouvelles de Maupassant et deux nouvelles d'Aho ainsi que dans leurs traductions finnoises et françaises. Les nouvelles de Maupassant sont *Le Horla* (1887) (H) et *La maison Tellier - Une partie de Campagne* (1881)<sup>8</sup> (C), dont la première a été traduite par Sulamit Reenpää en 1970, la deuxième par Annikki Suni en 1983<sup>9</sup>. Les deux

---

<sup>7</sup> Viikuna (1989 : 37-38), distingue ici les champs K, T et V (*Illalla (K) Mikko (T) pesee usein astioita (V)* 'Le soir, Mikko lave souvent la vaisselle'), soulevant un problème de chevauchement terminologique (cf. note 1) : T représente soit le thème soit le topique d'après la terminologie des linguistes, et K un contraste. La position K est souvent appelé 'topicalisation'. K est optionnel, s'il ne s'agit pas d'une interrogation partielle ou d'une proposition relative, et il est plus accentué que le T. T, normalement obligatoire, peut être absent dans certains types de construction, comme nous l'avons vu ci-dessus.

<sup>8</sup> Base de données ABU (<http://abu.cnam.fr/>)

<sup>9</sup> *Horla*, dans Guy de Maupassant, *Suuret kertomukset*, trad. Sulamit Reenpää, Otava 1970; *Huviretki*, dans Guy de Maupassant, *Huviretki ja muita kertomuksia*, trad. Annikki Suni, Karisto, Hämeenlinna 1983

nouvelles d'Aho, *Sasu Punanen* (S) et *Wilhelmiina Wäsänen*<sup>10</sup> (W), ont été traduites en français par Maurice de Coppet en 1929<sup>11</sup>.

Les textes source examinés contiennent bien plus d'éléments initiaux que les textes cible, quelle que soit la langue source et le traducteur (cf. également p.ex. Ventola 1995 ; v. aussi Eriksson 1997 : 20ff : « Strukturomvandling » 'Changement de structure'). Le pourcentage du nombre des phrases traduites contenant un ou plusieurs éléments initiaux varie entre 63% et 83%, et le même phénomène s'observe au niveau du nombre des éléments initiaux : leur taux dans les traductions est bien inférieur à celui apparaissant dans les textes source. Toutefois, les traductions où le nombre des éléments initiaux a été réduit ne sont pas obligatoirement plus dépourvues d'éléments descriptifs que les phrases du texte source, car les traducteurs ont pu placer une partie de ces éléments après le sujet. Cela change évidemment la structure informationnelle de la phrase en rendant le « poids » des éléments initiaux plus léger, mais n'appauvrit pas le contenu en soi, surtout si le sujet est précédé au moins d'un élément topicalisé (13a). Comme l'ordre VS n'apparaît pas en français, il est évident que dans la traduction française des phrases avec verbe initial, la structure informationnelle est entièrement modifiée (13b) :

- (13a) *Tantôt, pour fatiguer mon corps, si las pourtant, j'allai faire un tour dans la forêt de Roumare (Horla)*

*Vähän aikaa sitten tein retken Roumaren metsään väsyttääkseni jo ennestään uupunutta ruumistani! (H, 125)*

- (13b) *Ennätät sinä nähdä sen premierin vastakertanakin ... (Sasu)*

*Tu peux bien attendre un autre jour pour la voir Viens... (S, 85)*

---

<sup>10</sup> I. adattavat e-kirjat (<http://www.lonnrot.net/etext.html>)

<sup>11</sup> Juhani Aho, *Copeaux*, trad. Maurice de Coppet, l'Élan 1991 [WSOY 1929 · *Cahiers de Finlande*].

**TABLEAU 1 : Éléments initiaux (EI) dans les textes source et cible**

	CAMPAGNE	HORLA	WILHELMINA	SASU
Phrases commençant par un/plusieurs EI / <i>source</i>	53	170	24	43
Phrases commençant par un/plusieurs EI / <i>cible</i>	44 (83%)	108 (64%)	19 (79%)	33 (77%)
Nombre total des EI / <i>source</i>	80	215	34	56
Nombre total des EI / <i>cible</i>	55 (69%)	159 (74%)	24 (71%)	32 (57%)
Nombre des EI/ <i>source</i> dépassant le nombre des phrases/ <i>source</i>	27 (151 %)	45 (126%)	10 (142%)	13 (130%)

La longueur très différente des nouvelles, de même que les différences au niveau du type de texte, ne permettent pas la comparaison directe du nombre des EI dans les deux langues, mais sur la base des chiffres présentés à la dernière ligne du tableau, on voit que, proportionnellement, *Une partie de campagne* contient le plus de phrases commençant par plusieurs EI, et *Horla* le moins, même si les différences ne sont pas énormes : le nombre des EI est donc étroitement lié au type de la narration, car le même auteur en utilise différemment dans ses textes. *Horla* est un récit à la première personne, rempli de monologues intérieurs, tandis que les trois autres nouvelles constituent une narration à la troisième personne.

Si on compare le type d'éléments initiaux<sup>12</sup>, on voit que les compléments de lieu et de temps (LT) sont en (grande) majorité dans les trois narrations où la progression temporelle joue un rôle important, mais que dans *Horla*, les éléments logico-pragmatiques (LP) sont encore plus nombreux. Cette nouvelle contient certes également une progression temporelle, mais les descriptions de sentiments et des éléments situationnels y sont également très importants. Ce corpus réduit ne permet pas encore de formuler des résultats exhaustifs, mais il n'est pas étonnant (cf. ci-

<sup>12</sup> L'équipe EIOMSIT de l'UMR Lattice distingue, entre autres, les types d'éléments initiaux suivants : compléments de lieu et de temps (LT), éléments logico-pragmatiques avec fonction connectrice forte, tels les connecteurs du type *pourtant, en effet, enfin*, les commentaires d'énoncé (*vraiment, peut-être, sans doute*) ou d'énonciation (*franchement, à vrai dire, sans rire, en clair*) (LP), prédications secondées (PS), éléments exprimant une relation logique (cause, hypothèse/condition, but /conséquence, comparaison, opposition / concession, addition) (RL), dislocations ou marqueurs de topicalisations (*quant à, en ce qui concerne, Tout ça, c'est faux ...*) (DT), compléments de manière (CM), compléments essentiels (CE), verbe initial (VI) : nous nous servons de ces catégories, qui couvrent également les emplois trouvés en finnois (pour plus d'information sur le finnois, v. p. ex. Hakulinen et alii 2004 : §1379, Hakulinen 2001).

dessus) que seul dans les textes finnois des verbes (VI) ou des compléments essentiels (CE) occupent la première place. Un corpus plus vaste pourrait montrer si les compléments de manière initiaux (CM) sont vraiment absents en français dans ces types de texte :

**TABLEAU II: Un élément initial**

(entre parenthèses : nombre des phrases avec inversion du sujet)

	LT	LP	PS	RI	DT	CM	CE	VI	TOTAL
<b>Horla</b>	59 (4)	65	4	4	1	-	-	-	133
<b>Campagne</b>	23 (3)	8	2	-	1	-	-	-	34
<b>Sasu</b>	11 (9)	8 (2)	2 (2)	4 (3)	2	2	1	3 (3)	33
<b>Wilhelmina</b>	12(11)	5 (1)	-	-	-	2	5 (1)	-	24

Les inversions du sujet apparaissent quatre fois dans *Horla* et trois fois dans *Campagne*, chaque fois après un élément initial de temps et de lieu, tandis qu'en finnois, la situation est bien différente : dans 19 des 33 phrases de Sasu, on trouve une inversion, surtout après un élément initial de temps et de lieu, mais également après d'autres types d'éléments, ou bien le verbe occupe la position initiale. Dans *Wilhelmina*, 13 phrases sur 24 contiennent une inversion, et ici aussi, il s'agit surtout de phrases introduites par un élément initial de temps et de lieu. Ces éléments sont donc, dans les deux langues, ceux qui sont le plus couramment suivis d'une inversion, mais l'auteur finlandais se sert effectivement bien davantage de structures inversées que l'auteur français.

Si la phrase commence par deux éléments initiaux, ce sont en général les éléments logico-pragmatiques qui apparaissent dans ces constructions, accompagnés surtout d'expressions de lieu et de temps (14a, b) ; chez Aho, l'élément logico-pragmatique forme toujours le premier élément de la construction, tandis que chez Maupassant, la première place peut également être occupée par d'autres éléments, surtout ceux de lieu et de temps qu'on retrouve souvent également dans la traduction finnoise (14c). Les inversions du sujet sont presque de règle en finnois, tandis qu'en français, elles forment plutôt une exception :

- (14a) Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on semble pressentir quelque chose de nouveau. (*Horla*)

Mutta vähän toistasataa vuotta sitten alettiin ennakoida jotain uutta. (H, 133)

- (14b) Ja tavarainsa suojassa itse istuen niin täpäpäällä, että on joka kadunkulmassa huiskahtaa ulos, ajaa hän asemalle. [..] (*Sasu*)

[Et] Assise sur le bord du véhicule parmi tous ses bagages, au risque d'être jetée dehors à chaque tournant, elle se rend à la gare. (S. 68)

- (14c) Juste au-dessus de leur tête, perché dans un des arbres qui les abritaient, l'oiseau s'égosillait toujours. (*Campagne*)

Heidän päänsä yläpuolella, suojelevan puun oksalla lauloi lintunen täyttä kurkkua. (C. 18)

**TABLEAU III: Deux éléments initiaux: les combinaisons les plus courantes**  
(entre parenthèses : nombre des phrases avec inversion du sujet)

	LP+ LP	LP+ LT	LP +PS	LP +RL	LT+ LT	TOTAL (tous les E1)
<b>Horla</b>	3	7	3	3	9 (2)	29 (2)
<b>Campagne</b>	1	1	-	3 (1)	3 (1)	12 (2)
<b>Sasu</b>	1	4 (4)	-	2 (1)	-	8 (5)
<b>Wilhelmina</b>	-	2 (2)	1(1)	-	-	5 (5)

Les rares phrases présentant trois ou quatre éléments initiaux apparaissent presque uniquement dans les textes français, et la combinaison préférentielle des éléments est un élément logico-pragmatique initial suivi de deux ou trois éléments de lieu et de temps. Les inversions du sujet sont totalement absentes.

- (14d) A chaque descente, elle poussait un cri perçant qui faisait accourir tous les gamins du pays ; *et, là-bas, devant elle, au-dessus de la haie du jardin*, elle apercevait vaguement une garniture de têtes polissonnes que des rires faisaient grimacer diversement. (*Campagne*)

Joka liu'ussa hän kiljahti kimeästi ; mikä kutsui paikalle kaikki seudun poikaviikarit: *ja* hän oli erottavinaan *alhaalla puutarhan aidalla* velikultien naamoja nauraa virnuilemassa. (C. 11)

## 2.1 Eléments initiaux en français et leur traduction en finnois

Nous avons déjà vu ci-dessus qu'une grande partie des éléments initiaux disparaissent dans la traduction, mais nous nous demandons si cela concerne tous les types d'éléments initiaux ou s'il s'agit-il surtout d'éléments initiaux d'un type spécifique. Nous examinons d'abord les cas où la phrase commence avec un élément initial, pour aborder par la suite les phrases où on trouve deux éléments initiaux ou plus.

Même si dans plus de 70% des cas où apparaît un seul élément initial, la traduction correspond au texte source, il est évident que les deux traducteurs ont adopté des stratégies un peu différentes : La traductrice de *Horla* a omis plus de la moitié des éléments logico-pragmatiques, mais en a également ajouté par endroits, tandis que la traductrice de *Une partie de campagne* a plutôt omis des expressions de lieu et de temps tout en ajoutant des inversions :

**TABLEAU IV: Textes français avec *traduction finnoise* : un élément initial  
(entre parenthèses : nombre des phrases avec inversion du sujet)**

	LT	LP	PS	RL	DT	TOTAL
<b>Français &gt; <i>finnois</i></b>						<b>167 (7) &gt; 125 (12)</b>
Horla	59 > 50	65 > 38	4 > 4	4 > 5	1 > 1	<b>133 (4) &gt; 98 (4) (74%)</b>
Campagne	23 > 19	8 > 7	2 -	- -	1 > 1	<b>34 (3) &gt; 27 (8) (79%)</b>

Bien que deux éléments initiaux ne soient pas systématiquement conservés dans les traductions (15a), le taux des phrases avec deux éléments est de plus de 80% dans la langue cible. Toutefois, le nombre des traductions identiques ayant gardé les mêmes types d'éléments initiaux n'est que de 34% dans la traduction de *Horla* et de 41% dans la traduction de *Campagne*. Dans les deux romans, mais surtout dans *Horla*, il s'agit presque uniquement de combinaisons d'un élément logico-pragmatique avec un complément de lieu ou de temps, ou de deux éléments initiaux constitués de deux compléments de lieu ou de temps. Les éléments initiaux ayant subi une transformation dans la traduction ont surtout été changés en compléments de lieu ou de temps (15b) :

- (15a) *Donc, ayant lu jusqu'à une heure du matin, j'ai été m'asseoir ensuite auprès de ma fenêtre ouverte pour rafraîchir mon front et ma pensée au vent calme de l'obscurité. (Horla)*

*Luettuani kello yhteen asti yöllä istuuduim avoimen ikkunan ääreen viilentaakseni otsaani ja [...]* (H. 142)

- (15b) *Juste au-dessus de leur tête (LT), perché dans un des arbres qui les abritaient (PS), l'oiseau s'égosillait toujours. (Campagne)*

*Heidän päänsä yläpuolella (LT), suojelevan puun oksalla (LT), lauloi lintunen täyttä kurkkua (C. 18)*

**TABLEAU V: Textes français avec *traduction finnoise* : phrases avec deux éléments initiaux (les combinaisons les plus courantes)**

(entre parenthèses : nombre des phrases avec inversion du sujet)

	LP+ LP	LP+ LT	LP+ PS	LP+ RL	LT+ LT	TOTAL 2 EL.
Français > <i>finnois</i>						41 (4) > 35 (8)
Horla	3 > 1	7 > 7	3 > 2	3 > 2	9 > 9	29 (2) > 24 (2) (83%)
Campagne	1 > 1	1 > 1	-	3 > 2	3 > 3	12 (2) > 11 (6) (92%)

Quand la phrase source contient trois ou quatre éléments initiaux, les traductrices ont préféré en réduire la quantité en position initiale, mais en en transférant éventuellement en position postverbale (ex. 16). Dans la traduction, on trouve majoritairement des compléments de lieu ou de temps. Ici aussi, la traductrice de *Campagne* ajouté des inversions.

- (16) Tantôt (1), pour fatiguer mon corps (2), si las pourtant (3), j'allai faire un tour dans la forêt de Roumare. (Horla)

Vähän aikaa sitten (1) tein retken Roumaren metsään väsyttääkseni jo ennestään uupunutta ruumistani (2-3). (H, 125)

**TABLEAU VI: Textes français avec *traduction finnoise* : phrases avec trois éléments initiaux (les combinaisons apparaissant plus d'une fois)**

(entre parenthèses : nombre des phrases avec inversion du sujet)

	LP+ LT+ LT	LT+ LP+ LT	PS+ PS+ PS	TOTAL 3 EL.
Français > <i>finnois</i>				14 (0) > 5 (2)
Horla	5 > 2	2 > 0	-	8 (0) > 2 (0) (100%)
Campagne	1 > 1	-	2 > 1	6 (0) > 3 (2) (90%)

La prédominance des éléments initiaux de lieu et de temps, ainsi qu'une tendance à l'inversion est donc évidente dans les traductions, en plus de la tendance de réduction qui n'est pas spécifique au finnois (cf. Ventola ci-dessus). Les inversions s'expliquent majoritairement par la quantité des phrases existentielles où c'est l'ordre naturel en finnois.

Nous examinerons maintenant les textes finnois pour voir si, comme les traductions finnoises, ils contiennent surtout des compléments de lieu et de temps, combinés éventuellement avec des éléments logico-pragmatiques, ou si les textes finnois présentent des éléments tout à fait différents. Les inversions sont-elles plus

nombreuses dans les textes finnois et leurs traductions françaises que dans les textes français et leurs traductions finnoises ?

## 2.2 Éléments initiaux en finnois et leur traduction en français

Le taux d'omission du traducteur français correspond assez bien à celui des deux traductrices finlandaises : les phrases ayant conservé un élément initial constituent un peu plus de 70% des phrases de la langue source. Dans les deux nouvelles finlandaises, les compléments de lieu et de temps sont les éléments initiaux les plus courants (23 sur 57, ex. 17a), suivis par les éléments logico-pragmatiques (13 sur 57). Les autres éléments sont bien plus rares (entre 0 et 6). Dans les traductions, les omissions apparaissent dans tous les types d'éléments initiaux avec quelques variations entre les textes : le complément essentiel initial a été omis dans la traduction de *Sasu*, mais remplacé par un autre élément initial dans celle de *Wilhelmina*. Comme nous l'avons déjà mentionné (13b), le verbe initial en finnois a été substitué par un ordre SV. Les nombreuses inversions dans le texte original ont disparu : la traduction n'en comprend aucune. Dans 6 phrases, le traducteur français a ajouté un deuxième élément initial qui représente surtout une relation logique ou un élément logico-pragmatique (17b) :

(17a) *Haapakoskelta tuli pari tehtaan työmiestä vaunuun. (Wilhelmina)*

*A Haapakoski, deux ouvriers d'usine montèrent dans notre wagon. (W, 75)*

(17b) *Mutta katto oli sileä, ja ne luisahtivat siitä vähän väliä alas. [Mais le plafond était lisse .]*

*(Wilhelmina)*

*Mais, comme le plafond était lisse, elles ne purent s'y maintenir et retombèrent*

*(Wilhelmina, 88)*

**TABLEAU VII: Textes finnois avec traduction française: un élément initial (entre parenthèses : nombre des phrases avec inversion du sujet)**

	LT	LP	PS	RL	DT	CM	CE	verbe	TOT.
<i>Finnois &gt; français</i>									57 (31) > 41 (0)
<i>Sasu</i>	11 > 9	8 > 6	2 > 2	4 > 4	2 > 1	2 > 1	1 > 0	3 > 0	33 (18) > 24 (0) (73%)
<i>Wilhelmina</i>	12 > 9	5 > 2	--	--	--	2 > 1	5 > 5*	--	24 (13) > 17 (0) (71%)

\* Éléments différents

Les phrases contenant deux éléments initiaux sont assez rares dans les deux nouvelles, et si le traducteur de *Sasu* a réduit le nombre de phrases contenant un élément initial de 8 à 7, dans *Wilhelmina* seuls 2 des 5 phrases on gardé un élément initial en traduction. Aucune inversion n'apparaît en français. La combinaison la plus courante, *élément logico-pragmatique + complément de temps ou de lieu* (6 sur 13), est celle qui a été le mieux conservée, tandis que les deux combinaisons *élément logico-pragmatique + complément essentiel* ont été supprimées :

- (18) Nyt oli hän kokonaan riisutunut. *Mutta* (1) *ennen saunaan menoaan* (2) (LP +LT) seisoï hän vielä kauan aikaa peilin edessä ja tarkasteli itseään siinä joka taholta. *Ja* yhtä pyöreää se muuten oli joka taholta (*Sasu*)

A present, il avait bel et bien fini de se déshabiller, *mais* (1), *avant d'entrer dans l'étuve* (2) (LP +LT), il resta un moment devant la glace à s'examiner sur toutes les coutures. Il était *d'ailleurs* aussi rebondi par devant que par derrière. (S. 87)

**TABLEAU IX: Textes finnois avec traduction française: deux éléments initiaux (entre parenthèses : nombre des phrases avec inversion du sujet)**

	LP+LP	LP+LT	LP+RL	LP+DT	LP+PS	LP+CE	TOTAL 2 EL
<i>Finnois &gt; français</i>							13 (10) > 12 (0)
<i>Sasu</i>	1	4	2	1	--	--	8 (5) > 7(0) (81%)
<i>Wilhelmina</i>	---	2 > 1	---	---	1 > 1	2 > 0	5 (5) > 2 (0) (40%)

On trouve dans *Sasu* une fois trois éléments initiaux (19a) et une autre fois quatre (19b) : les phrases, contenant des éléments de type identique se succèdent, et dans les deux cas, le traducteur français a préféré en réduire le nombre à un élément exprimant une relation logique (subordonnée) :

- (19a) *Mitä hän miettmeekään* (RL), *mutta* (LP) *nerolta* (CE) hän minusta tuntuu omaan itseeni verraten, jättiläisnerolta kaikkien saunerojen joukossa. (*Sasu*) [Quelle que soit la chose à laquelle il pense (RL), mais (LP) à un génie (CE) il ressemble d'après moi...]

*Quelles que puissent être ses réflexions* (RL), il me fait penser à un génie de taille gigantesque au milieu de tous les génies de l'étuve. (S. 91)

- (19b) *Jos oli suomalaisilla saunajumala* (RL), *jos oli heillä löylynhaltija, jota palvelivat* (RL), *niin* (LP) *tuommoinen* (CE) mahtoi hän olla. [Si les Finnois avaient un dieu du bain (RL), s'ils avaient un génie de l'air chaud qu'ils adoraient (RL), donc (RL) tel (CE) devait il être]

*Si les Finnois avaient un dieu du bain, un génie de l'air chaud qu'ils adoreraient* (RL), ce pourrait être lui. (S. 91)

### 3 Conclusion

Les quatre textes datent d'environ la même époque, tandis que les traductions françaises (publiées en 1929) sont bien plus anciennes que les traductions finlandaises (1970 et 1983). Cela aurait-il pu avoir un impact sur les résultats ? Comme les textes originaux et les traductions illustrent bien les possibilités grammaticales des systèmes français et finnois présentés au début du travail, nous croyons que cette différence n'a pas trop faussé les résultats : les textes des deux traductrices finlandaises, assez contemporaines, montrent qu'il y a surtout une certaine variation personnelle, et il ressort des traductions françaises que le même traducteur prend des choix un peu différents d'après les textes et le contenu. Les deux textes d'Aho, ainsi que *Campagne* de Maupassant, sont des narrations où les éléments temporels et locatifs initiaux jouent un rôle très important pour guider « le regard » du lecteur (cf. Ventola 1995 : 102). Par contre *Horla* de Maupassant est un récit à la première personne où la localisation du temps et du lieu se fait avant tout par les annotations que le narrateur fait dans son journal. Les nombreux éléments argumentatifs initiaux ont la fonction de structurer les pensées.

En généralisant un peu, on peut faire ressortir les résultats les plus importants :

– En finnois, l'élément initial est le plus souvent un complément de temps ou de lieu suivi d'une inversion et traduit en français par un élément correspondant, mais sans inversion :

- (20) Puoli tuntia ennen junan lähtöä istuu hän jo vaunussa. [ . . ] ( Wilhelmina)  
Une bonne demi-heure avant le départ du train, elle est déjà installée dans le compartiment (W. 68)

– En français, dans

a) *Horla* : l'élément initial est le plus souvent un élément logico-pragmatique suivi du sujet et traduit surtout par un élément logico pragmatique (21a), mais souvent aussi omis dans la traduction (21b) :

- (21a) *Mais je le vois...* (*Horla*)  
*Mutta minä näen sen edessäni.* (H. 146)  
(21b) *Et je songeais encore* (*Horla*)  
*Minä mietin uudelleen* : (H. 145) 'Je songeais encore'

b) *Une partie de Campagne* : l'élément initial est le plus souvent un complément de temps ou de lieu suivi du sujet et traduit par un élément correspondant :

- (22) *Alors un canotier s'approcha, deux lignes de pêcheur à la main.*  
*Silloin toinen soutaja tuli paikalle kaksi onkea kädessään* (16)

Les compléments de lieu et de temps sont donc les éléments qui apparaissent le plus souvent en première position, et le plus souvent (mais pas toujours) ces éléments sont traduits d'une manière correspondante. Si le nombre des éléments augmente, le traducteur préfère en général en réduire le nombre.

Contrairement aux textes académiques examinés par Ventola (1995), où le thème initial était souvent remplacé par un autre thème, dans ces textes littéraires la place initiale est occupée au moins par une partie du thème original, qui attire donc l'attention du lecteur sur un élément autre que le sujet, mais réduit la valeur « insistant » qui naît par l'ajout d'autres éléments initiaux.

Quant aux inversions en finnois, aucune ne fait partie d'une phrase « existentielle » (normalement cas courant : v. ci-avant), et même les phrases impersonnelles (23a) ou génériques sont rares. Les inversions ne sont donc pas des inversions « neutres », mais la majeure partie en sont plus marquées et surtout liées au style de Juhani Aho (23b) :

(23a) *Toiseen nauhaan tuli nuttu ja liivit ja niiden seuraksi kaulus ja paita. (Sasu)*

*'A une autre patère aboutirent son veston et son gilet'*

*A une autre patère, il accrocha son veston et son gilet, puis son faux-col et sa chemise. (S, 87)*

(23b) *Nyt oli hän kokonaan riisuutunut. (Sasu)*

*'A présent, avait-il fini de se déshabiller'*

*A présent, il avait bel et bien fini de se déshabiller (S, 87)*

Par contre, dans les traductions finnoises, les inversions ajoutées sont surtout des inversions « existentielles » (24a), ce qui n'est pas étonnant vu que les deux traductions sont assez récentes, mais il est intéressant de constater que les inversions françaises font également partie de ce groupe (24b), ce qui montre que cette inversion est un moyen descriptif utilisé dans les deux langues et qu'ici les emplois se correspondent. Toutefois, dans une traduction plus ancienne, le nombre des inversions aurait pu être bien plus important.

(24a) *A gauche, l'agueduc de Marly se dessinait sur le ciel clair du matin, et [...]. (Campagne)*

*Vasemmalla piirtyi Marlyn vesijohdo aamukirkaalle taivaalle, [...]. (C, 8)*

(24b) *Ensuite, sur deux chaises, se tenaient une vieille grand-mère et une jeune fille. (Campagne)*

*Tukevasti tuoleillaan istuivat lisäksi isoäiti ja nuori tyttö. (C, 7)*

Les traductions examinées sont donc assez fidèles, tout en respectant la structure de la langue cible. Le nombre et le type des EI est bien davantage lié au type de texte qu'à la langue.

## Bibliographie

- Charolles, Michel (2003) : De la topicalité des adverbiaux détachés en tête de phrase. *Travaux de linguistique* 47, 11-49.
- Eriksson, Olof (1997) : *Språk i kontrast*, Akademiförlaget, Stockholm.
- Fuchs, Catherine & Fournier, Nathalie (2003) : Du rôle cadratif des compléments localisants initiaux selon la position du sujet nominal. *Travaux de linguistique* 47, 79-109.
- Guimier, Claude (1997) : La place du sujet dans les énoncés avec adverbe initial. In : Fuchs, Catherine (éd.) : *La place du sujet en français contemporain*, Duculot, Louvain-la-Neuve, 43-96.
- Hakulinen, Auli (2001 [1976]) : Suomen sanajärjestyksen kieliopillisista ja temaattisista tehtävistä. In : Laitinen, Lea et alii (éds) : *Lukemisto. Kirjoituksia kolmelta vuosikymmeneltä*, SKS, Helsinki, 91-156.
- Hakulinen, Auli et alii (2004) : *Iso Suomen Kielioppi*, SKS, Helsinki.
- Riegel, Martin et alii (1994) : *Grammaire méthodique du français*, PUF, Paris.
- Shore, Susanna (2008) : Lauseiden tekstuaalisesta jäsennyksestä. *Virittäjä* 1/ 2008, 24-65.
- Ventola, Eija (1995): Thematic development and translation. In: Mohsen Ghadessy (ed): *Thematic Development in English Texts*, Pinter, London and New York, 85-104.



## Les propositions finales en finnois

### I Introduction

Cet article s'intéresse aux propositions finales en finnois, notamment aux constructions introduites par les conjonctions *jotta* et *että*, exprimant le but.<sup>1</sup> En termes fonctionnelles, les constructions complexes finales ont été définies comme des structures où l'événement A, représenté par le constituant principal de la construction complexe, est envisagé comme ayant pour but la réalisation de l'événement B, dénoté par la circonstancielle finale, cette réalisation étant présentée comme l'objet de la volonté du participant qui exécute l'action correspondant à l'événement A (Cristofaro 2003 : 157 ; 2005). L'exemple (1) illustre la situation.

- (1) Eppu Nuotio kirjailijanura sai alkunsa jo lapsena. Hänen äitinsä sairasteli paljon ja Nuotiolle annettiin kirja käteen, jotta hän pysyisi rauhallisena eikä teloisi itseään (HS 13.2.2006, p. C2.)

'Eppu Nuotio fit les premiers pas dans sa carrière d'écrivain déjà enfant. Sa mère étant souvent malade, l'on avait mis un livre entre les mains de Nuotio pour qu'elle reste calme et ne se fasse pas mal.'

<i>Nuotiolle</i>	<i>annettiin</i>	<i>kirja käteen.</i>	<i>jotta hän</i>	<i>pysyisi</i>
PROP.ALL	donner.PASS.PRET	livre main.ILL	CONJ 3SG	rester.COND.3SG
<i>rauhallisena</i>	<i>eikä</i>	<i>teloisi</i>		<i>itseään</i>
calme.ESS	NEG.3SG+et	se faire.mal.COND.3SG		soi-même.PART.POSS.3

Dans cet exemple, l'action 'mettre un livre entre les mains' correspond à l'événement A, puisque cette action est effectuée dans la perspective d'un autre événement, notamment 'Eppu Nuotio reste calme et ne se fait pas mal'. Ce dernier est donc l'événement B.

---

<sup>1</sup> En plus des propositions avec *jotta* et *että*, considérées comme subordonnées, la relation finale s'exprime en finnois par les propositions introduites par les particules *nun*, *nin että* et *siksi että*, ainsi que par la construction nominale finale formée avec le premier infinitif au translatif possessive (p ex *syödä-kse-en* 'manger-TRANS-POSS.3SG' > 'pour qu'il/elle mange') (v Hakulinen *et al* 2004 : § 549 ; Leino 2005)

Dans la présente étude, je discuterai des constructions finales en finnois qui ne se soumettent pas tout à fait à cette définition de la finalité. En premier lieu, cette problématique concerne les propositions qui expriment le but de tout un acte de parole, et non pas celui de l'événement exprimé dans l'autre constituant de la construction complexe. En deuxième lieu, il s'agit de démontrer que la frontière entre les constructions finales et consécutives n'est pas nette dans tous les cas.

Pour reconnaître les propositions finales, je m'appuierai sur la description proposée par Leino (2005 : 199–200) qui distingue trois aspects dans la notion de finalité : la temporalité, la causalité et l'intention. L'événement A précède l'événement B chronologiquement, ce dernier ne pouvant se réaliser – éventuellement – qu'après la réalisation du A. La situation est présentée de manière à ce que la probabilité de la réalisation du B soit renforcée, ou bien que cette réalisation soit tout simplement rendue possible, par la réalisation du A. L'événement A est effectué par un être conscient qui a pour but la réalisation du B. (*Op. cit.* ; v. aussi Schmidtke-Bode 2009 : 19.) Une relation finale est donc intrinsèquement modale sur un plan épistémique et déontique : d'abord, elle sous-entend forcément une situation hypothétique, puisque le but n'est pas (encore) atteint; de plus, elle suppose la volonté de quelqu'un, adressée à la réalisation d'un événement donné (Schmidtke-Bode *op. cit.*, pp. 44–45).

Dans cette étude, je me propose de démontrer, premièrement, que l'événement A n'est pas forcément exprimé dans la construction complexe dont la proposition finale fait partie, et deuxièmement, que les propositions finales varient selon qu'on met en avant les aspects temporel et causal ou l'aspect intentionnel de la notion de finalité.

L'analyse portera sur 115 constructions finales tirées, d'une part, des données écrites recueillies dans le journal quotidien *Helsingin Sanomat (HS)*, ainsi que dans les textes de blogs inclus dans le corpus électronique du projet de recherche *Alistus ja konteksti* ('Subordination et contexte') du département de finnois et des langues et littératures finno-ougriennes et nordiques de l'Université de Helsinki (*AK*), et d'autre part, sur des données orales du corpus de conversations en finnois du département de finnois et des langues et littératures finno-ougriennes et nordiques de l'Université de Helsinki (*HY*) (v. la liste des données à la fin de l'article). La répartition des données par corpus est présentée dans le tableau 1 :

**Tableau 1. Les données étudiées**

Corpus	Nombre de constructions finales
Presse	35
Blogs	41
Enregistrements oraux	39
<b>TOTAL</b>	<b>115</b>

Tous les extraits des données présentés au cours de l'analyse sont suivis d'une traduction libre en français qui vise à transmettre le sens et, dans la mesure du possible, le style global de l'extrait. En outre, la partie de l'extrait qui fait l'objet de l'analyse est accompagnée d'une traduction morphémique interlinéaire qui permet au lecteur de rendre compte plus précisément de la construction en question. Les abréviations utilisées dans les traductions morphémiques interlinéaires, ainsi que les conventions de transcription des extraits oraux, sont expliquées à la fin de la communication. Les caractères gras dans tous les exemples sont utilisés par l'auteur à des fins de l'analyse.

Dans ce qui suit, je commencerai par donner brièvement un aperçu général sur les caractéristiques des propositions finales analysées (section 2). Je me pencherai, ensuite, sur des contextes où la proposition finale exprime le but de tout un acte de parole, au lieu de celui de l'événement exprimé dans l'autre constituant de la construction complexe (section 3). Enfin, je discuterai les constructions dont le sémantisme les situe à l'intersection du but et de la conséquence (section 4). Section 5 conclura l'article.

## 2 Remarques sur les constructions étudiées

En ce qui concerne les deux éléments introducteurs des propositions finales, selon Hakulinen *et al.* (2004 : § 1133), *jotta* est plus fréquent que *että* comme marqueur d'une relation finale dans l'usage du finnois standardisé. Les données analysées dans le cadre de la présente étude suggèrent qu'il s'agit, en effet, d'une différence entre les registres de la langue, et éventuellement entre modes de production. Les occurrences des propositions introduites par *jotta* et *että*<sup>2</sup> dans les différents types de données sont présentées dans le tableau 2.

**Tableau 2. La répartition des propositions finales introduites par *jotta* et *että***

Corpus	Propositions avec <i>jotta</i>	Propositions avec <i>että</i>
Presse	28	7
Blogs	25	16
Enregistrements oraux	2	37
<b>TOTAL</b>	<b>55</b>	<b>60</b>

Dans les données tirées du journal quotidien, les propositions avec *jotta* dominent, alors que dans les données recueillies des enregistrements oraux, dont la plupart comprennent des échanges téléphoniques entre personnes qui se connaissent, les propositions avec *että* sont majoritaires. Dans les données recueillies du corpus de blogs, la situation est moins asymétrique, ce qui peut traduire la caractère des

<sup>2</sup> Dans les données orales, *että* apparaît le plus souvent sous la forme *et*.

textes de ce type parus sur l'Internet comme mode intermédiaire entre langue (écrite) standardisée et (orale) non-standardisée, ou au moins, comme genre écrit fortement influencé par la langue (orale) non-standardisée.

Il convient toutefois de signaler quelques réserves envers ces chiffres. Premièrement, les données analysées pour la présente étude sont trop réduites pour tirer des conclusions définitives sur la division du travail entre *jotta* et *että*. Deuxièmement, il est possible que le choix entre *jotta* et *että* soit motivé par des facteurs géographiques. Cette question mériterait une étude en soi. Troisièmement, la différence sémantique entre les propositions finales et consécutives, et même entre les propositions finales et complétives, n'est pas toujours nette. Cette problématique concerne, en particulier, les constructions introduites par *että*, qui est un élément à multiples fonctions en finnois moderne. La transition entre la finalité et la conséquence fera l'objet de discussion dans la suite de l'article.

Quant à la position syntaxique de la proposition dans la construction complexe, les propositions introduites par *jotta* sont typiquement postposées (Hakulinen *et al.* 2004 : § 1113, 1133). La même observation peut être faite dans le cas des propositions introduites par *että* analysées pour la présente étude :

**Tableau 3. La position de la proposition finale dans la construction complexe**

Corpus	Propositions avec <i>jotta</i>		Propositions avec <i>että</i>	
	antéposées	postposées	antéposées	postposées
Presse	3	25	1	6
Blogs	2	23	0	16
Enregistrements oraux	0	2	0	37
<b>TOTAL</b>	<b>5</b>	<b>50</b>	<b>1</b>	<b>59</b>

En finnois, la forme verbale de la proposition finale varie en termes de modalité : elle peut se trouver à l'indicatif ou bien au conditionnel.<sup>3</sup> De plus, ces propositions comprennent relativement souvent un verbe modal (Hakulinen *et al.* 2004 : § 1133). Dans les données examinées pour la présente étude, les propositions finales à l'indicatif et au conditionnel se divisent par conjonction et par corpus de la manière suivante :

<sup>3</sup> Notons que le conditionnel est considéré comme un mode dans les grammaires finnoises, contrairement à l'analyse du conditionnel français dans la littérature linguistique française (cf. p. ex. Wilmet 2007 : § 90 ; Grevisse & Goosse 2007 : § 768, 1°).

**Tableau 4. Le mode verbal de la proposition finale**

Corpus	Propositions avec <i>jotta</i>		Propositions avec <i>että</i>	
	indicatif	conditionnel	indicatif	conditionnel
Presse	7	21	6	1
Blogs	5	20	9	7
Enregistrements oraux	0	2	30	7
<b>TOTAL</b>	<b>12</b>	<b>43</b>	<b>45</b>	<b>15</b>

D'une manière intéressante, les données analysées suggèrent que le choix de mode s'associe à l'élément introducteur de la proposition finale. Les propositions introduites par *jotta* ont tendance à inclure un verbe au conditionnel, alors que les verbes des propositions introduites par *että* sont pour la plupart à l'indicatif. Ceci peut s'expliquer par le fait que la conjonction *että* est également présente dans les propositions consécutives, soit toute seule, soit associée à la particule *niin* (v. Penttilä 2002 [1963] :§ 384, 2° ; Hakulinen *et al.* 2004 : § 1132).<sup>4</sup> Le mode verbal de la proposition finale sera discuté ultérieurement dans la présente étude.

En ce qui concerne les verbes modaux dans les propositions finales, parmi les 115 verbes inclus dans les données de cette étude, 37 % peuvent être classés comme modaux par leur sémantisme, les verbes *saada*, *voida* et *päästä* étant les plus fréquents. Les données ne laissent pas apparaître de lien entre le sémantisme modal du verbe et le choix du mode.

Enfin, notons que lorsqu'il s'agit d'un verbe au mode indicatif, le temps du verbe peut être présent ou passé. Les propositions finales avec une référence au temps passé diffèrent de celles avec l'indicatif ou conditionnel présents, sur un plan modal. Celles-là expriment un but qui a été atteint, alors que celles-ci laissent entendre que la réalisation du but reste ouverte, quelque soit le mode du verbe. Observons l'exemple (2).

<sup>4</sup> Penttilä (*op. cit.*) considère *jotta* également comme possible dans les contextes consécutifs, mais en le décrivant comme « plus rare et propre à la langue populaire ». Ici aussi, le rôle éventuel des dialectes ne peut être exclu.

(2) Palkansaajajärjestö SAK tyrmää ajatuksen [eläkkeiden pienentämisestä] suoraan  
 "Ihmisiä ei tule pelotella uusilla järjestelmillä ja eläkkeiden pienemisellä",  
 eläkeasiantuntija Kaija Kallinen sanoo.

"Olemme tehneet hartiavoimin töitä, että saimme työeläkelainsäädännön kuntoon ja nyt myös sijoitussäädökset ovat kunnossa. On turha alähtää, että yhdessä sovitut toimet ovat riittämättömiä." (HS 7.2.2006, p. B7.)

L'organisation salariale SAK rejette en bloc l'idée [d'une baisse des retraites].

« Il ne faut pas effrayer les gens avec des nouveaux dispositifs et avec une baisse des retraites. » dit la spécialiste des retraites Kaija Kallinen.

« Nous avons travaillé de toutes nos forces pour parvenir à mettre en ordre la législation relative à la retraite, et à présent les dispositions d'investissement sont également en ordre. Il est injustifié de se plaindre en disant que les mesures décidées ensemble sont insuffisantes. »

<i>Olemme</i>	<i>tehneet</i>	<i>hartiavoimin</i>	<i>töitä.</i>	<i>että</i>
AUX. I PL	faire. PTCP. PL	épaule. force. INSTR	travail. PL. PART	CONJ
<i>saimme</i>		<i>työeläkelainsäädännön</i>	<i>kuntoon.</i>	<i>ja</i>
parvenir. PRET. I PL		retraite. vieillesse. législation. GEN	ordre. ILL	et
<i>nyt</i>	<i>myös sijoitussäädökset</i>		<i>ovat</i>	<i>kunnossa.</i>
maintenant	aussi investissement. disposition. PL		être. 3 PL	ordre. IN

Dans cet exemple, les événements A et B sont tous les deux situés dans le passé. La forme prétérite de l'indicatif *saimme* ('nous sommes parvenus') dénote un événement postérieur à l'événement exprimé par la forme verbale *olemmme tehneet* ('nous avons fait'), puisqu'elle se trouve dans une proposition finale, qui correspond dans tous les cas au temps futur, lorsqu'on l'envisage du point de vue de l'autre constituant de la construction complexe. Cet événement est toutefois antérieur au moment de l'énonciation, c'est pourquoi il est interprété comme réalisé.

### 3 Le but de l'acte de parole

Dans l'introduction, la relation finale était définie comme une situation où l'un des événements dénotés par la construction complexe est envisagé comme ayant pour but la réalisation de l'autre. Dans la présente section, je me propose d'examiner quelques contextes où l'événement B n'apparaît guère comme le but de l'événement A, mais comme celui de tout un acte de parole.

Il importe de noter que l'événement A peut bien entendu correspondre à un acte de parole en soi. Ceci est le cas dans les exemples (3) et (4). L'exemple (3) est un extrait de conversation téléphonique entre amis, où l'un d'entre eux (S) veut se renseigner sur l'anniversaire de la sœur de l'autre (V), qui se rapproche. Avant l'extrait présenté ici, S a demandé si la sœur comptait organiser des festivités. L'exemple (4) est tiré d'un texte de blog où le locuteur raconte ses expériences lors d'une réunion organisée par son parti politique sur un ferry. Avant l'extrait présenté ici, le locuteur a énuméré des événements positifs qui ont eu lieu pendant le voyage.

(3) HY, SG 141-3 SIRKAN SYNTTARIT

1 S: nii että hän niinku viättää vähä sillai  
2 hiljasuu [dessa s ]itä. .h[hh j]oo. sitä mäki  
3 V: [nii. ] [°mm:°. ]  
4 S: aatteli että tuota,  
5 V: mj [oo.  
6 S: [.hh täytyy vähä ny .mhhth täyty ny  
7 vähä niinku siskolta kysellä että °tuota°,  
8 V: jo [o.  
9 S: [.mhh että (0.2) minkälainen (.) suunnitelma  
10 hänellä on että, (.) että tiätää sitte,  
11 just joo.

1 S: 'oui donc elle fêtera disons  
2 sans faire [trop de ] bruit .h[hh ou]i. c'est ce que  
3 V: [oui. ] [°mm:°. ]  
4 S: je me disais aussi donc,  
5 V: ou [i.  
6 S: [.hh il faut bien un peu .mhhth il fallait bien  
7 se renseigner un peu auprès de la sœur °donc°,  
8 V: ou [i.  
9 S: [.mhh sur (0.2) quels (.) sont  
10 ses projets pour, (.) pour savoir quoi,  
11 d'accord.'

täyty ny vähä niinku siskolta kysellä että °tuota°,  
fallor.PRET.3SG PTCL un peu PTCL sœur.ABL se.rensigner CONJ/PTCL PTCL

että (0.2) minkälainen (.) suunnitelma  
CONJ/PTCL de quelle sorte projet

hänellä on että, (.) että tiätää sitte,  
3SG.AD être.3SG CONJ/PTCL CONJ savoir.3SG PTCL

- (4) Jotta totuus ei unohtuisi, on kerrottava myös kolikon toinen puoli. Iso lauma kokoomusnuoria remusi koko yön käytävällämme. Koska minulla on pöllön korvat, aloin huomautella heille klo 3 alkaen. Huomautukset eivät kuitenkaan menneet perille vaan homma jatkui noin 6.45 saakka.

Täytyy ihmetellä heidän touhujaan. (AK)

Pour que la vérité ne soit pas oubliée, il faut raconter l'autre face de la monnaie aussi. Toute une bande de jeunes représentants du parti a fait la fête pendant toute la nuit dans notre corridor. Comme j'ai les oreilles d'une chouette, j'ai commencé à leur faire des remarques à partir de 3 heures. Les remarques n'ont toutefois pas fait effet, la bringue continuant jusqu'à 6h45 environ.

Il faut vraiment s'étonner de leurs frasques.'

*otta totuus ei unohtuisi on kerrottava myös*  
CONJ vérité NEG.3SG s'oublier.COND.3SG être.3SG raconter.PTCP aussi

*kotikon toimen puoli*  
monnaie.GEN autre face

Dans les deux exemples, la proposition finale est associée à une proposition à valeur nécessaire, avec un verbe dénotant un acte de parole (dans l'exemple 3, *kysellä* 'demander'; dans l'exemple 4, *kertoa* 'raconter, dire'). Dans l'exemple (3), la valeur nécessaire est traduite par le verbe modal *täytyä* ('devoir, falloir'); dans l'exemple (4), par la construction nécessaire *on kerrottava* ('il faut raconter'). Cet événement communicatif présenté comme une nécessité correspond à l'événement A qui est envisagé en vue de la réalisation de l'événement B, exprimé dans les propositions introduites par *että* et *jotta*. Ainsi, ces propositions finales expriment le but de l'acte de parole. Dans l'exemple (3), il s'agit d'expliquer pourquoi avoir posé la question sur l'anniversaire de la sœur; alors que dans l'exemple (4), la proposition finale sert à expliciter la raison pour laquelle l'événement désagréable qui a eu lieu pendant la réunion doit également être présenté.<sup>5</sup>

Dans les deux cas, la proposition finale est donc utilisée pour justifier l'acte de parole, précédent dans l'exemple (3), et suivant dans l'exemple (4). En effet, dans l'exemple (3), la proposition finale est postposée, non seulement par rapport à la proposition exprimant l'événement A, mais à toute la séquence comprenant la demande de renseignements et la réponse à cette demande. Dans l'exemple (4), en revanche, la proposition finale est antéposée, non seulement à la proposition exprimant l'événement A, mais à toute la description de l'événement présenté comme désagréable. Cette organisation suggère que ce type de constructions finales assure une fonction rhétorique, contribuant à ouvrir ou à clore des séquences discursives fonctionnellement cohérentes.<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> Dans les exemples (3) et (4), la personne est exprimée par la construction dite *personne zéro*. Dans l'exemple (3), cela concerne les deux formes verbales *täytyä* ('devoir.PRET.3SG') et *täällä* ('savoir 3SG'); dans l'exemple (4), seulement le verbe de la proposition exprimant l'événement A *on kerrottava* ('être.3SG raconter.PTCP' > 'il faut raconter'). Cette construction où le verbe se met à la troisième personne du singulier et la place du constituant nominal à référence, *a priori*, humaine est laissé vide peut être interprétée comme référant à une personne générique, mais aussi comme référant au locuteur, à l'interlocuteur ou bien à la fois à ces deux participants. Dans les extraits analysés ici, c'est avant tout le locuteur qui se met à la place de l'agent. (V. Laitinen 2006.)

<sup>6</sup> J'ai soutenu ailleurs (Peltola, à paraître, v. aussi ci-dessous) que les propositions finales associées aux constructions impératives ne peuvent être considérées comme des expressions de but, à proprement parler, puisque l'événement qu'elles expriment n'est pas envisagé dans la perspective d'une volonté de la part du participant qui exécute l'action correspondant à l'événement dénoté par l'énoncé injonctif. Les exemples (3) et (4) témoignent du fait que les propositions finales associées aux énoncés où la nécessité est traduite par un verbe ou par une construction nécessaires ne se soumettent pas tout à fait à cette analyse, car, contrairement aux énoncés injonctifs où celui qui effectue l'action présentée comme une nécessité ne

Dans les exemples (3) et (4), l'acte de parole justifié par la proposition finale est explicite. Il peut toutefois rester implicite, la justification seule étant présentée. Dans ces constructions, le constituant qui apparaît syntaxiquement, graphiquement et prosodiquement comme la proposition principale ne l'est pas dans la perspective du lien sémantique entre les constituants. Autrement dit, il ne traduit pas l'événement envisagé comme ayant pour but l'événement exprimé par la proposition finale. Observons l'exemple (5) qui est tiré d'un article de presse sur le nombre des amateurs du foot en Finlande. On y apprend le nom, l'âge et l'équipe du 110 000<sup>e</sup> joueur qui a payé sa licence.

- (5) Jalkapallon harrastajamäärät jatkavat Suomessa kasvuaan, vaikka pakkänen paukkuu yhtenään 20 asteessa. Jalkapallon lisenssipelaajien määrä ylitti 110 000 rajan eilen.

Ettei suomalaisittain suuri lukema jäisi pelkkäksi tilastoksi, niin juhlapelaaja on Erkki Härkönen, 8. Kajaanin Hakasta. (HS, 7.2.2006, p. B10.)

Le nombre des amateurs du foot continue à croître en Finlande, bien que le froid atteigne continuellement les 20 degrés. Le nombre de joueurs ayant payé la licence a dépassé la limite de 110 000 hier.

Pour que ce chiffre impressionnant dans le contexte finlandais ne reste pas qu'un détail statistique, le joueur à célébrer s'appelle Erkki Härkönen, 8 ans, de l'équipe Kajaanin Haka

*Ettei suomalaisittain suuri lukema jäisi pelkkäksi*  
 CONJ+NEG.3SG finlandais.ADV grand chiffre rester.COND.NEG simple.TRANS

*tilastoksi, niin juhlapelaaja on Erkki Härkönen*  
 statistique TRANS PTCL fête.joueur être.3SG PROP PROP

La proposition finale antéposée ne peut guère être interprétée comme exprimant le but de l'événement dénoté par la proposition suivante ('le 110 000<sup>e</sup> joueur s'appelle Erkki Härkönen'). Plutôt, il s'agit de mettre en avant l'objectif en vue duquel l'information qui suit est donnée. Cette proposition finale sert ainsi à justifier un acte de parole de la même manière que les propositions finales présentées dans les exemples (3) et (4), sauf que cette fois-ci cet acte n'est pas explicite.

Notons que la particule *niin* marque la transition entre les deux constituants de la construction complexe. Dans cette position, *ni(in)* met en évidence la relation de subordination pragmatique entre les deux constituants, indiquant le retour à la ligne principale du discours (Vilkuna 1997, 2007 ; Duvallon & Routarinne 2001). Dans l'extrait présenté ci-dessus, *niin* peut en conséquence être

---

peut être le locuteur lui-même, les énoncés aux verbes ou constructions nécessaires permettent de mettre le locuteur à la place de ce participant, par exemple, par moyen d'une construction à personne zéro, comme dans les exemples (3) et (4)

interprété comme marqueur de l'asymétrie entre le premier constituant à fonction métatextuelle et le second qui sert à développer le thème précédent, notamment le fait que la limite de 110 000 joueurs a été dépassée.

La différence entre les constructions où la proposition finale correspond au but de l'événement exprimé par l'autre constituant de la construction complexe, à proprement parler, et celles où elle dénote le but de l'acte de parole commis dans cet autre constituant apparaît nettement, lorsqu'on compare les exemples (6) et (7). L'exemple (6) est l'extrait d'un échange téléphonique entre un adulte (S) et une petite fille (V). L'exemple (7) est également tiré d'une conversation au téléphone, mais cette fois-ci entre deux amis adultes S et V. Ce dernier est censé venir avec sa famille chez celle de S pour sortir ensuite ensemble. *Jonna* est la petite fille de S.

(6) HY, Sg 094-097 PIIPPAUKSET

1 S: .hh pistät sä paljo lämmintä vaatetta päälle(h),  
 2 V: nii-i,  
 3 S: **ettei tuu ky:lma(h)**,

1 S: '.hh est-ce que tu t'habilleras bien chaudement,  
 2 V: oui,  
 3 S: **pour ne pas avoir froid,'**

*pistät sä paljo lämmintä vaatetta päälle(h),*  
 mettre.2SG 2SG beaucoup chaud.PART vêtement.PART dessus.ALL

**ettei tuu ky:lma(h)**  
 CONJ+NEG.3SG venir.NEG froid

(7) HY, Sg 094-097 LAHTÖ

1 S: no: me ru- teil menee semmone parikytä,  
 2 (.) minuuttia,  
 3 V: kakskyt viis minuutt<sup>°</sup>ia,<sup>°</sup>  
 4 S: joo nii mä rupeen sit tota Jonnaa pukee  
 5 päälle **ettei sille tuu nii kuuma sit**  
 6 [tos odotelle<sup>°</sup>ssa,<sup>°</sup>  
 7 V: [joo,  
 8 V: o: [kei,  
 9 S: [vai juatteks te kahvit  
 10 ensin,  
 11 V: .mt me: just juodaa- juodaa teetä täs näi.  
 12 S: a:ha.  
 13 (.)  
 14 V: [.mt lähetää vaa suaraa sitt<sup>e</sup>,<sup>°</sup>  
 15 S: [ino,  
 16 S: oo koo.

1 S: 'ben on co- ça va vous prendre du style vingt,  
 2 (.) minutes,  
 3 V: vingt-cinq minutes,  
 4 S: ouais donc je commence à habiller Jonna  
 5 pour qu'elle n'ait pas trop chaud  
 6 [là en attendant,  
 7 V: [d'accord,  
 8 V: O. [K.,  
 9 S: [ou est-ce que vous voulez prendre un café  
 10 d'abord,  
 11 V: .mt on est juste en train de pren- prendre un thé là.  
 12 S: d'accord.  
 13 (.)  
 14 V: [.mt il vaut mieux qu'on parte direct de chez vous,  
 15 S: [tben,  
 16 S: O.K.'

*mä rupeen sit tota Jonnaa pukee päälle*  
 ISG commencer.ISG PTCL DEM.PART PROP.PART habiller.INF dessus.ALL

*ettei sille tuu nii kuuma sit*  
 CONJ.NEG.3SG DEM.ALL venir.NEG PTCL chaud PTCL

Dans les deux exemples, le constituant conçu comme syntaxiquement principal par rapport à la proposition finale postposée dénote l'événement 'habiller' (dans l'exemple 6, 's'habiller bien chaudement' ; dans l'exemple 7, 'habiller sa petite fille'). Or, le but est présenté d'une manière opposée dans ces constructions ; dans l'exemple (6), l'objectif est de ne pas avoir froid, tandis que dans l'exemple (7), il s'agit de ne pas avoir trop chaud.

La contradiction s'explique par le fait que, dans l'exemple (6), la proposition finale traduit le but de l'événement dénoté par le constituant qui précède, c'est-à-dire de l'action 's'habiller bien chaudement'. Autrement dit, l'événement A de la relation finale est exprimé par cet autre constituant de la construction complexe. En revanche, dans l'exemple (7), l'événement dénoté par la proposition finale correspond au but de tout l'acte de parole qui précède, notamment de la demande de renseignements sur le temps que S et sa famille doivent encore attendre avant l'arrivée de V et sa famille. L'objectif de S est de pouvoir être prêts à partir, dès que les autres arrivent, sans que la petite fille ait trop chaud en attendant. Il ne s'agit donc pas d'exprimer le but de l'action 'habiller sa petite fille', ce qui donnerait comme résultat une interprétation absurde ('habiller sa petite fille pour qu'elle n'ait pas trop chaud'), mais justifier l'acte de parole correspondant à la séquence précédente. Notons que la particule *sit* ne porte pas ici de valeur temporelle ('alors'), car elle n'est pas accentuée. Si c'était le cas, la proposition finale pourrait être interprétée comme une justification pour le choix du temps ('je commencerai à habiller la petite fille seulement alors, pas plus tôt'). Or, la particule *sit* non accentuée, située après le verbe fini marque l'énoncé comme une conclusion tirée des propos du locuteur précédent, notamment de l'information donnée par V concernant l'heure d'arrivée de sa famille. Elle assure donc une fonction causale et évidentielle ('donc') (v. Hakulinen & Saari 1998 ; Hakulinen *et al.* 2004 : § 825).

Lorsque la proposition finale est utilisée pour justifier un acte de parole, la relation finale ne se réduit donc pas forcément à un lien interpropositionnel à

l'intérieur d'une construction complexe, mais peut se manifester également entre la proposition finale et une séquence plus étendue du discours.

#### 4 Le but et la conséquence

Dans ce qui suit, je discuterai un autre aspect des propositions finales en finnois qui doit être pris en considération lorsqu'on veut rendre compte de la variation sémantique des relations finales. Il s'agit de mettre en avant la proximité entre les constructions finales et consécutives. Dans une perspective de linguistique typologique, il s'est avéré que les moyens possédés par les langues pour exprimer le but et la conséquence se chevauchent fréquemment (Schmidtke-Bode 2009 : 151). Ceci n'est pas surprenant car la finalité peut en soi être conçue comme une conséquence voulue (*op. cit.*, pp. 18–19 ; en ce qui concerne le français, cf. p. ex. la définition de la conjonction complexe *de (telle) manière que* donnée par *Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2009, s. v. manière*).

La nature consécutives de certaines subordonnées finales se montre claire, lorsqu'on compare les deux constructions qui se trouvent présentées dans l'exemple (8). L'extrait est tiré d'un échange dans une salle de classe. Dans le passage présenté ici, l'institutrice (I) dirige les élèves (E) lors d'un cours de travaux manuels. Elle montre comment attacher les boutons servant d'yeux aux nounours que les élèves ont préparés.

(8) HY, Sg138 KÄSITYÖTUNTI

- 1 I : just just, (.) kattokaas täällä. ·  
2 (1.2)  
3 I : tulkaas tänne kaikki kattomaan ni (0.3) ni:  
4 ni: >älkää ihan lähelle sillai et kaikki  
5 näk°ee, °<  
6 (0.7)  
7 I : nyt Merituulil on laitettu näihin silmiin (.) tähän  
8 pienet rei:ät? (.) SEN OVEN VOI JÄTTÄÄ  
9 AUKI hei.  
10 (0.7)  
11 I : pienet reiät, ja nyt mä katon että  
12 tässä (.) napissa tai taustassa minkä  
13 mä otan ni noi (1.5) nää väkäset on  
14 ylöspäin.  
15 (0.7)  
16 I : näättek°ö.  
17 E : °juu,°  
18 (.)  
19 I : sitte, (.) katsokaa tarkk°aan.°  
20 (0.3)  
21 I : °älä tuu ihan eteen et kaikki näkee.°

1 I : 'exactement exactement, (.) regardez avec ça.  
 2 (1.2)  
 3 I : venez ici tous pour voir donc (0.3) donc  
 4 voilà >ne venez pas si près de façon à ce que tout  
 5 le monde voie,<  
 6 (0.7)  
 7 I : donc Merituuli a ces yeux où on a mis (.) ici  
 8 des petits trous? (.) VOUS POUVEZ LAISSER LA PORTE  
 9 OUVERTE hein.  
 10 (0.7)  
 11 I : des petits trous, et maintenant je regarde pour que  
 12 dans ce (.) bouton ou dans cette partie opposée que  
 13 je prends ben ces (1.5) ces crochets sont vers  
 14 le haut.  
 15 (0.7)  
 16 I : voyez.  
 17 E : °oui,°  
 18 (.)  
 19 I : ensuite, (.) regardez bien.  
 20 (0.3)  
 21 I : °ne viens pas là devant pour que tout le monde voie.°'

*älkää ihan lähelle sillai et kaikki näkee*  
 NEG.IMP.2PL tout prés.ALL de.façon.que CONJ tous voir.3

*älä tuu ihan eteen et kaikki näkee*  
 NEG.IMP.2SG venir.NEG tout devant.ILL CONJ tous voir.3

Il y a deux constructions dans cet extrait qui peuvent être conçues comme exprimant une relation finale ou consécutive. La première des constructions en question (lignes 4–5, *älkää ihan lähelle sillai et kaikki näkee*) est un cas plutôt typique d'une construction consécutive, avec l'adverbe *sillai* ('de façon [à ce] que') complété par une proposition introduite par *et(tä)* (v. Hakulinen *et al.* 2004 : § 1160), alors que la dernière des constructions (ligne 21, *älä tuu ihan eteen et kaikki näkee*) est analysable plutôt comme finale, du fait de l'absence d'un adverbe de manière. Les fonctions de ces deux propositions sont tout de même très proches dans cet exemple. Elles font référence à l'événement ('tout le monde arrive à voir') suivant la réalisation de l'événement suggéré par l'injonction négative ('ne pas venir trop près'). Seulement, dans le premier des cas, il s'agit de mettre en avant la manière de procéder qui permette à tout le monde de suivre la présentation, alors que le deuxième sert plutôt d'une justification à l'injonction.

En effet, les propositions finales associées à une injonction n'expriment pas forcément la volonté du participant qui effectue l'action dénotée dans l'énoncé injonctif mais celle du locuteur de l'injonction. Ce type de propositions finales ne se conforme donc pas à la définition donnée à la relation finale.

La différence entre la consécution et la finalité est fréquemment codée par les modes verbaux de la proposition subordonnée, dans les langues du monde (Schmidtke-Bode 2009 : 44–50). Telle est la motivation derrière la variation des modes indicatif et subjonctif français dans les propositions introduites par les conjonctions complexes du type *de telle façon (à ce) que*. En finnois, la variation entre le conditionnel et l'indicatif, les deux modes dominant les propositions finales, n'est pas standardisée de la même manière, mais elle manifeste une tendance

semblable.<sup>7</sup> Observons l'exemple (9), où les verbes de la proposition finale sont au mode conditionnel.

- (9) Järvimaastossa on vaikea liikkua: järvien veljet, nuo jylhät metsät, tekevät järvien kanssa parhaansa että kulkija eksyisi ja joutuisi asettumaan perheineen lapsineen korpeen ikuisiksi ajoiksi. (AK)

‘Il est difficile de se déplacer en terrain lacustre: les frères des lacs, ces forêts sauvages, font leur mieux avec les lacs pour que le voyageur se perde et se voie obligé de s’installer avec sa famille, avec ses enfants dans la forêt lointaine pour toujours.’

*järvien veljet, nuo jylhät metsät, tekevät järvien kanssa*  
 lac.PL.GEN frère.PL DEM.PL sauvage.PL forêt.PL faire.3PL lac.PL.GEN avec

*parhaansa että kulkija eksy-isi ja joutu-isi*  
 le.mieux.POSS.3 CONJ voyageur se.perdre-COND.3SG CONJ être.obligé-COND.3SG

*asettumaan*  
 installer.INF.ILL

Dans cette construction, la locution modale *tehdä parhaansa* (‘faire son mieux’) implique la volonté des participants qui exécutent l’action, notamment des forêts et des lacs personnifiés. Grâce à sa valeur modale, et son origine en tant qu’expression d’intention (v. Lehtinen 2007 : 133), le conditionnel permet de continuer, dans la subordonnée finale, la représentation des événements du point de vue de ces participants, alors que si les deux formes verbales de la subordonnée étaient à l’indicatif présent, les événements ne seraient pas marqués comme l’objet de la volonté de ces participants :

- (9') Järvimaastossa on vaikea liikkua: järvien veljet, nuo jylhät metsät, tekevät järvien kanssa parhaansa että kulkija eksyy ja joutuu asettumaan perheineen lapsineen korpeen ikuisiksi ajoiksi.

*eksy-y*  
 se.perdre-IND.3SG  
*joutu-u*  
 être.obligé-IND.3SG

Les événements en question seraient, dans ce cas-là, conçus plutôt comme des conséquences imposées au sujet de la subordonnée (*kulkija* ‘le voyageur’).

---

<sup>7</sup> Pour une comparaison entre la variation des modes verbaux dans les propositions finales en finnois et en français, v. Peltola (à paraître).

Ainsi, les constructions finales finnoises avec le mode indicatif dans la proposition subordonnée semblent, dans une perspective sémantique, s'approcher du tournant qui sépare la finalité de la consécution. Il est vrai que l'événement exprimé par ces constructions indicatives n'est pas forcément envisagé comme un résultat réalisé, mais comme appartenant au temps futur, par rapport au moment de l'énonciation. Grâce à l'usage d'une forme verbale indicative, la valeur modale intentionnelle inhérente à une relation finale est toutefois effacée, pour mettre en relief la consécution des événements. Par conséquent, on peut dire que les propositions finales indicatives et conditionnelles font saillir les différents aspects d'une relation finale (cf. Leino 2005 : 199–200).

## 5 Conclusion

Dans cet article, j'ai examiné la variation à l'intérieur de la catégorie des propositions finales en finnois. Après une présentation générale de quelques caractéristiques des données étudiées, je me suis penchée sur des propositions finales qui ne correspondent pas tout à fait à la définition fonctionnelle donnée à la relation finale. J'ai d'abord mis en avant que toutes les propositions finales n'expriment pas le but de l'action dénotée dans l'autre constituant de la construction complexe, mais celui de l'acte de parole effectué dans la séquence du discours qui précède ou qui suit. Ensuite, j'ai proposé qu'à l'intérieur de la catégorie des propositions finales, il existe un continuum entre les constructions où l'aspect intentionnel de la relation finale est mise en avant et les constructions où l'aspect consécutif de cette relation est plus saillant. La variation des modes verbaux se montre motivée, également en finnois, par ces différentes dimensions de la finalité.

### Abréviations des traductions morphémiques interlinéaires

ABL	ablatif	INF	infinitif
AD	adessif	INSTR	instructif
ADV	adverbe	NEG	négatif
ALL	allatif	PART	partitif
AUX	auxiliaire	PASS	passif
COND	conditionnel	PL	pluriel
CONJ	conjonction	POSS	possessif
DEM	démonstratif	PRET	préterit
ESS	essif	PROP	nom propre
GEN	génitif	PTCP	particpe
ILL	illatif	PTCL	particule
IMP	imperatif	SG	singulier
IN	inessif	TRANS	translatif
IND	indicatif		

## Symboles de transcription

[ ]	énoncés en chevauchement
(0.5)	silence en dixièmes de seconde
(.)	micro-pause
.	intonation descendante
,	intonation continue
?	intonation montante
~	extension du son
<u>mot</u>	accent
°	volume bas
↑	intonation fortement montante
><	prononciation rapide
hh	inhalation
(hh)	prononciation aspirée

## Sources des données étudiées

- AK = Corpus électronique du projet de recherche *Alistus ja konteksti* ('Subordination et contexte'). Département de finnois et des langues et littératures finno-ougriennes et nordiques de l'Université de Helsinki.
- HS = *Helsingin Sanomat*, journal. Les éditions consultées : 7/2/2006, 13/2/2006, 14/2/2006, 21/2/2006.
- HY = Corpus de conversations en finnois. Département de finnois et des langues et littératures finno-ougriennes et nordiques de l'Université de Helsinki.

## Bibliographie

- Cristofaro, S. (2003) : *Subordination*, Oxford Studies in Typology and Linguistic Theory. Oxford University Press.
- Cristofaro, S. (2005) : Purpose clauses. In : Haspelmath, M., M. S. Dryer, D. Gil & B. Comrie (éds.) : *The World Atlas of Language Structures*, Oxford University Press, 506-509.
- Duvallon, O. & S. Routarinne (2001) : Parenteesi keskustelun kieliopin voimavarana. In : Halonen, M. & S. Routarinne (éds.) : *Keskustelunanalyysin näkymiä*, Kieli 13, Helsingin yliopiston suomen kielen laitos, Helsinki, 122-154.
- Grevisse, M. & A. Goosse (2007) : *Le Bon Usage*, 14<sup>e</sup> édition, De Boeck / Duculot, Bruxelles.

- Hakulinen, A. & M. Saari (1998) : *Var finns mannen Anja sen då? Om set(da)n och då som motsvarigheter till finskans sit(ten) i helsingforssvenska samtal*. In : Lehti-Eklund, H., M. Mazzarella & M. Saari (éds.) : *Samtalsstudier, Meddelanden från Institutionen för nordiska språk och nordisk litteratur vid Helsingfors universitet, serie B. 19, Helsingfors universitet, Helsingfors, 81-96.*
- Hakulinen, A., M. Vilkuna, R. Korhonen, V. Koivisto, T. R. Heinonen & I. Alho (éds.) (2004) : *Iso suomen kielioppi*, Société de littérature finlandaise, Helsinki.
- Laitinen, L. (2006) : Zero person in Finnish. A grammatical resource for construing human reference. In : Helasvuo, M.-L. & L. Campbell (éds.) : *Grammar from the human perspective. Case, space and person in Finnish*, John Benjamins, Amsterdam / Philadelphia, pp. 209-231.
- Lehtinen, T. (2007) : *Kielen vuosituhanet: suomen kielen kehitys kantaaturalista varhaisuuteen*, Tietolipas 215, Société de littérature finlandaise, Helsinki.
- Leino, P. (2005) : Kun tarkoitus häviää – finaalisesta infinitiivistä temporaaliseksi. In : Herlin, I. & L. Visapää (éds.) : *Elävä kielioppi : suomen infinitiivisten rakenteiden dynamiikkaa*, Société de littérature finlandaise, Helsinki, 194-230.
- Le Nouveau Petit Robert de la langue française* (2009), Dictionnaires Le Robert, Paris.
- Peltola, R. (à paraître) : Subordination in purpose clauses : variation of verb moods in Finnish and in French. In : Kalliokoski, J., H. Sorva & L. Visapää (éds.) : *Contexts of subordination: cognitive, typological and discourse perspectives*.
- Penttilä, A. (2002 [1963]) : *Suomen kielioppi*. 3<sup>e</sup> édition.
- Schmidtke-Bode, K. (2009) : *A typology of purpose clauses*, John Benjamins, Amsterdam.
- Vilkuna, M. (1997) : Into and out of the standard language: the particle *ni* in Finnish. In : Cheshire, J. & D. Stein (éds.) : *Taming the vernacular: from dialect to written standard language*, Longman, London, 51-67.
- Vilkuna, M. (2007) : Pragmatic subordination with *niin* in Finnish, communication orale, 10<sup>th</sup> International Pragmatics Conference, Göteborg, 8-13 July 2007.
- Wilmet, M. (2007) : *Grammaire rénovée du français*, De Boeck, Bruxelles.



## Chaînes de traction (*vowel shifts*) ouraliennes et typologie phonologique

A William James (1842-1910),  
*in memoriam*

« Mais avec le développement des sciences, l'idée s'est répandue que la plupart de nos lois, sinon toutes, n'étaient que des approximations, [si bien que] les chercheurs se sont faits à l'idée qu'aucune théorie ne rend compte de façon absolument fidèle de la réalité, mais que toutes peuvent se révéler utiles à un moment donné. Leur grand mérite est de récapituler les faits connus pour nous porter vers de nouveaux faits. Elles ne sont qu'un langage humain, une sténographie conceptuelle (...) qui nous permet d'exprimer nos observations sur la nature ».

(William James, 1906, *Le pragmatisme*, trad. de Nathalie Ferron, in James 2007, p. 122-123)

### 1 Enjeux de la typologie phonologique

Je vais présenter dans cette contribution une étude de cas en typologie phonologique, à partir de la description des catégories vocaliques attestées dans quelques langues ouraliennes, telles qu'elles prennent une profondeur de champ historique et typologique à travers la mise en regard avec le système vocalique du proto-ouralien, pour autant qu'on puisse reconstruire un tel système avec réalisme à partir de la diversité typologique des langues modernes. Car enfin, lorsqu'on débat

sur la nature des catégories qui fondent un protosystème de segments discrets et contraints sur le plan distributionnel (en fonction de la distribution lexicale entre racine et affixes et de la valeur prosodique des segments, selon qu'ils sont toniques ou atones), on ne fait rien de moins que de la typologie. C'est cette interaction entre les deux plans de réflexion – diachronique et typologique – sur des objets phonologiques qui m'intéressera ici<sup>1</sup>. Dans la mesure où une exégèse critique de la littérature sur cette question nous entraînerait trop loin et nous ferait perdre l'objectif méthodologique de la présente étude, je fonderai mes analyses sur les hypothèses de travail de Jaakko Häkkinen (2007), qui ont l'avantage d'être des avancées récentes, présentées de manière efficace et ergonomique pour des analyses ultérieures, d'émaner d'un jeune chercheur de grande qualité, et de constituer une synthèse cohérente de ce qu'il est loisible de postuler comme système proto-ouralien, à titre heuristique. Je précise à ce sujet qu'il va de soi que pour moi, un proto-système n'est pas censé représenter un état de langue historique réel, mais plutôt un système de relations catégorielles plausible en tant que protocole de découverte pour la description des langues modernes lorsqu'on se donne pour objectif de les comparer à des foins typologiques. Rien de plus. La linguistique historique est moins une machine à remonter le temps qu'une modélisation diachronique à finalité typologique, qui conflue avec des questions de linguistique générale. En somme, un proto-système est censé nous enseigner des faits sur la nature des catégories linguistiques, en l'occurrence, phonologiques, intervenant dans la construction variable des unités constitutives du lexique des langues. Les proto-phonèmes sont autant de briques possibles de la construction des syllabes, des pieds métriques et des lexèmes dans un ensemble de langues apparentées par un stock lexical commun<sup>2</sup>. Le présent article est largement inspiré des idées de Jean-Pierre Angoujard (2006), sans prétendre pour autant être une contribution au paradigme de la phonologie déclarative. La modélisation développée ici est une interprétation ou une réinterprétation très personnelle des prémisses et des notions fondamentales de ce modèle – à vrai dire, de sa mouture angoujardienne – et il va de soi que les erreurs éventuelles incombent à l'auteur de ces lignes.

---

<sup>1</sup> La recherche présentée ici a commencé avec Léonard 1999, puis a mûri, outre la communication à la journée d'études de mai 2009, à l'occasion de plusieurs conférences préalables : le 11 juin 2009, en collaboration avec Ksenija Djordjević (Montpellier 3, Dipralang) « Structuration et modulation en typologie phonologique : les langues ouraliennes et turco-mongoles », au Gipsa-Lab, Grenoble 3 ; une communication avec K. Djordjević au colloque *Les steppes et leurs périphéries*, organisé par François Jacquesson, CNRS, Porquerolles, sept. 2007 : « Langues turco-mongoles et ouraliennes et peuplement des steppes : le damier des voyelles », dont le texte est accessible en ligne sur <http://lacito.vjf.cnrs.fr/colloque/diaporamas/Leonard.pdf>. Ce dernier document montre combien la réflexion s'est recentrée durant ces quatre années d'élaboration d'un dispositif analytique sur des questions de typologie et de linguistique interne, en ce qui concerne la présente étude. Il complète utilement la bibliographie.

<sup>2</sup> Il en résulte que les questions de comparatisme pur renseignent d'autres champs des sciences du langage que la linguistique générale – l'extension du comparatisme sous forme de macrocomparatisme, notamment, qui est totalement étranger à la perspective retenue ici, relève d'un champ de spéculation externe à la linguistique (entre histoire, archéologie et mythologie), ce qui transparait d'ailleurs dans la façon même d'exercer le macrocomparatisme, qui dilue les contraintes rigoureuses du strict comparatisme limité à un domaine bien délimité

## 2 Matrices catégorielles

Je partirai d'une table des valeurs vocaliques aussi générale que possible, présentée dans le tableau 1 (T1, où T = tableau) – qui n'est pas pour autant une table de Mendeleev, à moins de combiner ces unités pour obtenir des diphtongues, ce qui est envisageable dans un deuxième temps, mais avec des contraintes ou des restriction de combinatoire qu'il n'appartient pas au présent article de définir. Cette matrice est tout simplement un réagencement et une recombinaison taxinomique du tableau des voyelles de l'API (Alphabet Phonétique International, cf. H.I.P.A. 1999 : 202). Elle figure en T1, en tant que table des valeurs vocaliques (TVV) en phonologie générale. Je préfère utiliser, du moins provisoirement, le terme de *phonologie générale* plutôt que de *typologie phonologique* en ce qui concerne cette représentation matricielle, afin de ne pas préjuger de la valeur phonémique ou allophonique des segments présentés dans cette matrice. Nous aurons l'occasion de catégoriser de manière plus précise les segments au cours de la démonstration, notamment dans les tableaux 3, 4, 6, 7, 8 et 9 (T3, T4, etc.), lorsque nous reprendrons le système du proto-ouralien tel que le définit Jaakko Häkkinen (op. cit.).

T1 ne prétend à rien de plus que de décliner les traits – ou les *valeurs* – et les segments – les *objets* – auxquels on peut *attribuer ces valeurs*, dans les cellules de la matrice. Ainsi, dans un premier temps, T1 déclare, selon une logique binariste (en faisant précéder les traits d'un index positif + ou négatif -, dans la tradition structuraliste jakobsonienne), d'une part des valeurs positionnelles, telles que [+/- avant] ou [+/- arrière], et articulatoires telles que [+/- labial] en ce qui concerne les ordres ; d'autre part des valeurs d'aperture [+/- haut] et [+/- bas] ainsi que, corrélé à l'aperture, des valeurs de racine linguale comme [+/- ATR] (acronyme pour *Advanced Tongue Root*<sup>3</sup> ou « racine de la langue avancée »). Ce dernier trait est fréquemment utilisé pour décrire les voyelles longtemps qualifiées de « relâchées » (*lax* et *laxness*<sup>4</sup> dans la terminologie anglophone). Il a l'avantage d'éviter les connotations ou implications de tension articulatoire, qui ne se vérifient pas nécessairement pour cette classe de vocoïdes. Il se base sur des mesures articulatoires d'une grande finesse, réalisées dans le domaine africaniste. Mais aussi pertinent et empiriquement fondé que soit ce trait pour nombre de langues, aucune tradition de recherches sur les corrélats articulatoires de ces vocoïdes n'existe pour le domaine ouralien, si bien que je préfère ici attribuer les corrélats d'*atrité* (autrement dit, relevant du trait ATR) à des degrés d'aperture, de même que, dans la logique de la citation en exergue de William James<sup>5</sup>, le trait de *pharyngalité* rendra compte d'une activation de la résonance épiglottique, ou pharyngale, pour la classe de vocoïdes qualifiée de « centralisés » dans les taxinomies phonologiques courantes, mais aussi qualifiée de RTR (Retracted Tongue Root ou « racine de la langue reculée ») dans les travaux récents. Ce « remaniement sténographique », selon

---

<sup>3</sup> Cf. Ladefoged & Maddieson 1996 : 300-306.

<sup>4</sup> Cf. Durand 2005.

<sup>5</sup> « (...) aucune théorie ne rend compte de façon absolument fidèle de la réalité, mais [si] toutes peuvent se révéler utiles à un moment donné, [alors] leur grand mérite est de récapituler les faits connus pour nous porter vers de nouveaux faits » William James. *Le pragmatisme*, op. cit.

l'expression de William James, permet dans un deuxième temps, dans le tableau 2 (T2), de décrire comme palataux, pharyngaux<sup>6</sup> ou vélares, dans une logique unaire (pour les *ordres positionnels* et *d'articulateur labial*) et graduelle (pour les *séries d'aperture*), les objets peuvent contenus dans les ordres. Cette tripartition des ordres évite l'aporie consistant à définir par la négative, comme en T1, une zone articuloire centrale [- avant] – car pourquoi pas la définir comme aussi bien [- arrière] ? Cependant, je maintiendrai le principe d'équipollence de la résonance pharyngale sous forme de primitives phonologiques dans le tableau 3 (T3), où la pharyngalité sera notée par un élément barré, réparti entre une zone qui serait décrite comme de tropisme palatal, que je décrirai par †, et une zone de tropisme vélaire, que je décrirai par ‡<sup>7</sup>. Mais cette description joue sur un continuum balisé par des traits unaires, au lieu de mêler des catégories négatives décrivant un continuum dans ce qui serait supposé être une dichotomie binaire. L'aporie sera donc résorbée, au prix d'une bipartition des valeurs positionnelles liées à la constriction en zone pharyngale.

Traits ou valeurs	+ avant		- avant		+ arrière	
	- labial	+ labial	- labial	+labial	-labial	+labial
+Haut, +ATR						
- Haut, - ATR	i	y	ɨ	ɥ	ɯ	u
- Haut, + ATR	ɪ	ʏ	ɘ	ɞ		ʊ
- Bas, - ATR	e	ø	ɘ	ɞ	ɤ	o
+ Bas	ɛ	œ	ɜ	ɛ	ʌ	ɔ
+Haut, +ATR	æ	œ	ɐ		ɑ	ɒ

Tableau 1 (T1). Table des valeurs vocaliques (TVV) en phonologie générale

T1 décline donc la table des valeurs vocaliques (TVV) en phonologie générale conformément à un point de vue aujourd'hui très répandue dans la description des inventaires des langues du monde, et qui par exemple, fonctionnerait de manière très adéquate pour des langues de type niger-congo (pour le trait ATR). T2 préjuge moins explicitement des corrélats liés à la racine linguale (traits ATR ou *d'arité*), en se contentant d'énumérer les séries d'aperture, de 1 à 5. Les ordres y sont déclarés de manière unaire (non binariste), numérotés de 1 à 6, et répartis sur

<sup>6</sup> Les voyelles pharyngalisées à proprement parler relèvent d'une autre logique, qu'on verra décrite dans Cf. Ladefoged & Maddieson 1996 : 307-310. L'idée que les voyelles « centrales » ou centralisées » des langues ouraliennes peuvent se décrire comme des voyelles à traits de pharyngalité (plutôt que comme des voyelles pharyngalisées, à proprement parler) suit la logique des catégorisations décrites par Jan-Olof Svantesson et ses collaborateurs dans leur essai de phonologie descriptive et comparative des langues mongoles, qui pose le principe d'une dérive typologique, de l'harmonie vocalique palato-vélaire à une harmonie de type vélaro-pharyngale dans les langues mongoles (Svantesson & al. 2005).

<sup>7</sup> Cependant, il va de soi que la pharyngalité, qui justifie la barre sur la primitive phonologique (indiquée par la lettre en majuscule), relève de l'activité supposée de la racine de la langue, indépendamment de la position du dos de la langue, à tropisme palatal ou vélaire.

trois zones de résonance : palatal, pharyngal et vélaire. Chaque segment est indexé par deux chiffres : le premier correspond aux trois ordres majeurs que je viens de mentionner et à la bipartition étiré *versus* arrondi pour chacun de ces trois ordres ; le deuxième correspond au degré d'aperture.

Palatal		Pharyngal			Vélaire	
Etiré	Arrondi	Etiré	Arrondi	Etiré	Arrondi	
1.1 'i'	2.1 'y'	3.1 'i'	4.1 'u'	5.1 'u'	6.1 'u'	
1.2 'i'	2.2 'ɣ'	3.2 'ə'	4.2 'ə'	5.2	6.2 'u'	
1.3 'e'	2.3 'ø'	3.3 'ə'	4.3	5.3 'ɣ'	6.3 'o'	
1.4 'ɛ'	2.4 'œ'	3.4 'ɜ'	4.4 'ə'	5.4 'ʌ'	6.4 'ɔ'	
1.5 'æ'	2.5 'æ'	3.5 'ɐ'	4.5	5.5 'ɑ'	6.5 'ɒ'	

Tableau 2 (T2). TVV indexée par ordres positionnels (premier chiffre) et par séries d'aperture (second chiffre)

Certaines cellules restent délibérément vides : 4.3, 4.5, 5.2., de manière certes quelque peu *ad hoc*, mais qui ne retire rien à la validité de cette matrice. Ces cellules me semblent n'avoir aucune pertinence pour le dispositif TVV, mais rien n'empêcherait de les prendre en compte dans un domaine empirique où elles auraient une valeur phonologique. Je n'écarte pas l'idée que ces cellules puissent prendre une certaine valeur allophonique dans ce dispositif analytique selon les domaines typologiques observables, ou aient même pu en avoir une dans les domaines qui seront les nôtres dans cette étude, mais l'esprit de parcimonie m'incite à en faire l'économie.

En vertu du même principe de parcimonie, je ne retiendrai, dans un troisième temps, en T3, que les ensembles de traits sous forme de *primitives phonologiques* qui me semblent les plus pertinentes en typologie phonologique. Les symboles entre crochets pointus valent pour la palatalité < I >, la labialité < B > en tant que classe naturelle et la pharyngalité < ʔ > < ʘ >, à tropisme palatal et vélaire respectivement. Les primitives combinables sont les mêmes (sauf l'élément B, proposé en son temps pour la labialité dans Scheer (1997), mais qui n'aura ici qu'une valeur taxinomique supérieure, en tant qu'élément de classe mais non en tant que primitive active dans les structures internes, où l'arrondissement sera pris en charge par {U})<sup>8</sup>. Les symboles {I}, {A} et {U} constituent les primitives

<sup>8</sup> La raison en est que l'élément {U} est à la fois ergonomique et empirique d'une part. {U} est si communément utilisé comme primitive dans les travaux utilisant ce modèle que le coût de remplacer systématiquement {U} par {B} dans les représentations élémentaires est élevé sur le plan didactique. d'autre part, la solidarité ou la continuité que peut entretenir la labialité avec la labiovélarité dans les systèmes d'harmonie vocalique des langues que nous allons examiner conforte ce choix. En revanche, en tant qu'élément décrivant la valeur d'arrondissement, < B > plus haut dans la hiérarchie (hiérarchie de classes naturelles plutôt que hiérarchie interne des constituants) apporte un gain de cohérence au dispositif descriptif, en distinguant explicitement la labialité de la vélarité – distinction fondamentale dans le cadre de systèmes à harmonie vocalique, du moins pour les langues ouraliennes et altaïques, dont la principale modalité harmonique est l'harmonie palatalo-vélaire, augmentée selon les systèmes de contraintes plus ou moins étendues d'harmonie labiale

phonologiques à proprement parler, selon le modèle des trois extrémités du triangle des voyelles (cf. Schane 1984, Kaye & al. 1990, Scheer 1996).

< I >		< † >		< U >	
< I >	< B >	< † >	< B >	< † >	< B >
'i' {I}	'y' {IU}	'i' {†}	'u' {†U}	'u' {U}	'u' {U}
'i' {I@}	'y' {IU@}	'ə' {†@}	'ə' {†U@}		'u' {U@}
'e' {IA}	'ø' {IAU}	'ə' {@}		'y' {UA}	'o' {UA}
'ɛ',	'æ' {AIU}	'ɜ', {A†}	'ʌ' {AU}		'ɔ', 'ɒ' {AU}
'æ' {AI}		'ɐ' {A@}		'ɑ' {A}	

Tableau 3 (T3). TVV et valeurs de traits unaires sous forme d'éléments, accompagnée de phonotypes

Il ne faut pas confondre *éléments* et *vocoïdes* ou *segments vocaliques* : ces trois primitives, qui décrivent minimalement /i/, /a/ et /u/ dans les inventaires vocaliques des langues du monde, valent essentiellement pour palatalité, aperture et vélarité, de même que les deux primitives qui en sont dérivées, {†} et {U}, si elles décrivent minimalement le « i dur » du russe et le « i non pointé » du turc sur le plan segmental, n'en sont pas moins des entités minimales combinables. Ces primitives se combinent entre elles pour décrire les vocoïdes des tableaux 1 et 2. La hiérarchie ou structure interne rend compte des différences catégorielles : la série qui va de 1.3 à 1.6 a pour « tête » ou « élément dominant la primitive positionnelle, tandis que la série qui va de 1.4 à 6.4 a pour tête l'élément {A}, autrement dit, l'aperture. Dans la première série, le chromatisme (le timbre) domine l'aperture pour les voyelles dites « mi-hautes » ou « mi-fermées », tandis que dans la deuxième la sonorité ou l'aperture domine le chromatisme pour les voyelles dites « mi-basses » ou « mi-ouvertes ». Si {A} indique la gradation sur l'échelle de sonorité, {@} ou élément vide (fonction remplie par {v} dans d'autres modèles), se définit comme élément défectif aussi bien en termes de chromatisme que de sonorité. L'atrité haute de la série qui va de 1.2 à 6.2 dans le tableau 2 (T2) se laisse décrire par la combinaison de la tête positionnelle ({I}, {U}, {†}, {U}) et de cet élément de sous-spécification, qui vaut ici pour une approximation de cible de hauteur.

Rappelons qu'en revanche, la série qui va de 1.4 à 6.4, des voyelles mi-basses ou « semi-ouvertes » se laisse décrire par la hiérarchie de constituance {AI}, {AI}, {A†}, {AU}, {AU}. Si le tableau 3 (T3) servait à décrire explicitement les structures internes des vocoïdes, le tableau 4 (T4) énumère les structures internes des vocoïdes – ou phonotypes vocaliques – sans plus se référer aux segments, qui étaient maintenus en T3 à des fins d'explicitation. La matrice en T4 fait plus clairement apparaître le jeu des combinatoires et les principes qui président à l'organisation des séries et des ordres : les ordres 1 et 2 (dont la valeur de classes naturelles est < I > avec disjonction d'arrondissement < I > versus < B >) est I. C'est < † > pour les ordres 3 et 4, < U > pour les ordres 5 et 6. Du point de vue de

l'organisation sérielle, la série de 1.1 à 6.1 est constituée de têtes seules, pour les voyelles cardinales, et de combinaisons minimales dans lesquelles la primitive indiquant la valeur de classe est tête de la structure segmentale. La série de 1.2 à 6.2 sous-spécifie la série précédente par la valeur de sous-spécification de cible à l'aide de l'élément vide {*@*}. La série 1.3-6.3 associe à la première série un élément d'aperture {*A*} en tant qu'opérateur. La série 1.4-6.4 inverse la constituance : c'est cette fois la sonorité qui est tête, et l'élément ou les éléments de timbre qui sont opérateurs. La dernière série 1.5-6.5 se confond avec la précédente, au détail près de 3.5, décrit par la structure {*A@*}, qui rend compte de 'v', la forme la plus svarabatique de voyelle basse, dont le timbre est sous-spécifié, sans que le statut segmental soit remis en cause – contrairement au schwa, qui est « non-voyelle » ou « segment vide » par excellence, décrit par la seule primitive {*@*}, à l'exclusion de toute relation tête-opérateur.

< I >		< † >		< U >	
< I >	< B >	< † >	< B >	< U >	< B >
{I}	{IU}	{†}	{†B}	{U}	{U}
{I@}	{IU@}	{†@}	{†B@}	-	{U@}
{IA}	{IAU}	{@}		{UA}	{UA}
{AI}	{AIU}	{A†}	{AU}		{AU}
		{A@}		{A}	

Tableau 4 (T4). TVV et primitives phonologiques

### 3 Chaînes de traction ou vowel shifts ouraliens

Selon Jaakko Häkkinen, le système vocalique du proto-ouralien se laisserait décrire comme en T5 – description calquée sur la matrice de T1, la première matrice du modèle de phonologie générale présenté ici<sup>9</sup>.

	+ avant		-arrière	+ arrière	
	- labial	+ labial	+ pharyng.	+labial	
+ Haut, + ATR	* i	* y	* ɯ	* ɯ	* u
- Haut, - ATR	* ɪ			* ɤ	
- Haut, + ATR	* e	* ø			* o
- Bas, - ATR					
+ Bas	* æ			* ɑ	

Tableau 5 (T5). Inventaire et catégorisation (remaniés) du proto-ouralien, d'après Häkkinen 2007 : 8-10

<sup>9</sup> Pour adapter à l'API et aux objectifs de la présente étude, un travail de réinterprétation des catégories postulées par Jaakko Häkkinen a été nécessaire. On se reportera donc à l'original, aisément accessible sur Internet pour vérifier les catégorisations et le traitement des données dans la présente contribution. <https://www.doria.fi/bitstream/handle/10024/7044/kantaura.pdf>.

Comme le décrit le tableau 6 (T6), ce système associe, outre un « carré cardinal » (finnois *i, u, a, ä*), un ordre de labiopalatales (cf. les cellules 2.1 & 2.3 en T2), des palatopharyngales (4.1) et des labio- et vélaropharyngales (6.2 & 5.3). Le tableau 6 conserve l'ordre du trapèze vocalique et qualifie ces catégories de manière explicite. En revanche, la matrice en T7 est une table des valeurs vocaliques qui transpose ces catégories segmentales en primitives et chaînes de primitives phonologiques.

<i>Palatale haute</i>	<i>Palatopharyngale</i>	<i>Labiopalatale haute</i>	<i>Pharyngale haute</i>	<i>Labiopharyngale haute</i>	<i>Vélaire haute</i>
1.1	4.1	2.1	5.1	6.2	6.1
*i	*u	*y	*w	*u	*u
	<i>Palatale moyenne</i>	<i>Labiopalatale Moyenne</i>	<i>Vélaropharyngale</i>	<i>Vélaire moyenne</i>	
	1.3	2.3	5.3	6.3	
	*e	*ø	*r	*o	
		<i>Palatale basse</i>	<i>Vélaire basse</i>		
		2.5	5.5		
		*æ	*a		

Tableau 6 (T6). Catégorisation du proto-ouralien selon J. Häkkinen 2007 (remanié)

Les conséquences d'un tel système militent en faveur d'un paramétrage qui n'est guère compatible avec un système d'harmonie vocalique palatovélaire, comme celui attesté aujourd'hui de manière exemplaire par le finnois et le hongrois. En revanche, ce système n'est pas incompatible aussi bien avec les inventaires et les formes d'interaction entre voisides attestés dans des systèmes aussi endémiques que le vepse et le vote (Lauerma 1993) ou le vōru et le setu (fennique méridional sud-oriental, cf. Wiik 1988) aussi bien que dans les langues obougriennes (hanti et mansi). On voit que l'atrité (signalée par l'élément {@}, qui ne peut que s'associer comme opérateur d'atrité, faute de fonction svarabatique) ne forme pas système, si bien qu'on ne saurait qualifier cet inventaire de propice au développement d'une harmonie vocalique d'atrité, comme c'est le cas dans le groupe niger-congo. En revanche, la pharyngalité apparaît comme une valeur structurante, associée à la vélarité en ce qui concerne les phonotypes 5.1 et 5.3 – de ce point de vue, le proto-ouralien converge avec les tendances évolutives que l'on attribue aux langues mongoles (cf. Svantesson & al. 2005). Il importe de signaler à cet endroit de l'argumentation que si la voyelle basse vélaire /a/ est classée dans l'ordre 5.5, la

pharyngalité ne joue pour elle que comme trait intrinsèque de rang mineur (peu interactif), par contraste avec la solution d'un traitement de type 6.5, qui la définirait comme vélarolabiale (processus attesté en magyar, mais qui reste marginal à l'échelle du phylum ouralien).

< I >		< ɨ >		< U >	
< I >	< B >	< ɨ >	< B >	< ʉ >	< B >
{I}	{IU}		{ɨ}	{ʉ}	{U}
{I@}					
{IA}	{IAU}			{ʉA}	{UA}
{AI}					
				{A}	

Tableau 7 (T7). Catégorisation élémentaire des voyelles du proto-ouralien, d'après Häkkinen 2007

Du proto-ouralien oriental au protosamoyède (figure 1), le détail de la chaîne de traction, ou *Vowel Shift*<sup>10</sup>, est le suivant<sup>11</sup> : (1) rehaussement des palatales (\*æ > \*e, \*e > \*i), (2) primarisation de la labiopalatale haute (\*y > \*i), (3) abaissement et dépharyngalisation de la palatopharyngale (\*u > \*o), (4) rehaussement de la vélaropharyngale moyenne (\*ɣ > \*u), (5) abaissement de la vélaire haute (\*u > \*o) et enfin, comme en magyar, labialisation de la vélaire basse (\*u > \*o).

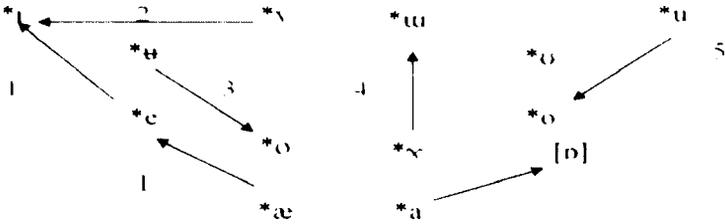


Figure 1. Du proto-ouralien oriental au protosamoyède, d'après les données de Jaakko Häkkinen, 2007 : 84

<sup>10</sup> Cf. Labov 1994.

<sup>11</sup> Les données de Jaakko Häkkinen sont *verbatim* les suivantes, que je reproduis selon son système de notation, qui diffère de l'API, comme je l'ai signalé plus haut : « \*é > \*ø sporadisesti, \*lêyo- > \*jówV- 'to hit, shoot', \*e, \*i, \*u > \*i yleensä; \*mexi- > \*mi- 'to give, sell', \*šúð'i > \*sijo 'charcoal', \*i > \*u sporadisesti (\*w.n jäljessä); \*wi(o)to '5' > \*wüt '10'; \*ä > \*e \*kälw > \*kelo 'in-law'; \*a, \*o > \*ä sporadisesti, \*tolwa2 > \*täjwa 'nail, wedge', \*wolka > \*wajk(kø) 'shoulder', \*a, \*o > \*ä yleensä; \*šaða- 'to rain', \*ojwa > \*ájwá 'head'; \*u > \*o avotavussa toisen tavun suppean vokaalin edellä; \*lumi > \*jom- 'snow', \*ð > \*i sporadisesti, \*jówx- > \*ë- 'to drink' » (*op. cit.* p. 84).

Les réagencements de structure interne des phonotypes qu'impliquent ces changements apparaissent dans le tableau 8 (T8).

$\langle I \rangle$		$\langle \text{ɪ} \rangle$		$\langle U \rangle$	
$\langle I \rangle$	$\langle B \rangle$	$\langle \text{ɪ} \rangle$	$\langle B \rangle$	$\langle \text{ʉ} \rangle$	$\langle B \rangle$
$\{I\} < \{IU\}$				$\{ʉ\}$	$\{U\}$
				$< \{ʉA\}$	$> \{UA\}$
		$\{IAU\} < \{\text{ɪ}ʉ\}$			
$\{IA\}$					
$< \{AI\}$					$\{A\} > \{AU\}$

Tableau 8 (T8) Réagencements de structure interne entre proto-ouralien oriental et protosamoyède (d'après les données de Häkkinen)

Cette matrice permet d'envisager les changements sous un autre angle que le seul jeu des processus (loi phonétiques ou règles), cette fois en termes de contraintes sur la plan de la complexité relative. Trois tendances apparaissent : la simplification par dominance des têtes palatales (réagencements  $\{IU\} > \{I\}$  &  $\{AI\} > \{IA\}$ ), l'accroissement de sonorité des vélaires ( $\{U\} > \{UA\}$  &  $\{A\} > \{AU\}$ ) et enfin, un tropisme des phonotypes pharyngaux vers la première  $\{ʉA\} > \{ʉ\}$  ou la seconde ( $\{\text{ɪ}ʉ\} > \{IAU\}$ ) tendance. Nous ne sommes plus face à des changements spectaculaires, mais plutôt face à une réforme des conditions d'agencement (plutôt que de *marquage*) du chromatisme et de la sonorité avec, à chaque étape du changement, un renversement de dépendance, une simplification de constituance ou au contraire, une complexification de la structure interne augmentant l'enveloppe de sonorité.

Du proto-ouralien oriental au protomansi (figure 2), les changements vont comme en sens inverse de ceux que nous venons d'observer en protosamoyède, dans un mouvement asymétrique entre l'ordre palatal et l'ordre vélaire : les voyelles hautes palatales s'abaissent, tandis que les vélaires se rehaussent.

PALATAL			VELAIRE	
- Labial	+ Phar.	+ Labial	+ Pharyngal	+ Labial
			- Labial	+ Labial
*i, ii		*y	*u, *uu	*u, *uu
↑		*ø	*ʊ	
*e			*ɣ	
*æ, *ææ				*a, *aa

Figure 2. De l'ouralien oriental au protomansi, d'après les données de Jaakko Häkkinen 2007 : 85-86

Dans cette chaîne de traction<sup>12</sup>, seule la palatalité de \*u et de \*ø subsiste. La labiopalatale \*ø se délabialise et se rehausse en accroissant sa tension (\*ø > \*ii). Parallèlement, la voyelle haute palatale s'abaisse maximallement (\*i > \*æ), tandis que la basse palatale accroît sa tension, ou sa sonorité (\*æ > \*ææ<sup>13</sup>) et que la vélaire moyenne s'abaisse et accroît sa sonorité (\*o > \*aa). Le rehaussement pharyngal : (\*ʊ, \*ɣ > \*uu) maintient la polarisation pharyngale des vélaire, tandis que l'ordre vélaire réagence la hauteur : abaissement de la haute (\*u > \*a) et rehaussement de la basse (\*a > \*uu), créant un effet de « funiculaire vélaire ».

<sup>12</sup> Les données de Jaakko Häkkinen sont *verbatim* les suivantes, que je reproduis selon son système de notation, qui diffère de l'API, comme je l'ai signalé plus haut : « \*a > \*aa \*kato > \*kaat 'hand' ; \*i > \*a \*čiča > \*čača 'uncle' ; \*ø > \*ii \*koro > \*kiir 'bark' ; \*ê > \*i \*weto > \*wit 'water' ; \*a > \*uu \*kala > \*kuul 'fish' ; \*ø > \*u \*kõlta- > \*kult- 'to fish' ; \*kõlmi > \*kuurem '3' ; \*ø > \*ii sporadisesti : \*Lõja > \*lõjet 'sleeve' ; \*o > \*aa \*oõda- > \*aal- 'to sleep' ; \*koxli- > \*kaal- 'to die' ; \*u > \*a, \*a \*kuča- > \*kaš- 'hang' ; \*puna- > \*pän- 'to plait' » (*op. cit.* p. 86).

<sup>13</sup> Afin d'améliorer la lisibilité du schéma, les voyelles longues ont été notées en redoublant le segment ex. aa = [aː].

<p>&lt;I&gt;</p> <p>&lt;I&gt;</p> <p>{I} &lt; {IA}</p> <p>{I} &gt; {AI}</p> <p>{AI} &gt; {AI}<sup>L<sub>RD</sub></sup></p>	<p>&lt;I&gt;</p> <p>&lt;B&gt;</p> <p>{IU}</p> <p>{I}<sup>L<sub>RD</sub></sup> &lt; {IAU}</p>	<p>&lt;I&gt;</p> <p>&lt;I&gt;</p> <p>{I} &lt; {IU}</p> <p>{A} :</p> <p>{U}</p>	<p>&lt;I&gt;</p> <p>&lt;B&gt;</p> <p>&lt;U&gt;</p> <p>{U}</p> <p><sup>L<sub>RD</sub></sup> &lt;</p> <p>{UA}</p> <p>{A} :</p> <p>{U}</p>	<p>&lt;U&gt;</p> <p>&lt;B&gt;</p> <p>{U} &lt; {U@}</p> <p>{A} &gt; {U}<sup>L<sub>RD</sub></sup></p> <p>{U@}</p> <p>{A}<sup>L<sub>RD</sub></sup> &lt; {UA}</p>
---	---	---	--	--

Tableau 9 (T9). De l'ouralien oriental au protomansi : réagencements de la structure interne des phonotypes. NB : l'exposant <sup>L<sub>RD</sub></sup> = « lourd », autrement dit 'long' ou 'tendu'

Les conséquences d'une conversion en table d'éléments comme dans la matrice en T9 des événements diachroniques supposés par Jaakko Häkkinen, tels qu'ils apparaissaient dans la figure 2, sont importantes, et prennent tout leur relief, lorsqu'on les compare aux réagencements décrits en T8. Une première contrainte forte semble être « tout le pouvoir aux têtes cardinales ». En termes de processus, les effets de « cardinalisation » des réalisations sont patents, et sont renforcés par un accroissement de sonorité, noté par l'exposant <sup>L<sub>RD</sub></sup> (= 'lourd'), qui indique la gémination vocalique. Comparées aux contraintes de réagencement observées précédemment pour le protosamoyède (dominance des têtes palatales, accroissement de sonorité des vélares et tropisme des phonotypes pharyngaux consécutifs), les contraintes du protomansi sont, d'après cette vision des choses, une tendance à la dominance des têtes cardinales, une inversion d'enveloppe de sonorité (i > æ, u > a mais a > uu, avec allongement compensatoire<sup>14</sup>) et un tropisme des phonotypes pharyngaux élevé (de la case 5.1 de la matrice en T2).

#### 4 Modèle de courbes et de plateaux

L'examen des faits serait incomplet si l'on n'examinait des faits issus de l'ouralien occidental et si l'on continuait à ne s'intéresser qu'au sort des noyaux, hors contexte. Le changement phonétique ne procède pas seulement par paradigmes, sur la liste des substitutions (commutations), mais procède aussi sur l'axe des simultanités (permutations, dilation, influence à distance, dont les processus d'umlaut, de droite à gauche, et d'harmonie vocalique, de gauche à droite). Les données réunies par Jaakko Häkkinen permettent d'envisager cette dimension des chaînes de vocoïdes – ou « mélodies vocaliques ». Je reprendrai brièvement les données relatives aux voyelles antérieures du same et du finnois (Häkkinen, 2007 : 53 et sgg.).

<sup>14</sup> Dans la forme-témoin \*kala, 'poisson', la vélarisation et vocalisation de la laterale ont pu jouer un effet d'assimilation régressive et de coalescence -aL- > -au- > -uu-. Un corpus plus ample serait nécessaire, mais nous devons nous en tenir au corpus retenu dans les limites de cette contribution, nécessairement succincte, de finalité avant tout méthodologique

Proto-ouralien occidental	Same septentr.	Suomi	exemples
1. *ä-a	á-i/ea-i	ä-ä/a-i	*ájma, tálwa, *kála
2. *ä-i	ie-a	ä-i	*kätki, *lämpi, *malki, kāti
3. *e-a	ea-i	e-ä	*nelja, *pelja, *ena
4. *e-i	ie-a	e-i	*mexi, *sexji, *lelwi, *nexi
5. *i-a	a-i	i-ä	*silma, *isa
6. *i-i	a-a	i-i	*nimi, *pingi
7. *y-a	a-i	y-ä	*sydami, *djyma
8. *y-i	a-a	e-i	*kyti, *pyli, *wryi, *kyri
9. *y-a	a-i	y-ä	*kynara, *lykka
10. *y-i	a-a	y-i	*kunci, *yli, sydji

Tableau 10 (T10) chaînes de vocoides palataux et labiopalataux en ouralien occidental et réflexes du same septentrional et du finnois, d'après Jaakko Häkkinen, 2007 : 53).

Le tableau 11 (T11) décrit les structures internes du proto-ouralien occidental (PrOurOcc), du same et du finnois pour les paradigmes listés en T10, et énumère les principales contraintes relatives à la forme des *courbes* ou *enveloppes de sonorité* des *mélodies vocaliques* (ou séquences de voyelles) des domaines dissyllabiques des mots-témoins. Il s'agit ici de rendre compte de la manière la plus parcimonieuse des options structurales prises par chacun des trois systèmes (PrOurOcc, same N et finnois), en retenant les relations de symétrie parfaite (les *plateaux*, de même niveau d'aperture) et d'asymétrie plus ou moins creusée, convexe et concave. Ces contrastes de courbe de sonorité sont précisés entre parenthèse, sous les contraintes déclarées, par les valeurs numériques correspondant aux degrés d'aperture, conformément à l'indexation proposée dans le tableau 2 (T2). Ainsi, un « plateau bas » se décrit par deux index 5 (cinquième degré d'aperture) comme (5-5). Un « plateau élevé » se décrit par deux index 1 (premier degré d'aperture) comme (1-1). Une courbe maximale croissante se décrit comme (1-5), maximale décroissante comme (5-1). Pour les diphtongues ou noyaux

complexes, seul le premier noyau compte en tant qu'amorce de la courbe, si bien que la séquence *ie-a* du same N en T11.4 se décrit comme une variété de courbe croissante (1-5) – le détail de la fission de chromatisme et de sonorité étant exprimé par la structure interne sous forme d'éléments, et relève d'un autre ordre de pertinence. La caractéristique labiale ou étiré est mentionnée dans les contraintes, mais on pourrait aussi bien s'en passer pour déclarer les courbes.

<b>Proto-ouralien occidental</b>	<b>Contraintes PrOurOcc.</b>	<b>Same Nord</b>	<b>Contraintes Same N.</b>	<b>Finnois</b>	<b>Contraintes Finnois</b>
					Plateau bas
<b>1. AI-A</b>	Plateau bas (5-5)	<b>A<sup>LRD</sup>-I</b> / <b>IA.A-I</b>	Courbe décroissante (5-1 / 3-1)	<b>AI-AI</b> / <b>A-I</b>	(5-5) / Courbe décroissante (5-1)
<b>2. AI-I</b>	Courbe décroissante (3-1)	<b>I.IA-A</b>	Courbe croissante (1-5)	<b>AI-I</b>	Courbe décroissante (5-1)
<b>3. IA-A</b>	Courbe croissante (3-5)	<b>IA.A-I</b>	Courbe décroissante (3-1)	<b>IA-AI</b>	Courbe croissante (3-5)
<b>4. A-I</b>	Courbe décroissante (5-1)	<b>I.IA-A</b>	Courbe croissante (1-5)	<b>IA-I</b>	Courbe décroissante (3-1)
<b>5. I-A</b>	Courbe croissante 1-5	<b>A-I</b>	Courbe décroissante (5-1)	<b>I-AI</b>	Courbe croissante (1-5)
<b>6. I-I</b>	Plateau cardinal haut (1-1)	<b>A-A</b>	Plateau cardinal bas (5-5)	<b>I-I</b>	Plateau cardinal haut (1-1)

7. IU-A	Courbe croissante labiale (1-5)	A-I	Courbe décroissante (5-1)	IU-AI	Courbe croissante labiale (1-5)
8. IU-I	Plateau cardinal labial haut (1-1)	A-A	Plateau cardinal bas (5-5)	IA-I	Courbe décroissante (3-1)
9. IU-A	Courbe croissante labiale (1-5)	A-I	Courbe décroissante (5-1)	IU-AI	Courbe croissante labiale (1-5)
10. (I)U-I	Plateau cardinal (labial) haut (1-1)	A-A	Plateau cardinal (5-5)	IU-I	Plateau cardinal (Labial) haut (1-1)

Tableau 11 (T11) Mélodies vocaliques en ouralien occidental et caractérisation des courbes ou enveloppes de sonorité en PrOurOc et en same N & finnois, d'après les données de Häkkinen (2007 : 53)

Retenir les contraintes pesant sur la sonorité dans une description telle qu'en T11 plutôt que des lois phonétiques représentées dans des chaînes de traction permet de réduire la diversité des processus visibles (dissimilations, diphtongaisons ou fissions de timbre, etc.) à des réagencements des relations de chromatisme et de sonorité, en donnant la primauté aux éléments de sonorité, qui forment, quoiqu'on en dise, la substance même des noyaux, qui sont les objets dont il s'agit de rendre compte des structures et des régimes sinon d'interaction, du moins, d'agencement mutuel ou de co-agencement. On voit que le principal procédé mis en œuvre par un système comme celui du same septentrional consiste à réformer radicalement les enveloppes de sonorité, dans un jeu d'asymétrie : les courbes croissantes passent à des courbes décroissantes, les plateaux hauts s'abaissent de manière maximale (décrit par la contrainte *plateau cardinal bas* [5-5] en T11.6, qui descend de quatre degrés le plateau cardinal du proto-ouralien occidental). L'intérêt de cette approche tient dans ce qu'elle est unifiable avec d'autres champs d'analyse en phonologie, comme la tonologie. Les langues à tons font en effet contraster, dans des diasystèmes ou des familles de langues, des *contours* prosodiques (plutôt que des

*courbes* de sonorité) selon une logique analogue<sup>15</sup>. La tâche qui consiste à « despectaculariser » les changements phonétiques, en cherchant moins à décrire des processus et des séquences évolutives que des contraintes d'agencement des valeurs chromatiques (timbre) et de sonorité (aperture) s'avère finalement heuristique : plus que les chaînes de traction et leur dynamique téléologique sur le mode « d'un son chasse l'autre » et du jeu de chaises musicales dans le trapèze vocalique (fig. 1 & 2 supra), les contraintes déclarées en regard des séquences de primitives sur les jeux d'asymétrie des courbes de sonorité, en termes de plateaux et de courbes croissantes et décroissantes, revêtent un degré de généralité bien plus grand que la simple énumération de processus triviaux. Cette mise à plat – qui s'avère également, on l'a vu, une mise en courbes – montre la plasticité de la substance sonore, dont l'analyse morphologique, à un autre degré, se chargera de décrire et d'expliquer les conséquences. Pour des langues dites « agglutinantes » comme les langues ouraliennes, et donc densément concaténatives et à tendance polysyllabique (avec par conséquent amplitude de *domains*), l'enjeu est de taille pour la linguistique générale – cf. l'autre article du même auteur dans ce volume, qui concerne les systèmes d'alternance morphologique dans quelques langues fenniques et Léonard (2011). Nous avons commencé, dans le domaine ouralien oriental tel que le définit Jaakko Häkkinen dans son mémoire, à voir l'importance des courbes de sonorité, gérées par les opérateurs A et @, et des tropismes cardinaux des éléments I et U, ainsi que les paradoxes des primitives à valeur pharyngale † et ‡, lors de l'examen des faits de protosamoyède et de protomansi. Les contrastes entre le same nord et le finnois, au sein de l'ouralien occidental, ont permis de simplifier, d'explicitier et d'affiner à la fois, ou du moins d'ordonner en un modèle tripartite, les jeux de réagencement de courbe de sonorité, qui forment le socle des changements de la forme des lexèmes et, surtout, des thèmes morphologiques ou radicaux (*vartalot*, en finnois, *tüved*, en estonien). Cette modélisation a permis de s'émanciper du chahut des chaînes de traction et des téléologies mécanistes portant sur le changement linguistique, afin d'explorer d'autres dimensions de la structuration des langues au sein d'une famille bien délimitée, avec ses propriétés typologiques incrémentielles (ce terme est préférable à « agglutinant », qui fleure l'évolutionnisme et connote l'amalgame) et polysyllabique. L'incrémentialité, qui diffère de l'inférentialité, est un concept plus heuristique que l'agglutinance. Or, en ouralien, cette incrémentialité s'ajuste sur une plasticité des formes servant de radicaux pour la flexion et, partant, pour la grammaire. Car dans les langues, tout est grammaire, dans un moule lexical. La phonologie s'intéresse aux conditions de plasticité de ce moule.

## 5 Conclusion

Cette modélisation, qui fait intervenir de nombreuses grilles d'analyse, qui revisite des concepts (*atrité*, centralité, laxité, etc.) et les taxinomies fondées sur ces

---

<sup>15</sup> On trouvera une description exemplaire du point de vue empirique pour mettre à jour ces jeux d'asymétrie entre contours à plateaux et contours asymétriques dans une langue à tons dans l'étude de Michael Dürr (1987), sur la variation diasystémique des tons du mixtec.

critères, oriente résolument la typologie phonologique vers une *mise à plat* des paramètres dans une configuration de catégories décrites en GU (Grammaire Universelle), sur des gradients qui parcourent des polarités aussi générales que l'échelle de chromatisme et la sonorité. Le jeu des têtes et des opérateurs est envisagé dans toute la parcimonie de leurs relations de constituance (quel élément s'associe avec quel autre) et de dépendance (quel élément est tête, quel élément est opérateur). On voit que, en dépit de représentations spectaculaires, comme peuvent l'être les jeux de chaises musicales des chaînes de traction, le plus souvent, il ne se passe pas grand-chose, ou du moins, rien qui ne relève d'un ordre tranquille de prédictibilité en GU.

Une autre leçon de ce survol expérimental des chaînes de traction ouraliennes, sur le plan diachronique, consiste à rappeler fort opportunément au linguiste aussi bien qu'au sociologue qu'il suffit qu'il y ait système pour qu'il y ait réagencement des structures, recomposition catégorielle et redimensionnement des champs d'interaction. Des petites sociétés géographiquement très dispersées, comme les sociétés obougriennes ou samoyèdes ont réformé leurs inventaires phonologiques de manière toute aussi draconienne que le vieil et le moyen anglais, champions toutes catégories du Vowel Shift, ou que les grands centres urbains de l'Amérique du nord étudiés par William Labov<sup>16</sup>.

Mais le principal apport de la démarche proposée ici tient dans l'exploration de dimensions unifiantes pour l'observation du fonctionnement des langues du monde en relation avec des principes en GU d'une simplicité radicale : plateaux et courbes de sonorité se sont avérés plus heuristiques que fissions, fusions, transferts de traits et glissements catégoriels. Sans renier la notion de système, nous avons cherché à construire des grilles d'analyse pour rendre compte des agencements, qui font que les structures prennent forme tout en leur garantissant la nécessaire plasticité que requiert, comme son nom l'indique, au pied de la lettre, la flexion. Ces conditions de plasticité flexionnelle font l'objet d'un second article publié dans ce même volume.

## Bibliographie

Angoujard Jean-Pierre, 2006. *Phonologie declarative*, Paris, CNRS.

Durand Jacques, 2005. "Tense/lax, the vowel system of English and phonological Theory "; in Carr, P., Durand, J., Ewen, C. (eds) *Headhood. Elements, Specification and Contrastivity*, (eds) Amsterdam: John Benjamins, pp. 77-98.

---

<sup>16</sup> Cf le projet *Phonological Atlas of North America*, dirigé par William Labov : [http://www.ling.upenn.edu/phono\\_atlas/home.html](http://www.ling.upenn.edu/phono_atlas/home.html)

- Dürr Michael, 1987. "A Preliminary reconstruction of the Proto-Mixtec tonal system", Berlin, *Indiana* 11: 19-61.
- HIPA 1999 = *Handbook of the International Phonetic Association. A Guide to the Use of the International Phonetic Alphabet*, Cambridge University Press.
- Häkkinen, Jaakko 2007. *Kantauralin murteutuminen vokaalivastavuuksien valossa*, mémoire de master, dir. Tapani Salminen, Université de Helsinki, <https://www.doria.fi/bitstream/handle/10024/7044/kantaura.pdf> (accès le 27-12-2011)
- James William, [1906-07] 2007. *Le pragmatisme. Un nouveau nom pour d'anciennes manières de penser*, trad. de Nathalie Ferron, Paris, Flammarion.
- Kaye Jonathan, Lowenstamm, Jean, Vergnaud, Jean-Roger, 1990. "Constituent structure and government in phonology", *Phonology Yearbook*, 7.2. : 193-231.
- Labov William, 1994. *Principles of Linguistic Change, Volume 1: Internal Factors*, Oxford, Blackwell.
- Ladefoged Peter & Maddieson, Ian 1996. *The sounds of the world's languages*, Oxford, Blackwell.
- Lauerma Petri, 1993. *Vatjan vokaalisointu*, Helsinki, SKS.
- Léonard Jean Léo, 1999. "Théorie des éléments et sous-spécification : voyelles romanes et fenniques". Communication présentée au colloque *La syllabe dans tous ses états*, Nantes mars 1999. Exemplier accessible en ligne sur <http://www.unice.fr/dsl/tobias.htm>
- Léonard Jean Léo, 2011. "Le vepse en tant que prisme typologique : universalité, fennicité et spécificité ; ou de la beauté discrète des jardins japonais en morphologie flexionnelle", à paraître dans les *Actes des Journées fenniques*, Institut Finlandais, Paris novembre 2011.
- Schane Sanford, 1984. "The fundamentals of particle phonology", *Phonology Yearbook*. I, Grammar, Comparative and general Phonology : 129-155
- Scheer Tobias, 1996. *Une théorie de l'interaction directe entre consonnes; contribution au modèle syllabique CVCV, alternances e-ø dans les préfixes tchèques, structure interne des consonnes et théorie X-barre en phonologie*, Thèse NR, Paris, Université de Paris VII.
- Svantesson Jan Olof & al., 2005. *The Phonology of Mongolian*, Oxford, Oxford University Press.
- Wiik Kalevi, 1988. *Viron vokaalisointu*, Helsinki, SKS.

## Sur les emplois métaphoriques des *verba sonandi*

Le champ sémantique des mots qui désignent un bruit est caractérisé par son universalité : toutes les langues ont des moyens lexicaux et/ou grammaticaux pour exprimer la production, la transmission, la perception ou la nature des sons. Cette étude porte sur quelques verbes finnois et français qui désignent des bruits émis par des animaux. Un verbe peut exprimer des bruits émis par plusieurs animaux semblables. Par exemple, le verbe finnois *hirnuu* « hennir » est spécialisé dans la désignation du cri de l'âne, du cheval, du lama et du zèbre. *Beugler* en français désigne le cri émis par le bœuf, le buffle, le taureau, la vache. Un verbe peut également être associé à des bruits émis par des animaux différents. Le verbe finnois *inistä* « vagir » exprime aussi bien le bruit du moustique que celui du cochon d'Inde, du hamster et du lièvre. Certains sons sont traduits par plusieurs verbes différents. Le chien en français *aboie, jappe, hurle, gronde* et *claboude*. Le lion produit des cris qui sont exprimés par les verbes *murista, möristä, karjua* et *ärjyä* en finnois. Une alouette *grisolle, turlute* et *tirelie* en français et *visertää, livertää, lirkuttaa, lurittaa, piipittää* et *sirkuttaa* en finnois. Certains sons sont exprimés par des verbes plus généraux qui ne s'associent pas initialement aux animaux, comme *chanter, hurler, crier* et *siffler*.

Chaque verbe peut être décomposé suivant les caractéristiques du bruit. Le son émis par l'animal peut être fort ou faible, sonore ou sourd, aigu ou grave, court ou long, continu ou répété, net ou confus, agréable ou désagréable. Quand la vache mugit, elle pousse un cri prolongé, vibrant, grave et sonore. Quand l'oiseau gazouille, il fait entendre une suite de sons légers et agréables. La poule qui glousse pousse des cris brefs et répétés. L'oiseau qui pépie produit de petits cris brefs et aigus.

Les *verba sonandi* ont des emplois métaphoriques très fréquemment associés aux êtres humains, aux objets et même aux éléments naturels. Le verbe *mugir*, par exemple, qui désigne le cri sourd et prolongé propre aux bovidés, peut aussi exprimer le bruit émis par un objet (*la sirène mugit*) ou un élément naturel (*le vent mugit*). Dans ces deux cas, le bruit entendu ressemble à un mugissement. De même, le verbe *aboyer* peut être associé aux objets (*les canons aboient*) et aux êtres humains (*l'adjutant aboie ses ordres*).

Dans cet article, nous observons les emplois métaphoriques de quelques *verba sonandi* associés aux animaux en finnois et en français. Nous nous intéressons aux différents types d'émetteurs non animaux susceptibles d'apparaître avec ces

verbes : émetteur humain, émetteur objet et émetteur élément naturel. Lorsque l'émetteur est un être humain, les emplois métaphoriques des verbes expriment la plupart du temps les différentes façons de parler, de chanter, de rire ou de pleurer. Il y a des verbes qui sont plutôt associés à une femme ou un enfant. D'autres correspondent davantage à un homme ou même à un émetteur multiple. Les *verba sonandi* associés aux animaux peuvent exprimer aussi des réactions spontanées de l'organisme, indépendantes de la volonté de l'individu, comme ronfler ou tousser par exemple. Lorsque l'émetteur est un objet, il peut s'agir d'un instrument de musique, d'un objet à moteur ou d'un objet mécanique. L'objet peut fonctionner bien ou mal. Les verbes sont fréquemment associés aussi à des éléments naturels, comme le vent, l'eau, la tempête, etc. Les connotations des verbes peuvent être positives, négatives ou mixtes.

## 1 Les verbes étudiés

Les verbes suivants sont utilisés comme exemples dans notre étude. Il va de soi que ces listes ne sont pas exhaustives, elles ne présentent qu'une partie des *verba sonandi* associés aux animaux dans les deux langues.

### 1.1 Verbes finnois

*Haukkua* (aboyer)<sup>1</sup> : le chien, le chiot, le renard

*Hirnuu* (hennir) : l'âne, le cheval, le lama, le zèbre

*Inistä* (vagir) : le cochon d'inde, le hamster, le lièvre, le moustique

*Kaakattaa* (caqueter, glousser) : le jars, l'oie, la perdrix, la poule

*Kiekua* (coqueliner) : le coq

*Kotkottaa* (caqueter, glousser) : la perdrix, la poule

*Kujertaa* (roucouler) : la colombe, le pigeon, le ramier, la tourterelle

*Kukkua* (coucouler) : le coucou

*Kurnuttaa* (coasser) : la bécasse, le crapaud, la grenouille

*Lirkuttaa* (gazouiller) : l'alouette, la bergeronnette, le bouvreuil, la calandre, le canari, le caneton, la fauvette, la grive, l'hirondelle, le martinet, le moineau, etc.

*Livertää* (gazouiller) : l'alouette, la bergeronnette, le bouvreuil, la calandre, le canari, le caneton, la fauvette, la grive, l'hirondelle, le martinet, le moineau, etc.

*Mouruta* (miauler) : le chat (en chaleur)

*Mylviä* (brailler, beugler) : le bœuf, le buffle, le chameau, le taureau, la vache

---

<sup>1</sup> Il est difficile de traduire avec exactitude les verbes finnois en français. Les traductions données entre parenthèses sont donc souvent approximatives.

*Maäkii* (bêler) : l'agneau, le bélier, le bouc, la brebis, la chèvre, le mouton

*Naukua, maukua* (miauler) : le chat

*Piipittää* (pépier, piauler, couiner) : l'aigle, l'alouette, le caneton, le moineau, l'oiseau, le passereau, le poulet, le poussin, le rat, la souris

*Pörrätä* (bourdonner) : l'abeille, le frelon, la guêpe, le hanneton, la mouche

*Raksyttää* (aboyer sans cesse) : le chien, le chiot, le renard

*Röhkii* (grogner) : le porc, le sanglier

*Sirkuttaa* (piailler) : l'alouette, la bergeronnette, le bouvreuil, la calandre, le canari, le caneton, la fauvette, la grive, l'hirondelle, le martinet, le moineau, etc.

*Surista* (bourdonner, vrombir) : l'abeille, le frelon, la guêpe, le hanneton, la mouche, le moustique

*Ulvoa* (hurler) : le chien, la hyène, le loup, l'ours

*Vikistä* (vagir) : le cochon, le porc, le cochon d'Inde, le hamster, le rat, la souris

*Visertää* (gazouiller) : l'alouette, la bergeronnette, le bouvreuil, la calandre, le canari, le caneton, la fauvette, la grive, l'hirondelle, le martinet, le moineau

*Arjyä* (rugir, crier) : le lion, l'otarie, la panthère, le phoque, le tigre

## 1.2 Verbes français

*Aboyer* : le chien, le chacal, le renard

*Bêler* : l'agneau, le bouc, la brebis, la chèvre, le mouton, l'otarie, le phoque

*Beugler* : le bœuf, le buffle, le taureau, la vache

*Bourdonner* : l'abeille, la guêpe, la mouche

*Braire* : l'âne

*Bramer* : le cerf, le daim

*Cancaner* : le canard

*Chevroter* : la chèvre

*Chuinter* : la chouette

*Clabauder* : le chien

*Couiner* : le cochon, le porc, le lapin, le lièvre, le rat, la souris

*Gazouiller* : l'hirondelle, le moineau, l'oiseau, le passereau

*Glapis* : le chiot, la grue, le lapin, le renard,

*Glouglouter* : le dindon

*Glousser* : la gélinotte, la perdrix

*Grailler* : la corneille

*Hennir* : le cheval, le lama, le zèbre

*Jaboter* : la perruche, le pingouin

*Jacasser* : la pie

*Jargonner* : le jars

*Jaser* : l'étourneau, le geai, le merle, la pie

*Miauler* : le chat, la panthère, le tigre

*Mugir* : le bœuf, le buffle, le taureau, la vache

*Nasiller* : le canard, le sanglier

*Piauler* : le chacal, l'épervier

*Ronronner* : le chat

*Roucouler* : la colombe, le pigeon, le ramier, la tourterelle

*Rugir* : le lion, l'otarie, la panthère, le phoque

## 2 Les métaphores se rapportant à l'être humain

Les langues ont tendance à associer par métaphore les sons émis par les animaux à des sons produits par l'homme. Beaucoup de verbes font référence au fait de parler : parler d'une voix claire, avec abondance, de futilités, etc. Il y a aussi des verbes qui désignent des sons non verbaux. Ceux-ci peuvent être des sons physiologiques provoqués par des mouvements à l'intérieur du corps humain ou des réactions spontanées à une situation extérieure, comme les pleurs ou les rires. Pour les définitions des verbes et leurs exemples, nous avons consulté essentiellement deux dictionnaires contemporains, *Kielitoimiston sanakirja* pour le finnois et le *Petit Robert électronique* pour le français.

### 2.1 Parler

a) *Parler d'une voix claire, douce, aiguë, tremblotante, enrouée, etc.*

*Sirkuttaa* (piailler)

Parler d'une voix claire. *Tyttö sirkutti jotakin vienolla äänellä.* (La fille piaillait quelque chose avec sa petite voix.)

*Kujertaa* (roucouler)

Parler avec douceur. *Tyttö kujertaa helliä sanoja rakastetun korvaan.* (La fille roucoule des mots tendres à l'oreille de l'amoureux.)

*Piipittää* (pépier, piauler, couiner)

Parler d'une voix faible et aiguë. *Puhua piipittää.* (Parler en pépiant.)

*Gazouiller*

Parler avec douceur. Émettre des sons peu articulés, en parlant d'un petit enfant. *Le bébé gazouille.*

*Roucouler*

Tenir des propos tendres et langoureux. *Des amoureux qui roucoulent.*

*Chevroter*

Parler d'une voix tremblotante. *Vieillards dont la voix chevrote.*

*Grailler*

Parler d'une voix enrouée. *Ma voisine graille.*

*Jargonner*

Parler d'une façon peu intelligible. « *J'apprends l'anglais, à ton arrivée, nous pourrons jargonner ensemble.* » (Sainte-Beuve)

Un certain nombre de verbes mettent en relief les caractéristiques de la voix. Il y a une relation de ressemblance évidente entre le chant ou le cri émis par l'animal et la façon de parler de l'être humain. On peut gazouiller ou piailler joliment d'une voix claire comme la plupart des petits oiseaux. On peut aussi tenir des propos tendres comme les tourterelles. Ou bien, on peut grailer d'une voix enrouée comme la corneille, chevroter d'une voix tremblante comme la chèvre, jargonner d'une façon peu intelligible comme le jars.

#### ***b) Parler avec abondance***

*Lirkuttau* (gazouiller)

Parler avec abondance et légèreté. *Tyttö sai lirkuttelemalla tahtonsa läpi.* (La fille a obtenu ce qu'elle voulait en gazouillant.)

*Jaser*

Babiller sans arrêt pour le plaisir de parler. « *La fille jasait sans cesse et gaîment.* » (Hugo)

Bavarder, deviser agréablement. *Elle aime jaser au téléphone.*

*Jaboter*

Bavarder à plusieurs. « *Les gens de la petite ville jabotaient, plaisantaient volontiers.* » (Duhamel).

*Jacasser*

Parler avec volubilité et d'une voix criarde.

Parler à plusieurs, à voix haute, de choses futiles. « *Elle le faisait jaser, comme nous sommes là [...] tous les deux à jacasser.* » (Balzac).

Plusieurs verbes, souvent associés aux oiseaux, expriment le fait de parler avec abondance. Il y a des verbes qui sont connotées positivement, d'autres ont une signification plutôt négative. On peut, par exemple, bavarder avec légèreté pour le plaisir de parler ou parler avec volubilité d'une voix criarde.

**c) Répandre des commérages, rabâcher, ressasser, dire du mal, critiquer, se plaindre**

*Kaakattaa* (caqueter, glousser)

Cancaner, répandre des commérages. *Kantelupukki kaakattaa.* (Le rapporteur caquète.)

*Kotkottaa* (caqueter, glousser)

Rabâcher, ressasser. *Vaimo kotkottaa jatkuvasti.* (Ma femme glousse sans arrêt.)

*Räksyttää* (japper)

Rabâcher, ressasser. *Vaimo räksytti koko illan.* (Ma femme a jappé toute la soirée.)

*Piipittää* (pépier, piauler, couiner)

Se plaindre. *Nainen itkee ja piipittää.* (La femme pleure et couine.)

*Cancaner*

Faire des cancans. *Passer ses journées à cancaner.*

*Clabauder*

Crier sans motif ; protester sans sujet et de manière malveillante. *Clabauder sur, contre quelqu'un.*

*Bêler*

Se plaindre sur un ton niâis. « *Elle était désespérée, la pauvre dame ; elle bêlait dans l'appareil.* » (Martin du Gard)

*Miauler*

Se plaindre, pleurer (enfants). *Arrête de miauler.*

Un émetteur humain peut parler pour discréditer quelqu'un par des calomnies. Il peut médire, répandre des commérages, critiquer, se plaindre, revenir sans cesse et fastidieusement sur ce qu'il a déjà dit. Les verbes désignant les cris émis par plusieurs sortes d'animaux, comme les oiseaux de basse-cour, le chien, le chat, le mouton, etc. sont impliqués dans l'expression de ces choses négatives.

## **2.2 Chanter, crier**

### **a) Chanter**

*Kiekua* (coqueline)

Chanter d'une façon désagréable. *Miesääni kiekuu.* (La voix d'homme coqueline.)

*Mylviä* (brailler, beugler)

Chanter de façon assourdissante. *Laulaja mylvii*. (Le chanteur braille.)

*Maakia* (bêler)

Chanter d'une voix tremblante. *Mummut määkivät jumalanpalveluksessa*. (Les mémés bêlent à la messe.)

*Nasiller*

Dire, chanter en nasillant. « *Un navrant Requiem s'éleva, nasillé par deux jeunes filles.* » (P. Benoit)

*Chevroter*

Chanter d'une voix tremblotante. *Le chanteur chevrote*.

*Beugler*

Chanter fort. *Le chanteur se mit à beugler*.

**b) Crier**

*Kiekua* (coqueline)

Crier d'une voix aiguë. *Ukko kiekuu kauhistuneena*. (Le bonhomme, horrifié, coqueline.)

*Mylviä* (brailler, beugler)

Crier fort, parler ou chanter de façon assourdissante. *Yleisö mylvii*. (Le public braille.)

*Bramer*

Crier fort, ou sur un ton de lamentation. *Arrête de bramer !*

*Aboyer*

Emettre, dire d'une voix furieuse. *L'adjudant aboie ses ordres*.

*Glapir*

Faire entendre une voix aigre, des cris aigus. *Glapir des injures*.

*Rugir*

Pousser des cris terribles. *Rugir de fureur, comme un fauve*.

Les différents emplois métaphoriques des *verba sonandi* associés aux animaux traduisent ces différentes façons de chanter : avec douceur, d'une façon désagréable, bruyamment, d'une voix tremblante. Le même verbe peut exprimer le fait de chanter et de crier. Plusieurs groupes d'animaux différents sont impliqués par métaphore pour caractériser ces bruits.

## 2.3 Rire, pleurer

*Hirnuua* (hennir)

Rire ironiquement. *Pojat hirnuvat ivallisesti.* (Les garçons hennissent ironiquement.)

*Glousser*

Rire en poussant de petits cris. *Se pousser du coude en gloussant.*

*Piauler*

Crier en pleurmichant. *Enfant qui piaule.*

*Ulvoa* (hurler)

Pleurer bruyamment. *Älä nyt vain rupea ulvomaan.* (Ne commence pas à pleurer bruyamment.)

Rire bruyamment. *Yleisä ulvoi naurusta.* (Le public a hurlé de rire.)

Les *verba sonandi* associés aux animaux désignent aussi des réactions spontanées non verbales exprimées par l'être humain. Celles-ci peuvent être positives (rires) ou négatives (pleurs), même s'il arrive parfois que les deux se superposent. En effet, les deux réactions opposées ne sont pas toujours bien délimitées et il arrive que les deux pôles soient exprimés par le même verbe. On vient de voir que le verbe finnois *ulvoa* « hurler », par exemple, désigne à la fois la façon bruyante de rire et la façon bruyante de pleurer.

Si l'on observe les caractéristiques des émetteurs humains, on peut constater que certains verbes sont liés surtout aux femmes ou aux enfants. Ce sont surtout les femmes qui jasant et cancanent. Les enfants gazouillent et pépient. Quelques verbes peuvent être appliqués à un émetteur multiple, à une foule de gens qui émettent ensemble des paroles parfois confuses et futiles.

On a pu constater qu'il y a des verbes qui sont connotés positivement, d'autres sont connotés négativement. Certains verbes peuvent, suivant les contextes, être marqués soit positivement, soit négativement. Le verbe *jaser*, par exemple, peut signifier « babiller sans arrêt pour le plaisir de parler » ou « bavarder, deviser agréablement », mais aussi « parler avec indiscretion de ce qu'on devait taire » et « faire des commentaires plus ou moins désobligeants et médisants ». La connotation d'un verbe peut aussi changer suivant l'émetteur.

## 2.4 Ronfler, tousser, gargouiller

Les *verba sonandi* associés aux bruits émis par des animaux expriment fréquemment aussi des réactions spontanées de l'organisme, souvent indépendantes de la volonté de l'individu, accompagnées d'une manière ou d'une autre par des sons.

*Kurnuttaa* (coasser)

Avoir faim. *Nälkä kurnuttaa vatsassa.* (La faim coasse dans le ventre.)

*Mouruta* (miauler très fort)

Gargouiller. *Vatsa mouruaa nälästä.* (Le ventre gargouille à cause de la faim.)

*Röhkiä* (grogner)

Tousser, se racler la gorge. *Astmainen röhkii.* (L'asthmatique se racle la gorge.)

### 3 Les métaphores se rapportant aux objets

Les *verba sonandi* associés aux bruits émis par des animaux sont souvent employés aussi pour désigner un son produit par un instrument de musique, un véhicule à moteur ou un engin mécanique.

#### 3.1 Instruments de musique

*Hirnuu* (hennir)

Faire entendre un bruit fort. *Kitara hirnuu.* (La guitare hennit.)

*Hennir*

Faire entendre un bruit évoquant le cri du cheval. « *Et soudain, des trompettes hennirent.* » (Huysmans).

*Glapir*

Faire entendre des sons aigus. « *Un phonographe glapissait dans un cabaret borgne.* » (Martin du Gard)

*Nasiller*

Faire entendre des sons nasillards. *Un basson qui nasille.*

#### 3.2 Véhicules à moteur et engins mécaniques

*Kujertaa* (roucouler)

Faire un bruit monotone et agréable. *Moottori kujertaa.* (Le moteur roucoule.)

*Naukua, maukua* (miauler)

Grincer. *Peräkärryn jouset naukuvat.* (Les ressorts de la remorque miaulent.)

*Surista* (bourdonner, vrombir, ronfler)

Emettre un son grave, continu et vibrant. *Ruohonteikkuri surisee.* (La tondeuse à gazon bourdonne.)

*Piipittää* (pépier, piauler, couiner)

Sonner. *Herätyskello piipittää.* (Le réveil pépille.)

*Ronronner*

Ronfler sourdement et régulièrement. *Le moteur ronronne.*

*Couiner*

Grincer. *La porte couine.*

*Piauler*

Produire un grincement aigu. « *Les poulies grinçaient, piaulaient, sifflaient.* » (Gautier)

*Aboyer*

Faire un bruit semblable à un aboiement. « *Des canons continuaient à aboyer sourdement.* » (Martin du Gard)

Il y a des objets, comme le réveil, dont le rôle est de lancer un bruit d'alarme. Il y a des verbes qui indiquent que l'objet fonctionne bien, d'autres au contraire, signalent que l'objet fonctionne mal.

#### 4 Les métaphores se rapportant aux éléments naturels

Quelques verbes étudiés peuvent aussi désigner un bruit produit par un élément naturel. Le verbe employé exprime bien la qualité du son évoquée par le vent, la tempête, l'eau ou la neige.

*Mouruta* (miauler très fort)

Tonner, gronder. *Syysmyrsky mouruaa ulkona pimeässä.* (La tempête d'automne miaule dehors dans le noir.)

*Mylviä* (meugler, beugler)

Produire un bruit fort et désagréable. *Myrsky mylvii.* (La tempête beugle.)

*Naukaa, maukaa* (miauler)

Crisser. *Lumi naukuu kengän alla.* (La neige miaule sous la chaussure.)

*Ärjyä* (rugir, crier)

Pousser un bruit rauque et puissant. *Koski ärjyy.* (Le rapide rugit.)

*Glouglouter*

Produire un glouglou. « *Un jet d'eau glougloutait .* » (Céline).

*Jaser*

Émettre des cris ou des sons qui évoquent un babil. « *Les bosquets où jasant les ruisseaux.* » (Baudelaire).

#### 5 Quelques cas particuliers

La métaphore repose sur une ressemblance et une analogie. Elle associe un terme à un autre appartenant à un champ lexical différent afin de traduire une pensée plus riche et plus complexe que celle qu'exprime un vocabulaire descriptif concret. On vient de voir que, dans leurs emplois métaphoriques, les *verba sonandi* associés aux animaux font référence à des bruits, des cris ou des sons produits par des êtres humains, des objets et des éléments naturels. Tel ou tel cri émis par tel ou

tel animal fait penser à telle ou telle façon de parler, de chanter, de crier, de rire, de pleurer, etc. Le bruit peut aussi faire penser à un son produit par un instrument de musique ou à un bruit émis par un objet.

Mais les emplois métaphoriques des *verba sonandi* peuvent également souligner des paramètres secondaires associés aux animaux, comme dans les exemples suivants :

#### *Pörrätä* (bourdonner)

Se soûler. *Miehet pörräävät kapakassa.* (Les hommes bourdonnent dans le bar.)

Courtiser une femme. *Miehet pörräävät naisten ympärillä.* (Les hommes bourdonnent autour des femmes.)

#### *Ronronner*

Sembler se complaire dans la routine. *Mes parents ronronnent.*

#### *Kukkua* (coucouler, coucouer)

Rester éveillé quand les autres dorment. *Poika kukkuu kaiket yöt.* (Le garçon coucoule toutes les nuits.)

#### *Braire*

*Faire braire* : ennuyer profondément. *Tu nous fais braire avec tes histoires !*

On peut constater qu'avec le verbe finnois *pörrätä* (bourdonner), la composante sonore dans la zone de base de la métaphore s'efface complètement devant l'idée d'un mouvement circulaire. Les hommes qui courtisent une femme, tournent autour d'elle comme les insectes. De même, lorsqu'on se soûle suffisamment, on a du mal à marcher droit, on a plutôt tendance à tourner en rond comme les insectes.

Le verbe *ronronner* ne fait pas référence à la voix du chat, mais au bruit émis par un chat satisfait. La métaphore, dans cet exemple, semble s'appuyer surtout sur la satisfaction du chat ainsi que sur la monotonie évoquée par le ronronnement. La relation métaphorique entre le verbe finnois *kukkua* (coucouler) et sa signification « rester éveillé quand les autres dorment » est plus difficile à analyser, comme celle entre *faire braire* et « ennuyer profondément ».

Cette recherche ne peut pas être considérée comme achevée. Même si elle s'intéresse aux verbes finnois et français, il ne s'agit pas d'une étude comparative entre ces deux langues. Il serait pourtant intéressant de comparer avec précision ces deux langues faisant partie de deux familles de langues différentes. Les résultats permettront d'avancer des hypothèses plus vastes sur l'organisation et la lexicalisation des termes de bruit en général.

## **Bibliographie**

Leskinen, H. (1991): Vieläkö nuoret *nurisevat* ? Huomioita onomatopoeettisten sanojen tuntemuksesta ja tulkinnasta. *Virittäjä* , n° 95, p. 355-371.

Saffi, S. (2008): Chants et cris d'animaux : corpus d'onomatopées et de verbes français et italiens. *Italies, Revue d'Études italiennes*, n° 12 *Arches de Noé* 2, Université de Provence, Aix-en-Provence, p. 173-190.

*Kielitoimiston sanakirja*, Kotimaisten kielten tutkimuskeskus, Kielikone Oy.

*Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2009*, Dictionnaires Le Robert SEJER, 2008.

## Table des matières

Introduction		7
Kaisa HÄKKINEN	The Rise of Literary Finnish	11
Klára KOROMPAY	Histoire de l'orthographe, histoire de la civilisation : les grands courants du XVI <sup>e</sup> siècle dans le domaine hongrois	19
Géza BALÁZS	The Hungarian Language after the Political Transition in 1989-1990	41
Marc-Antoine MAHIEU	Sur la genèse de la phrase dite passive en finnois	47
Jean Léo LEONARD	Toile, coupe et canevas en morphologie fenno-same	69
Zsuzsanna GÉCSEG	Comment identifier le sujet des phrases copulatives du hongrois ?	89
Eva HAVU	Quelques réflexions sur les éléments initiaux en français et en finnois	105
Rea PELTOLA	Les propositions finales en finnois	121
Jean Léo LEONARD	Chaînes de traction ( <i>vowel shifts</i> ) ouraliennes et typologie phonologique	139
Aïno NIKLAS-SALMINEN	Sur les emplois métaphoriques des <i>verba sonandi</i>	157

**L'HARMATTAN, ITALIA**  
Via Degli Artisti 15; 10124 Torino

**L'HARMATTAN HONGRIE**  
Könyvesbolt ; Kossuth J. u. 14-16  
1053 Budapest

**ESPACE L'HARMATTAN KINSHASA**  
Faculté des Sciences sociales,  
politiques et administratives  
BP243, KIN XI  
Université de Kinshasa

**L'HARMATTAN CONGO**  
67, av. E. P. Lumumba  
Bât. – Congo Pharmacie (Bib. Nat.)  
BP2874 Brazzaville  
harmattan.congo@yahoo.fr

**L'HARMATTAN GUINÉE**  
Almamyia Rue KA 028, en face du restaurant Le Cèdre  
OKB agency BP 3470 Conakry  
(00224) 60 20 85 08  
harmattanguinee@yahoo.fr

**L'HARMATTAN CAMEROUN**  
BP 11486  
Face à la SNI, immeuble Don Bosco  
Yaoundé  
(00237) 99 76 61 66  
harmattancam@yahoo.fr

**L'HARMATTAN CÔTE D'IVOIRE**  
Résidence Karl / cité des arts  
Abidjan-Cocody 03 BP 1588 Abidjan 03  
(00225) 05 77 87 31  
ctien\_nda@yahoo.fr

**L'HARMATTAN MAURITANIE**  
Espace El Kettab du livre francophone  
N° 472 avenue du Palais des Congrès  
BP 316 Nouakchott  
(00222) 63 25 980

**L'HARMATTAN SÉNÉGAL**  
« Villa Rose », rue de Diourbel X G, Point E  
BP 45034 Dakar FANN  
(00221) 33 825 98 58 / 77 242 25 08  
senharmattan@gmail.com

**L'HARMATTAN TOGO**  
1771, Bd du 13 janvier  
BP 414 Lomé  
Tél : 00 228 2201792  
gerry@taama.net







# *Cahiers d'Études Hongroises et Finlandaises*

Les langues finno-ougriennes les plus importantes (le hongrois, le finnois et l'estonien) sont au centre des recherches contemporaines dans presque tous les domaines de la linguistique. Le présent volume témoigne à la fois du dynamisme des recherches en linguistique finno-ougrienne en France et de la richesse des sujets abordés par les chercheurs actifs dans le domaine.

Il regroupe les actes des 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> *Journées d'étude en linguistique finno-ougrienne*, qui ont eu lieu en avril 2010 et mai 2011 et qui ont réuni, chacune, une trentaine de participants. Les articles abordent des questions variées, de l'origine du finnois et hongrois écrits à l'analyse contrastive des traductions. La première partie est consacrée aux études portant sur l'aspect diachronique des langues, la deuxième, sur l'aspect synchronique.

